ROMANS

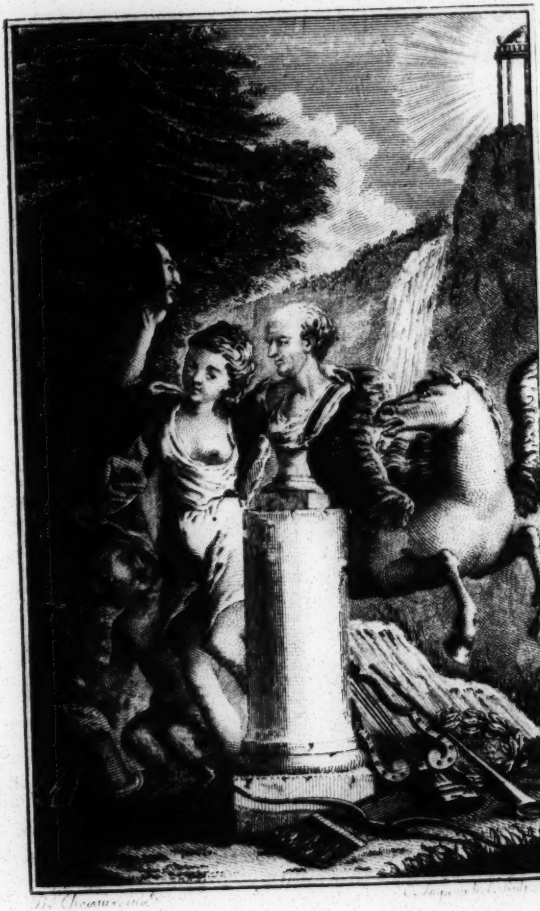
ET

CONTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME PREMIER.



ROMANS

ET

CONTES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

M. DCC. LXXXI.

MVSEVM
BRITAN
NICVM

APOLOGIE DE LA FICTION.

PROLOGUE.

Savante Antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monumens du Génie, heureuſes fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumiere immortelle :
Vous ſavez animer l'air, la terre & les mers ;
Vous embelliſſez l'Univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verds,
Cet Athis aimé de Cybele ;
La précoce hyacinthe eſt le tendre mignon
Que ſur ces prés fleuris careſſoit Apollon ;
Flore avec le Zéphire ont peint ces jeunes roſes
De l'éclat de leur vermillon ;
Des baiſers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloſes ;
Ces montagnes ces bois qui bordent l'horiſon,
Sont couverts de métamorphoſes :
Ce cerf aux pieds légers eſt le jeune Actéon,
L'ennemi des troupeaux eſt le roi Lycaon ;
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante,
C'eſt la fille de Pandion,
C'eſt Philomele gémiſſante.
Si le Soleil ſe couche, il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planete brillante,
C'eſt Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me préſente Andromede & Perſée ;

Leurs amours immortels échaufent de leurs feux
Les éternels frimats de la zône glacée,
Tout l'Olympe eſt peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux ! ſéduiſante magie !
Qu'Héſiode me plaît dans ſa théogonie,
Quand il me peint l'Amour débrouillant le Chaos,
S'élançant dans les airs, & planant ſur les flots !

Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de Saint Antoine & le chien de Saint Roc,
Vos reliques, vos ſcapulaires,
Et la guimpe d'Urſule, & la craſſe du froc ;
Mettez la Fleur des Saints à côté d'un Homere :
Il ment, mais en grand homme ; il ment, mais il ſait plaire ;
Sottement vous avez menti :
Par lui l'eſprit humain s'éclaire,
Et ſi l'on vous croyoit, il ſeroit abruti.
On chérira toujours les erreurs de la Grece ;
Toujours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux ſont chrétiens à la meſſe.
Ils ſont payens à l'opéra.
L'almanach eſt payen : nous comptons nos journées
Par le ſeul nom des dieux que Rome avoit connus ;
C'eſt Mars & Jupiter, c'eſt Saturne & Vénus,
Qui préſident au tems, qui ſont nos deſtinées.
Ce mélange eſt impur, on a tort ; mais, enfin,
Nous reſſemblons aſſez à l'abbé Pellegrin,
Le matin catholique, & le ſoir idolâtre,
Dejeûnant de l'autel & ſoupant du théatre.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
DE SADI
A LA SULTANE SHERAA.

CHARME des prunelles, tourment des cœurs, lumiere de l'eſprit, je ne baiſe point la pouſſiere de vos pieds, parce que vous ne marchez guere, ou que vous marchez ſur des tapis d'Iran ou ſur des roſes. Je vous offre la traduction d'un livre d'un ancien Sage, qui ayant le bonheur de n'avoir rien à faire, eut celui de s'amuſer à écrire l'hiſtoire de Zadig : ouvrage qui dit plus qu'il ne ſemble dire. Je vous prie de le lire & d'en juger ; car quoique vous ſoyiez dans le printems de votre vie, quoique tous les plaiſirs vous cherchent, quoique vous ſoyiez belle, & que vos talens ajoutent à votre beau-

té, quoiqu'on vous loue du ſoir au matin, & que par toutes ces raiſons vous ſoyiez en droit de n'avoir pas le ſens commun ; cependant vous avez l'eſprit très ſage & le goût très-fin, & je vous ai entendu raiſonner mieux que de vieux Derviches à longue barbe & à bonnet pointu. Vous êtes diſcrete, & vous n'êtes point défiante ; vous êtes douce ſans être foible ; vous êtes bienfaiſante avec diſcernement ; vous aimez vos amis, & vous ne vous faites point d'ennemis. Votre eſprit n'emprunte jamais ſes agrémens des traits de la médiſance ; vous ne dites de mal, ni n'en faites, malgré la prodigieuſe facilité que vous y auriez. Enfin, votre ame m'a toujours paru comme votre beauté. Vous avez même un petit fonds de philoſophie, qui m'a fait croire que vous prendriez plus de goût qu'un autre à cet ouvrage d'un Sage.

Il fut écrit d'abord en ancien Chal-

déen, que ni vous ni moi n'entendons. On le traduiſit en Arabe, pour amuſer le célebre Sultan Ouloug-beg. C'étoit du tems où les Arabes & les Perſans commençoient à écrire des Mille & une Nuit, des Mille & un Jour, &c. Ouloug aimoit mieux la lecture de Zadig; mais les Sultanes aimoient mieux les Mille & un. Comment pouvez-vous préférer, leur diſoit le ſage Ouloug, des contes qui ſont ſans raiſon & qui ne ſignifient rien? C'eſt préciſément pour cela que nous les aimons, répondoient les Sultanes.

Je me flatte que vous ne leur reſſemblerez pas, & que vous ſerez un vrai Ouloug. J'eſpere même que, quand vous ſerez laſſe des converſations générales, qui reſſemblent aſſez aux Mille & un, à cela près qu'elles ſont moins amuſantes, je pourrai trouver une minute pour avoir l'honneur de vous parler raiſon. Si vous aviez été Thaleſtris du tems de Scander, fils de

Philippe, ſi vous aviez été la Reine de Sabée du tems de Soleiman, c'euſſent été ces Rois qui auroient fait le voyage.

Je prie les vertus céleſtes que vos plaiſirs ſoient ſans mélange, votre beauté durable, & votre bonheur ſans fin.

SADI.

APPROBATION.

JE ſouſſigné, qui me ſuis fait paſſer pour ſavant, & même pour homme d'eſprit, ai lu ce manuſcrit, que j'ai trouvé, malgré moi, curieux, amuſant, moral, philoſophique, digne de plaire à ceux-mêmes qui haïſſent les romans. Ainſi je l'ai décrié, & j'ai aſſuré monſieur le Cadileskier, que c'eſt un ouvrage déteſtable.

ZADIG,

OU

LA DESTINÉE,

HISTOIRE ORIENTALE.

CHAPITRE PREMIER.

LE BORGNE.

DU tems du roi Moabdar, il y avoit à Babylone un jeune homme nommé Zadig, né avec un beau naturel, fortifié par l'éducation. Quoique riche & jeune, il ſavoit modérer ſes paſſions; il n'affectoit rien; il ne vouloit point toujours avoir raiſon, & ſavoit reſpecter la foibleſſe des hommes. On étoit étonné de voir qu'avec beaucoup d'eſprit, il n'inſultât jamais par des railleries, à ces propos ſi vagues, ſi rompus, ſi tumultueux, à ces médiſances téméraires, à ces déciſions ignorantes, à ces turlupinades groſſieres, à ce vain bruit de paroles qu'on appelloit *Converſation*, dans Babylone. Il

avoit appris, dans le premier livre de Zoroaſtre, que l'amour-propre eſt un ballon gonflé de vent, dont il ſort des tempêtes, quand on lui a fait une piquûre. Zadig, ſur-tout ne ſe vantoit pas de mépriſer les femmes & de les ſubjuguer. Il étoit généreux, il ne craignoit point d'obliger des ingrats, ſuivant ce grand précepte de Zoroaſtre : *Quand tu manges, donne à manger aux chiens, duſſent-ils te mordre.* Il étoit auſſi ſage qu'on peut l'être ; car il cherchoit à vivre avec des ſages. Inſtruit dans les ſciences des anciens Chaldéens, il n'ignoroit pas les principes phyſiques de la nature, tels qu'on les connoiſſoit alors, & ſavoit de la métaphyſique ce qu'on en a ſu dans tous les âges, c'eſt-à-dire, fort peu de choſe. Il étoit fermement perſuadé que l'année étoit de trois cent ſoixante-cinq jours & un quart, malgré la nouvelle philoſophie de ſon tems, & que le ſoleil étoit au centre du monde ; & quand les principaux mages lui diſoient, avec une hauteur inſultante, qu'il avoit de mauvais ſentimens, & que c'étoit être ennemi de l'Etat que de croire que le ſoleil tournoit ſur lui-même, & que l'année avoit

douze mois, il ſe taiſoit, ſans colere & ſans dédain.

Zadig, avec de grandes richeſſes, & par conſéquent avec des amis, ayant de la ſanté, une figure aimable, un eſprit juſte & modéré, un cœur ſincere & noble, crut qu'il pouvoit être heureux. Il devoit ſe marier à Sémire, que ſa beauté, ſa fortune & ſa naiſſance rendoient le premier parti de Babylone. Il avoit pour elle un attachement ſolide & vertueux, & Sémire l'aimoit avec paſſion. Ils touchoient au moment fortuné qui alloit les unir, lorſque, ſe promenant enſemble vers une porte de Babylone, ſous les palmiers qui ornoient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de ſabres & de fleches. C'étoient les ſatellites du jeune Orcan, neveu d'un Miniſtre, à qui les courtiſans de ſon oncle avoient fait acroire que tout lui étoit permis. Il n'avoit aucune des graces ni des vertus de Zadig; mais, croyant valoir beaucoup mieux, il étoit déſeſpéré de n'être pas préféré. Cette jalouſie, qui ne venoit que de ſa vanité, lui fit penſer qu'il aimoit éperdument Sémire. Il vouloit

l'enlever. Les raviſſeurs la ſaiſirent ; &, dans les emportemens de leur violence, ils la bleſſerent, & firent couler le ſang d'une perſonne dont la vue auroit attendri les tigres du mont Immaüs. Elle perçoit le ciel de ſes plaintes. Elle s'écrioit : Mon cher époux ! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'étoit point occupée de ſon danger ; elle ne penſoit qu'à ſon cher Zadig. Celui-ci, dans le même tems, la défendoit avec toute la force que donnent la valeur & l'amour. Aidé ſeulement de deux eſclaves, il mit les raviſſeurs en fuite, & ramena chez elle Sémire évanouie & ſanglante, qui, en ouvrant les yeux, vit ſon libérateur. Elle lui dit : O Zadig ! je vous aimois comme mon époux ; je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur & la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de Sémire. Jamais bouche plus raviſſante n'exprima des ſentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inſpirent le ſentiment du plus grand des bienfaits, & le tranſport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa bleſſure étoit légere, elle guérit bientôt. Zadig étoit bleſſé plus dangereuſement ; un

coup de fleche reçu près de l'œil lui avoit fait une plaie profonde. Sémire ne demandoit aux dieux que la guériſon de ſon amant. Ses yeux étoient, nuit & jour, baignés de larmes : elle attendoit le moment où ceux de Zadig pourroient jouir de ſes regards ; mais un abcès ſurvenu à l'œil bleſſé fit tout craindre. On envoya juſqu'à Memphis chercher le grand médecin Hermès, qui vint avec un nombreux cortege. Il viſita le malade, & déclara qu'il perdroit l'œil ; il prédit même le jour & l'heure où ce funeſte accident devoit arriver. Si c'eût été l'œil droit, dit-il, je l'aurois guéri ; mais les plaies de l'œil gauche ſont incurables. Tout Babylone, en plaignant la deſtinée de Zadig, admira la profondeur de la ſcience d'Hermès. Deux jours après, l'abcès perça de lui-même ; Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'avoit pas dû guérir. Zadig ne le lut point ; mais, dès qu'il put ſortir, il ſe prépara à rendre viſite à celle qui faiſoit l'eſpérance du bonheur de ſa vie, & pour qui ſeule il vouloit avoir des yeux. Sémire étoit à la campagne depuis trois jours. Il apprit,

en chemin, que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avoit une averſion inſurmontable pour les borgnes, venoit de ſe marier à Orcan, la nuit même. A cette nouvelle, il tomba ſans connoiſſance; ſa douleur le mit au bord du tombeau, il fut long-tems malade; mais enfin la raiſon l'emporta ſur ſon affliction, & l'atrocité de ce qu'il éprouvoit ſervit même à le conſoler.

Puiſque j'ai eſſuyé, dit-il, un ſi cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouſe une citoyenne. Il choiſit Azora, la plus ſage & la mieux née de la ville; il l'épouſa, & vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquoit en elle un peu de légéreté, & beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étoient ceux qui avoient le plus d'eſprit. & le plus de vertu.

CHAPITRE II.

LE NEZ.

Un jour Azora revint d'une promenade toute en colere, & faiſant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chere épouſe, qui vous peut mettre ainſi hors de vous-même ? Hélas ! dit-elle, vous ſeriez indigné comme moi, ſi vous aviez vu le ſpectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été conſoler la jeune veuve Coſrou, qui vient d'élever, depuis deux jours, un tombeau à ſon jeune époux, auprès du ruiſſeau qui borde cette prairie : elle avoit promis aux Dieux dans ſa douleur de demeurer auprès de ce tombeau tant que l'eau de ce ruiſſeau couleroit auprès. Eh bien, dit Zadig, voilà une femme eſtimable, qui aimoit véritablement ſon mari ! Ah ! reprit Azora, ſi vous ſaviez à quoi elle s'occupoit, quand je lui ai rendu viſite ! A quoi donc, belle Azora ? Elle faiſoit détourner le ruiſſeau. Azora ſe répandit en des in-

vectives ſi longues, éclata en reproches ſi violens contre la jeune veuve, que ce faſte de vertu ne plut pas à Zadig.

Il avoit un ami, nommé Cador, qui étoit un de ces jeunes gens à qui ſa femme trouvoit plus de probité & de mérite qu'aux autres : il le mit dans ſa confidence, & s'aſſura, autant qu'il le pouvoit, de ſa fidélité par un préſent conſidérable. Azora ayant paſſé deux jours chez une de ſes amies à la campagne, revint, le troiſieme jour, à la maiſon. Des domeſtiques en pleurs lui annoncerent que ſon mari étoit mort ſubitement la nuit même ; qu'on n'avoit pas oſé lui porter cette funeſte nouvelle, & qu'on venoit d'enſevelir Zadig dans le tombeau de ſes peres au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, & jura de mourir. Le ſoir, Cador lui demanda la permiſſion de lui parler, & ils pleurerent tous deux. Le lendemain, ils pleurerent moins, & dînerent enſemble. Cador lui confia que ſon ami lui avoit laiſſé la plus grande partie de ſon bien, & lui fit entendre qu'il mettroit ſon bonheur à partager ſa fortune avec elle. La dame pleura,

ſe fâcha, s'adoucit ; le ſouper fut plus long que le dîner, on ſe parla avec plus de confiance : Azora fit l'éloge du défunt ; mais elle avoua qu'il avoit des défauts dont Cador étoit exempt.

Au milieu du ſouper Cador ſe plaignit d'un mal de rate violent ; la dame inquiete & empreſſée fit apporter toutes les eſſences dont elle ſe parfumoit, pour eſſayer s'il n'y en avoit pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate ; elle regretta beaucoup que le grand Hermès ne fût pas encore à Babylone ; elle daigna même toucher le côté où Cador ſentoit de ſi vives douleurs. Etes-vous ſujet à cette cruelle maladie ? lui dit-elle avec compaſſion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit Cador, & il n'y a qu'un ſeul remede qui puiſſe me ſoulager ; c'eſt de m'appliquer ſur le côté le nez d'un homme qui ſoit mort la veille. Voilà un étrange remede, dit Azora. Pas plus étrange, répondit-il, que les ſachets du ſieur Arnou (*a*) contre l'apoplexie. Cette raiſon, jointe

(*a*) Il y avoit, dans ce tems, un Babylonien,

à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. Après tout, dit-elle, quand mon mari paſſera du monde d'hier dans le monde du lendemain ſur le pont Tchinavar, l'ange Aſraïl lui accordera-t-il moins le paſſage, parce que ſon nez ſera un peu moins long dans la ſeconde vie que dans la premiere ? Elle prit donc un raſoir ; elle alla au tombeau de ſon époux, l'arroſa de ſes larmes, & s'approcha pour couper le nez à Zadig, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. Zadig ſe releve, en tenant ſon nez d'une main & arrêtant le raſoir de l'autre : Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune Coſrou ; le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruiſſeau.

---

nommé Arnou, qui guériſſoit & prévenoit les apoplexies, dans les gazettes, avec un ſachet pendu au cou.

CHAPITRE III.

LE CHIEN ET LE CHEVAL.

ZADIG éprouva que le premier mois du mariage, comme il eſt écrit dans le livre du Zend, eſt la lune du miel, & que le ſecond eſt la lune de l'abſynte. Il fut, quelque tems après, obligé de répudier Azora qui étoit devenue trop difficile à vivre, & il chercha ſon bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'eſt plus heureux, diſoit-il, qu'un philoſophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis ſous nos yeux. Les vérités qu'il découvre ſont à lui : il nourit & il éleve ſon ame ; il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, & ſa tendre épouſe ne vient point lui couper le nez.

Plein de ces idées, il ſe retira dans une maiſon de campagne ſur les bords de l'Euphrate. Là il ne s'occupoit pas à calculer combien de pouces d'eau couloient, en une ſeconde, ſous les arches d'un pont, ou s'il tomboit une ligne cube de pluie dans le mois

de la ſouris plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginoit pas de faire de la ſoie avec des toiles d'araignées, ni de la porcelaine avec des bouteilles caſſées ; mais il étudioit ſur-tout les propriétés des animaux & des plantes, & il acquit bientôt une ſagacité qui lui découvroit mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, ſe promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, ſuivi de pluſieurs officiers, qui paroiſſoient dans la plus grande inquiétude, & qui couroient çà & là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? Zadig répondit modeſtement : C'eſt une chienne, & non pas un chien. Vous avez raiſon, reprit le premier eunuque. C'eſt une épagneule très-petite, ajouta Zadig ; elle a fait, depuis peu, des chiens, elle boite du pied gauche de devant, & elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vue, dit le premier eunuque tout eſſoufflé ? Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, & je n'ai jamais ſu ſi la reine avoit une chienne.

Précisément dans le même tems, par une bizarrerie de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'étoit échappé des mains d'un palfrenier dans les plaines de Babylone. Le grand-véneur & tous les autres officiers couroient après lui avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-véneur s'adreſſa à Zadig, & lui demanda s'il n'avoit point vu paſſer le cheval du roi. C'eſt, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le ſabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds & demi de long ; les boſſettes de ſon mors ſont d'or à vingt-trois carats, ſes fers ſont d'argent à onze deniers de fin. Quel chemin a-t-il pris ? où eſt-il ? demanda le grand-véneur. Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, & je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-véneur & le premier eunuque ne douterent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi & la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'aſſemblée du grand deſterham, qui le condamna au knout, & à paſſer le reſte de ſes jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu, qu'on retrouva le cheval & la chienne. Les juges

furent dans la douloureuſe néceſſité de réformer leur arrêt, mais ils condamnerent Zadig à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avoit point vu ce qu'il avoit vu; il falut d'abord payer cette amende; après quoi il fut permis à Zadig de plaider ſa cauſe au conſeil du grand deſterham; il parla en ces termes :

Etoiles de juſtice, abîmes de ſcience, miroirs de vérité, qui avez la peſanteur du plomb, la dureté du fer, l'éclat du diamant, & beaucoup d'affinité avec l'or; puiſqu'il m'eſt permis de parler devant cette auguſte aſſemblée, je vous jure par Oroſmane, que je n'ai jamais vu la chienne reſpectable de la reine, ni le cheval ſacré du roi des rois. Voici ce qui m'eſt arrivé : je me promenois vers le petit bois, où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque, & le très-illuſtre grand-véneur. J'ai vu ſur le ſable les traces d'un animal, & j'ai jugé aiſément que c'étoient celles d'un petit chien. Des ſillons légers & longs imprimés ſur de petites éminences de ſable entre les traces des pattes, m'ont fait connoître que c'étoit une chienne dont les mamelles étoient pendantes, &

qu'ainſi elle avoit fait des petits, il y a peu de jours. D'autres traces en un ſens différent, qui paroiſſoient toujours avoir raſé la ſurface du ſable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avoit les oreilles très-longues; &, comme j'ai remarqué que le ſable étoit toujours moins creuſé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguſte reine étoit un peu boiteuſe, ſi je l'oſe dire.

A l'égard du cheval du roi des rois, vous ſaurez que me promenant dans les routes de ce bois, j'ai apperçu les marques des fers du cheval; elles étoient toutes à égales diſtances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La pouſſiere des arbres, dans une route étroite qui n'a que ſept pieds de large, étoit un peu enlevée à droite & à gauche, à trois pieds & demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds & demi, qui par ſes mouvemens de droite & de gauche, a balayé cette pouſſiere. J'ai vu, ſous des arbres qui formoient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement

tombées ; & j'ai connu que ce cheval y avoit touché, & qu'ainſi il avoit cinq pieds de haut. Quant à ſon mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les boſſettes contre une pierre que j'ai reconnue être une pierre de touche, & dont j'ai fait l'eſſai. J'ai jugé enfin, par les marques que ſes fers ont laiſſées ſur des cailloux d'une autre eſpece, qu'il étoit ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirerent le profond & ſubtil diſcernement de Zadig ; la nouvelle en vint juſqu'au roi & à la reine. On ne parloit que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre & dans le cabinet ; & quoique pluſieurs mages opinaſſent qu'on devoit le brûler comme ſorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avoit été condamné. Le greffier, les huiſſiers, les procureurs vinrent chez lui, en grand appareil, lui rapporter ſes quatre cents onces ; ils en retinrent ſeulement trois cents quatre-vingt-dix-huit onces pour les frais de juſtice, & leurs valets demanderent des honoraires.

Zadig vit combien il étoit dangereux quel-

quefois d'être trop ſavant, & ſe promit bien à la premiere occaſion, de ne point dire ce qu'il auroit vu.

Cette occaſion ſe trouva bientôt. Un priſonnier d'état s'échappa ; il paſſa ſous les fenêtres de ſa maiſon. On interrogea Zadig, il ne répondit rien, mais on lui prouva qu'il avoit regardé par la fenêtre. Il fut condamné, pour ce crime, à cinq cents onces d'or, & il remercia ſes juges de leur indulgence, ſelon la coûtume de Babylone. Grand Dieu, dit-il en lui-même, qu'on eſt à plaindre quand on ſe promene dans un bois où la chienne de la reine & le cheval du roi ont paſſé ! Qu'il eſt dangereux de ſe mettre à la fenêtre, & qu'il eſt difficile d'être heureux dans cette vie !

CHAPITRE IV.

L'ENVIEUX.

ZADIG voulut ſe conſoler par la philoſophie & par l'amitié des maux que lui avoit fait la fortune. Il avoit, dans un faux-

bourg de Babylone, une maiſon ornée avec goût, où il raſſembloit tous les arts & tous les plaiſirs dignes d'un honnête homme. Le matin, ſa bibliotheque étoit ouverte à tous les ſavans; le ſoir ſa table l'étoit à la bonne compagnie; mais il connut bientôt combien les ſavans ſont dangereux: il s'éleva une grande diſpute ſur une loi de Zoroaſtre, qui défendoit de manger du grifon. Comment défendre le grifon, diſoient les uns, ſi cet animal n'exiſte pas? Il faut bien qu'il exiſte, diſoient les autres, puiſque Zoroaſtre ne veut pas qu'on en mange. Zadig voulut les accorder, en leur diſant: S'il y a des grifons, n'en mangeons point; s'il n'y en a point, nous en mangerons encor moins; & par là nous obéirons tous à Zoroaſtre.

Un ſavant, qui avoit compoſé treize volumes ſur les propriétés du grifon, & qui, de plus, étoit grand théurgite, ſe hâta d'aller accuſer Zadig devant un archimage, nommé Yébor, le plus ſot & le plus fanatique des Chaldéens. Cet homme auroit fait empaler Zadig pour la plus grande gloire du ſoleil, & en auroit récité le bréviaire de Zoroaſtre d'un ton plus ſatisfait. L'ami Cador (un ami

ami vaut mieux que cent prêtres) alla trouver le vieux Yébor, & lui dit : Vivent le ſoleil & les grifons ; gardez-vous bien de punir Zadig : c'eſt un ſaint ; il a des grifons dans ſa baſſe-cour, & il n'en mange point, & ſon accuſateur eſt un hérétique qui oſe ſoutenir que les lapins ont le pied fendu, & ne ſont point immondes. Eh bien, dit Yébor, en branlant ſa tête chauve, il faut empaler Zadig, pour avoir mal penſé des grifons, & l'autre, pour avoir mal parlé des lapins. Cador appaiſa l'affaire, par le moyen d'une fille d'honneur à laquelle il avoit fait un enfant, & qui avoit beaucoup de crédit dans le collége des mages. Perſonne ne fut empalé ; de quoi pluſieurs docteurs murmurerent, & en préſagerent la décadence de Babylone. Zadig s'écrioit : A quoi tient le bonheur ! tout me perſécute dans ce monde, juſqu'aux êtres qui n'exiſtent pas. Il maudit les ſavants, & ne voulut plus vivre qu'en bonne compagnie.

Il raſſembloit chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, & les dames les plus aimables ; il donnoit des ſoupers délicats, ſouvent précédés de concerts, & animés par des converſations charmantes, dont il avoit

ſu bannir l'empreſſement de montrer de l'eſprit, qui eſt la plus sûre maniere de n'en point avoir, & de gâter la ſociété la plus brillante. Ni le choix de ſes amis, ni celui des mets n'étoient faits par la vanité ; car en tout il préféroit l'être au paroître, & par là il s'attiroit la conſidération véritable à laquelle il ne prétendoit pas.

Vis-à-vis ſa maiſon demeuroit Arimaze, perſonnage dont la méchante ame étoit peinte ſur ſa groſſiere phyſionomie. Il étoit rongé de fiel & bouffi d'orgueil ; &, pour comble, c'étoit un bel-eſprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réuſſir dans le monde, il ſe vengeoit par en médire. Tout riche qu'il étoit, il avoit de la peine à raſſembler chez lui des flateurs. Le bruit des chars qui entroient le ſoir chez Zadig, l'importunoit ; le bruit de ſes louanges l'irritoit davantage. Il alloit quelquefois chez Zadig, & ſe mettoit à table ſans être prié : il y corrompoit toute la joie de la ſociété, comme on dit que les harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour, de vouloir donner une fête à une dame, qui, au lieu de la recevoir, alla ſouper chez Zadig. Un autre jour, cauſant avec lui

dans le palais, ils aborderent un miniſtre qui pria Zadig à ſouper, & ne pria point Arimaze. Les plus implacables haines n'ont pas ſouvent de fondemens plus importans. Cet homme qu'on appelloit l'*envieux* dans Babylone, voulut perdre Zadig, parce qu'on l'appelloit l'*heureux*. L'occaſion de faire du mal ſe trouve cent fois par jour; & celle de faire du bien une fois dans l'année, comme dit Zoroaſtre.

L'envieux alla chez Zadig, qui ſe promenoit dans ſes jardins avec deux amis & une dame, à laquelle il diſoit ſouvent des choſes galantes, ſans aucune intention que celle de les dire. La converſation rouloit ſur une guerre que le roi venoit de terminer heureuſement contre le prince d'Hircanie ſon vaſſal. Zadig, qui avoit ſignalé ſon courage dans cette courte guerre, louoit beaucoup le roi, & encore plus la dame. Il prit ſes tablettes & écrivit quatre vers qu'il fit ſur le champ, & qu'il donna à lire à cette belle perſonne. Ses amis le prierent de leur en faire part: la modeſtie ou plutôt un amour-propre bien entendu l'en empêcha. Il ſavoit que des vers impromptu ne ſont jamais bons que pour celle en l'hon-

neur de qui ils ſont faits : il briſa en deux la feuille des tablettes ſur laquelle il venoit d'écrire, & jetta les deux moitiés dans un buiſſon de roſes où on les chercha inutilement. Une petite pluie ſurvint ; on regagna la maiſon. L'envieux qui reſta dans le jardin, chercha tant qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avoit été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui rempliſſoit la ligne, faiſoit un ſens, & même un vers d'une plus petite meſure ; mais par un haſard encore plus étrange, ces petits vers ſe trouvoient former un quatrain qui contenoit les injures les plus horribles contre le roi ; on y liſoit :

Par les plus grands forfaits
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix
C'eſt le ſeul ennemi.

L'envieux fut heureux pour la premiere fois de ſa vie. Il avoit entre les mains de quoi perdre un homme vertueux & aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir juſqu'au roi cette ſatire écrite de la main de Zadig : on le fit mettre en priſon, lui, ſes deux amis & la dame. Son

procès lui fut bientôt fait, ſans qu'on daignât l'entendre. Lorſqu'il vint recevoir ſa ſentence, l'envieux ſe trouva ſur ſon paſſage, & lui dit tout haut que ſes vers ne valoient rien. Zadig ne ſe piquoit pas d'être bon poëte; mais il étoit au déſeſpoir d'être condamné comme criminel de Leſe-Majeſté, & de voir qu'on retînt en priſon une belle dame & deux amis pour un crime qu'il n'avoit pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ſes tablettes parloient. Telle étoit la loi de Babylone. On le fit donc aller au ſupplice à travers une foule de curieux, dont aucun n'oſoit le plaindre, & qui ſe précipitoient pour examiner ſon viſage, & pour voir s'il mouroit avec bonne grace. Ses parens ſeulement étoient affligés, car ils n'héritoient pas. Les trois quarts de ſon bien étoient confiſqués au profit du roi, & l'autre quart au profit de l'envieux.

Dans le tems qu'il ſe préparoit à la mort, le perroquet du roi s'envola de ſon balcon, & s'abattit dans le jardin de Zadig ſur un buiſſon de roſes. Une pêche y avoit été portée d'un arbre voiſin par le vent;

elle étoit tombée ſur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'étoit collée. L'oiſeau enleva la pêche & la tablette, & les porta ſur les genoux du Monarque. Le Prince curieux y lut des mots qui ne formoient aucun ſens, & qui paroiſſoient des fins de vers. Il aimoit la poéſie, & il y a toujours de la reſſource avec les Princes qui aiment les vers : l'aventure de ſon perroquet le fit rêver. La reine, qui ſe ſouvenoit de ce qui avoit été écrit ſur une piece de la tablette de Zadig, ſe la fit apporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajuſtoient enſemble parfaitement ; on lut alors les vers tels que Zadig les avoit faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre,
Sur le trône affermi le roi ſait tout dompter.
Dans la publique paix, l'Amour ſeul fait la guerre ;
C'eſt le ſeul ennemi qui ſoit à redouter.

Le roi ordonna auſſi-tôt qu'on fît venir Zadig devant lui, & qu'on fît ſortir de priſon ſes deux amis & la belle dame. Zadig ſe jetta le viſage contre terre aux pieds du

roi & de la reine : il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers : il parla avec tant de grace, d'eſprit & de raiſon, que le roi & la reine voulurent le revoir. Il revint, & plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'envieux, qui l'avoit injuſtement accuſé ; mais Zadig les rendit tous, & l'envieux ne fut touché que du plaiſir de ne pas perdre ſon bien. L'eſtime du roi s'accrut de jour en jour pour Zadig. Il le mettoit de tous ſes plaiſirs, & le conſultoit dans toutes ſes affaires. La reine le regarda, dès-lors, avec une complaiſance qui pouvoit devenir dangereuſe pour elle, pour le roi ſon auguſte époux, pour Zadig & pour le royaume. Zadig commençoit à croire qu'il n'eſt pas ſi difficile d'être heureux.

CHAPITRE V.

LES GÉNÉREUX.

LE tems arriva où l'on célébroit une grande fête qui revenoit tous les cinq ans. C'étoit la coûtume à Babylone de déclarer ſolem-

nellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avoit fait l'action la plus généreuſe. Les grands & les mages étoient les juges. Le premier ſatrape, chargé du ſoin de la ville, expoſoit les plus belles actions qui s'étoient paſſées ſous ſon gouvernement; on alloit aux voix; le roi prononçoit le jugement. On venoit à cette ſolemnité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevoit des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, & le roi lui diſoit ces paroles : « Recevez ce prix de la généroſité, & puiſſent les Dieux me donner beaucoup de ſujets qui vous reſſemblent ».

Ce jour mémorable venu, le roi parut ſur ſon trône, environné des grands, des mages & des députés de toutes les nations qui venoient à ces jeux, où la gloire s'acquéroit, non par la légéreté des chevaux, non par la force du corps, mais par la vertu. Le premier ſatrape rapporta, à haute voix, les actions qui pouvoient mériter à leurs auteurs ce prix ineſtimable. Il ne parla point de la grandeur d'ame avec laquelle Zadig avoit rendu à l'envieux toute ſa fortune : ce

n'étoit pas une action qui méritât de diſputer le prix.

Il préſenta d'abord un juge qui ayant fait perdre un procès conſidérable à un citoyen, par une mépriſe dont il n'étoit pas même reſponſable, lui avoit donné tout ſon bien, qui étoit la valeur de ce que l'autre avoit perdu.

Il produiſit enſuite un jeune homme qui étant éperdument épris d'une fille qu'il alloit épouſer, l'avoit cédée à un ami prêt d'expirer d'amour pour elle, & qui avoit encore payé la dot en cédant la fille.

Enſuite il fit paroître un ſoldat qui, dans la guerre d'Hircanie, avoit donné encore un plus grand exemple de généroſité. Des ſoldats ennemis lui enlevoient ſa maîtreſſe, & il la défendoit contr'eux : on vint lui dire que d'autres Hircaniens enlevoient ſa mere à quelques pas de là : il quitta en pleurant ſa maîtreſſe, & courut délivrer ſa mere : il retourna enſuite vers celle qu'il aimoit, & la trouva expirante. Il voulut ſe tuer ; ſa mere lui remontra qu'elle n'avoit que lui pour tout ſecours, & il eut le courage de ſouffrir la vie.

Les juges penchoient pour ce ſoldat. Le roi prit la parole & dit : Son action & celle des autres ſont belles, mais elles ne m'étonnent point ; hier, Zadig en a fait une qui m'a étonné. J'avois diſgracié, depuis quelques jours, mon miniſtre & mon favori Coreb ; je me plaignois de lui avec violence, & tous mes courtiſans m'aſſuroient que j'étois trop doux ; c'étoit à qui me diroit le plus de mal de Coreb. Je demandai à Zadig ce qu'il en penſoit, & il oſa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu dans nos hiſtoires des exemples qu'on a payé de ſon bien une erreur, qu'on a cédé ſa maîtreſſe, qu'on a préféré une mere à l'objet de ſon amour ; mais je n'ai jamais lu qu'un courtiſan ait parlé avantageuſement d'un miniſtre diſgracié, contre qui ſon ſouverain étoit en colere. Je donne vingt mille pieces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuſes ; mais je donne la coupe à Zadig.

Sire, lui dit-il, c'eſt votre majeſté ſeule qui mérite la coupe ; c'eſt elle qui a fait l'action la plus inouie, puiſqu'étant roi, vous ne vous êtes point fâché contre votre eſclave,

lorſqu'il contrediſoit votre paſſion. On admira le roi & Zadig. Le juge qui avoit donné ſon bien, l'amant qui avoit marié ſa maîtreſſe à ſon ami, le ſoldat qui avoit préféré le ſalut de ſa mere à celui de ſa maîtreſſe, reçurent les préſens du monarque ; ils virent leurs noms écrits dans le livre des Généreux. Zadig eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince, qu'il ne garda pas longtems. Ce jour fut conſacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portoit. La mémoire s'en conſerve encore dans l'Aſie. Zadig diſoit : Je ſuis donc enfin heureux ; mais il ſe trompoit.

CHAPITRE VI.

LE MINISTRE.

LE roi avoit perdu ſon premier miniſtre. Il choiſit Zadig pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix ; car, depuis la fondation de l'empire, il n'y avoit jamais eu de miniſtre ſi jeune. Tous les courtiſans furent

fâchés ; l'envieux en eut un crachement de ſang, & le nez lui enfla prodigieuſement. Zadig ayant remercié le roi & la reine, alla remercier auſſi le perroquet : Bel oiſeau, lui dit-il, c'eſt vous qui m'avez ſauvé la vie, & qui m'avez fait premier miniſtre : la chienne & le cheval de leurs majeſtés m'avoient fait beaucoup de mal, mais vous m'avez fait beaucoup de bien. Voilà donc de quoi dépendent les deſtins des hommes ! mais, ajouta-t-il, un bonheur ſi étrange ſera peut-être bientôt évanoui. Le perroquet répondit, *Oui.* Ce mot frappa Zadig ; cependant, comme il étoit bon phyſicien, & qu'il ne croyoit pas que les perroquets fuſſent prophetes, il ſe raſſura bientôt, & ſe mit à exercer ſon miniſtere de ſon mieux.

Il fit ſentir à tout le monde le pouvoir ſacré des loix, & ne fit ſentir à perſonne le poids de ſa dignité. Il ne gêna point les voix du divan, & chaque viſir pouvoit avoir un avis ſans lui déplaire. Quand il jugeoit une affaire, ce n'étoit pas lui qui jugeoit, c'étoit la loi ; mais quand elle étoit trop ſévere, il la tempéroit ; & quand on manquoit de loix,

loix, ſon équité en faiſoit qu'on auroit priſes pour celles de Zoroaſtre.

C'eſt de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux haſarder de ſauver cent coupables que de condamner un innocent. Il croyoit que les loix étoient faites pour ſecourir les citoyens autant que pour les intimider. Son principal talent étoit de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obſcurcir. Dès les premiers jours de ſon adminiſtration, il mit ce grand talent en uſage. Un fameux négociant de Babylone étoit mort aux Indes; il avoit fait héritiers ſes deux fils par portions égales, après avoir marié leur ſœur; & il laiſſoit un préſent de trente mille pieces d'or à celui des deux qui ſeroit jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un tombeau; le ſecond augmenta d'une partie de ſon héritage la dot de ſa ſœur: chacun diſoit, c'eſt l'aîné qui aime le mieux ſon pere; le cadet aime mieux ſa ſœur; c'eſt à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pieces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné: Votre pere n'eſt point mort, il eſt guéri de ſa derniere ma-

ladie, il revient à Babylone. Dieu ſoit loué, répondit le jeune homme, mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher. Zadig dit enſuite la même choſe au cadet. Dieu ſoit loué, répondit-il, je vais rendre à mon pere tout ce que j'ai, mais je voudrois qu'il laiſſât à ma ſœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit Zadig, & vous aurez les trente mille pieces : c'eſt vous qui aimez le mieux votre pere.

Une fille fort riche avoit fait une promeſſe de mariage à deux Mages ; &, après avoir reçu quelques mois des inſtructions de l'un & de l'autre, elle ſe trouva groſſe. Ils vouloient tous deux l'épouſer. Je prendrai pour mon mari, dit-elle, celui des deux qui m'a miſe en état de donner un citoyen à l'Empire. C'eſt moi qui ai fait cette bonne œuvre, dit l'un ; c'eſt moi qui ai eu cet avantage, dit l'autre. Eh bien, répondit-elle, je reconnois pour pere de l'enfant celui des deux qui lui pourra donner la meilleure éducation. Elle accoucha d'un fils. Chacun des Mages veut l'élever. La cauſe eſt portée devant Zadig. Il fait venir les deux Mages. Qu'enſeigneras-tu à ton pupille ? dit-il au premier. Je lui ap-

prendrai, dit le docteur, les huit parties d'oraiſon, la dialectique, l'aſtrologie, la démonomanie, ce que c'eſt que la ſubſtance & l'accident, l'abſtrait & le concert, les monades & l'harmonie préétablie. Moi, dit le ſecond, je tâcherai de le rendre juſte & digne d'avoir des amis. Zadig prononça : » Que tu ſois pere ou non, tu épouſeras ſa » mere ».

CHAPITRE VII.

LES DISPUTES ET LES AUDIENCES.

C'EST ainſi qu'il montroit, tous les jours, la ſubtilité de ſon génie & la bonté de ſon ame ; on l'admiroit & cependant on l'aimoit. Il paſſoit pour le plus fortuné de tous les hommes, tout l'Empire étoit rempli de ſon nom ; toutes les femmes le lorgnoient ; tous les citoyens célébroient ſa juſtice ; les ſavans le regardoient comme leur oracle ; les prêtres même avouoient qu'il en ſavoit plus

que le vieux Archimage Yébor. On étoit bien loin alors de lui faire des procès ſur les grifons ; on ne croyoit que ce qui lui ſembloit croyable.

Il y avoit une grande querelle dans Babylone qui duroit depuis quinze cents années, & qui partageoit l'Empire en deux ſectes opiniâtres ; l'une prétendoit qu'il ne falloit jamais entrer dans le temple de Mitrah que du pied gauche : l'autre avoit cette coûtume en abomination, & n'entroit jamais que du pied droit. On attendoit le jour de la fête ſolemnel du feu ſacré, pour ſavoir quelle ſecte ſeroit favoriſée par Zadig. L'univers avoit les yeux ſur ſes deux pieds, & toute la ville étoit en agitation & en ſuſpens. Zadig entra dans le temple en ſautant à pieds joints, & il prouva enſuite par un diſcours éloquent, que le Dieu du ciel & de la terre, qui n'a acception de perſonne, ne fait pas plus de cas de la jambe gauche que de la jambe droite. L'envieux & ſa femme prétendirent que dans ſon diſcours il n'y avoit pas aſſez de figures, qu'il n'avoit pas fait aſſez danſer les montagnes & les collines. Il eſt ſec & ſans génie, diſoient-ils ; on ne

voit chez lui ni la mer s'enfuir, ni les étoiles tomber; ni le ſoleil ſe fondre comme de la cire; il n'a point le bon ſtyle oriental. Zadig ſe contentoit d'avoir le ſtyle de la raiſon. Tout le monde fut pour lui, non pas parce qu'il étoit dans le bon chemin, non pas parce qu'il étoit raiſonnable, non pas parce qu'il étoit aimable, mais parce qu'il étoit premier Viſir.

Il termina auſſi heureuſement le grand procès entre les Mages blancs & les Mages noirs. Les blancs ſoutenoient que c'étoit une impiété de ſe tourner, en priant Dieu, vers l'orient d'hiver : les noirs aſſuroient que Dieu avoit en horreur les prieres des hommes qui ſe tournoient vers le couchant d'été. Zadig ordonna qu'on ſe tournât comme on voudroit.

Il trouva ainſi le ſecret d'expédier le matin les affaires particulieres & générales; le reſte du jour il s'occupoit des embelliſſemens de Babylone : il faiſoit repréſenter des tragédies où l'on pleuroit, & des comédies où l'on rioit; ce qui étoit paſſé de mode depuis long-tems, & ce qu'il fit renaître, parce qu'il avoit du goût. Il ne prétendoit pas en ſavoir

plus que les artiſtes ; il les récompenſoit par des bienfaits & des diſtinctions, & n'étoit point jaloux en ſecret de leurs talens. Le ſoir il amuſoit beaucoup le roi, ſur-tout la reine. Le roi diſoit, le grand miniſtre ! La reine diſoit, l'aimable miniſtre ! & tous deux ajoutoient : C'eût été grand dommage qu'il eût été pendu.

Jamais homme en place ne fut obligé de donner tant d'audiences aux dames. La plûpart venoient lui parler des affaires qu'elles n'avoient point, pour en avoir une avec lui. La femme de l'envieux s'y préſenta des premieres ; elle lui jura pas le Mitrah, par le Zenda-Veſta, & par le feu ſacré, qu'elle avoit déteſté la conduite de ſon mari ; elle lui confia enſuite que ce mari étoit un jaloux, un brutal ; elle lui fit entendre que les dieux le puniſſoient, en lui refuſant les précieux effets de ce feu ſacré par lequel ſeul l'homme eſt ſemblable aux immortels ; elle finit par laiſſer tomber ſa jarretiere ; Zadig la ramaſſa avec ſa politeſſe ordinaire, mais il ne la ratacha pas au genou de la dame ; & cette petite faute, ſi c'en eſt une, fut la cauſe des plus horribles infortunes. Zadig n'y penſa

pas, & la femme de l'envieux y penſa beaucoup.

D'autres Dames s'y préſentoient tous les jours. Les annales ſecretes de Babylone prétendent qu'il ſuccomba une fois, mais qu'il fut tout étonné de jouir ſans volupté, & d'embraſſer ſon amante avec diſtraction. Celle à qui il donna, ſans preſque s'en appercevoir, des marques de ſa protection, étoit une femme-de-chambre de la reine Aſtarté. Cette tendre Babylonienne ſe diſoit à elle-même pour ſe conſoler : Il faut que cet homme-là ait prodigieuſement d'affaires dans la tête, puiſqu'il y ſonge encore, même en faiſant l'amour. Il échapa à Zadig, dans les inſtans où pluſieurs perſonnes ne diſent mot, & où d'autres ne prononcent que des paroles ſacrées, de s'écrier tout d'un coup, *la reine.* La Babylonienne crut qu'enfin il étoit revenu à lui dans un bon moment, & qu'il lui diſoit, *ma reine.* Mais Zadig, toujours très-diſtrait, prononça le nom d'Aſtarté. La dame, qui dans ces heureuſes circonſtances interprétoit tout à ſon avantage, s'imagina que cela vouloit dire : Vous êtes plus belle que la reine Aſtarté. Elle ſortit du ſérail de

Zadig avec de très-beaux préſens. Elle alla conter ſon aventure à l'envieuſe, qui étoit ſon amie intime ; celle-ci fut cruellement piquée de la préférence : Il n'a pas daigné ſeulement, dit-elle, me ratacher cette jarretiere que voici, & dont je ne veux plus me ſervir. Oh ! oh ! dit la fortunée à l'envieuſe, vous portez les mêmes jaretieres que la reine : vous les prenez donc chez la même faiſeuſe ? L'envieuſe rêva profondément, ne répondit rien & alla conſulter ſon mari l'envieux.

Cependant Zadig s'appercevoit qu'il avoit toujours des diſtractions quand il donnoit des audiences, & quand il jugeoit ; il ne ſavoit à quoi les attribuer : c'étoit là ſa ſeule peine.

Il eut un ſonge : il lui ſembloit qu'il étoit couché d'abord ſur des herbes ſéches, parmi leſquelles il y en avoit quelques-unes de piquantes qui l'incommodoient, & qu'enſuite il repoſoit mollement ſur un lit de roſes dont il ſortoit un ſerpent qui le bleſſoit au cœur de ſa dent acérée & envenimée. Hélas ! diſoit-il, j'ai été long-tems couché ſur ces herbes ſéches & piquantes, je ſuis maintenanr ſur le lit de roſes ; mais quel ſera le ſerpent ?

CHAPITRE VIII.

LA JALOUSIE.

LE malheur de Zadig vint de ſon bonheur même, & ſur-tout de ſon mérite. Il avoit tous les jours des entretiens avec le roi & avec Aſtarté ſon auguſte épouſe. Les charmes de la converſation redoubloient encore par cette envie de plaire, qui eſt à l'eſprit ce que la parure eſt à la beauté : ſa jeuneſſe & ſes graces firent inſenſiblement ſur Aſtarté une impreſſion dont elle ne s'apperçut pas d'abord. Sa paſſion croiſſoit dans le ſein de l'innocence. Aſtarté ſe livroit ſans ſcrupule & ſans crainte au plaiſir de voir & d'entendre un homme cher à ſon époux & à l'état ; elle ne ceſſoit de le vanter au roi ; elle en parloit à ſes femmes, qui enchériſſoient encore ſur ſes louanges ; tout ſervoit à enfoncer dans ſon cœur le trait qu'elle ne ſentoit pas. Elle faiſoit des préſens à Zadig, dans leſquels il entroit plus de galanterie qu'elle ne penſoit ; elle croyoit ne lui parler qu'en reine

contente de ſes ſervices, & quelquefois ſes expreſſions étoient d'une femme ſenſible.

Aſtarté étoit beaucoup plus belle que cette Sémire qui haïſſoit tant les borgnes, & que cette autre femme qui avoit voulu couper le nez à ſon époux. La familiarité d'Aſtarté, ſes diſcours tendres, dont elle commençoit à rougir, ſes regards qu'elle vouloit détourner, & qui ſe fixoient ſur les ſiens, allumerent dans le cœur de Zadig un feu dont il s'étonna. Il combattit, il appella à ſon ſecours la philoſophie qui l'avoit toujours ſecouru, il n'en tira que des lumieres, & n'en reçut aucun ſoulagement. Le devoir, la reconnoiſſance, la majeſté ſouveraine violée ſe préſentoit à ſes yeux comme des dieux vengeurs; il combattoit, il triomphoit; mais cette victoire, qu'il falloit remporter à tous momens, lui coûtoit des gémiſſemens & des larmes. Il n'oſoit plus parler à la reine avec cette douce liberté qui avoit eu tant de charmes pour tous deux; ſes yeux ſe couvroient d'un nuage; ſes diſcours étoient contraints & ſans ſuite: il baiſſoit la vue, & quand, malgré lui, ſes regards ſe tournoient vers Aſtarté, ils rencontroient ceux de la reine

mouillés de pleurs d'où partoient des traits de flamme ; ils ſembloient ſe dire l'un à l'autre : Nous nous adorons, & nous craignons de nous aimer ; nous brûlons tous deux d'un feu que nous condamnons.

Zadig ſortoit d'auprès d'elle égaré, éperdu, le cœur ſurchargé d'un fardeau qu'il ne pouvoit plus porter ; dans la violence de ſes agitations, il laiſſa pénétrer ſon ſecret à ſon ami Cador, comme un homme qui ayant ſoutenu long-tems les atteintes d'une vive douleur, fait enfin connoître ſon mal par un cri qu'un redoublement aigu lui arrache, & par la ſueur froide qui coule ſur ſon front.

Cador lui dit : J'ai déja démêlé les ſentimens que vous vouliez vous cacher à vous-même ; les paſſions ont des ſignes auxquels on ne peut ſe méprendre. Jugez, mon cher Zadig, puiſque j'ai lu dans votre cœur, ſi le roi n'y découvrira pas un ſentiment qui l'offenſe. Il n'a d'autre défaut que celui d'être le plus jaloux des hommes. Vous réſiſtez à votre paſſion avec plus de force que la reine ne combat la ſienne, parce que vous êtes philoſophe, & parce que vous êtes Zadig. Aſtarté eſt femme, elle laiſſe parler ſes regards

avec d'autant plus d'imprudence, qu'elle ne ſe croit pas encore coupable. Malheureuſement raſſurée ſur ſon innocence, elle néglige des dehors néceſſaires. Je tremblerai pour elle tant qu'elle n'aura rien à ſe reprocher. Si vous étiez d'accord l'un & l'autre, vous ſauriez tromper tous les yeux : une paſſion naiſſante & combattue éclate ; un amour ſatisfait ſait ſe cacher. Zadig frémit à la propoſition de trahir le roi ſon bienfaiteur ; & jamais il ne fut plus fidele à ſon prince que quand il fut coupable envers lui d'un crime involontaire. Cependant la reine prononçoit ſi ſouvent le nom de Zadig, ſon front ſe couvroit de tant de rougeur en le prononçant ; elle étoit tantôt ſi animée, tantôt ſi interdite, quand elle lui parloit en préſence du roi ; une rêverie ſi profonde s'emparoit d'elle, quand il étoit ſorti, que le roi fut troublé. Il crut tout ce qu'il voyoit, & imagina tout ce qu'il ne voyoit point. Il remarqua ſurtout que les babouches de ſa femme étoient bleues, & que les babouches de Zadig étoient bleues, que les rubans de ſa femme étoient jaunes & que le bonnet de Zadig étoit jaune : c'étoit là de terribles

indices

indices pour un prince délicat. Les ſoupçons ſe tournerent en certitude dans ſon eſprit aigri.

Tous les eſclaves des rois & des reines ſont autant d'eſpions de leurs cœurs. On pénétra bientôt qu'Aſtarté étoit tendre, & que Moabdar étoit jaloux. L'envieux engagea l'envieuſe à envoyer au roi ſa jarretiere qui reſſembloit à celle de la reine. Pour ſurcroit de malheur cette jarretiere étoit bleue. Le monarque ne ſongea plus qu'à la maniere de ſe venger. Il réſolut une nuit d'empoiſonner la reine, & de faire mourir Zadig par le cordeau au point du jour. L'ordre en fut donné à un impitoyable eunuque, exécuteur de ſes vengeances. Il y avoit alors dans la chambre du roi un petit nain qui étoit muet, mais qui n'étoit pas ſourd. On le ſouffroit toujours; il étoit témoin de ce qui ſe paſſoit de plus ſecret, comme un animal domeſtique. Ce petit muet étoit très-attaché à la reine & à Zadig. Il entendit avec autant de ſurpriſe que d'horreur, donner l'ordre de leur mort. Mais comment faire pour prévenir cet ordre effroyable qui alloit s'exécuter dans peu d'heures? Il ne

ſavoit pas écrire, mais il avoit appris à peindre, & ſavoit ſur-tout faire reſſembler. Il paſſa une partie de la nuit à crayonner ce qu'il vouloit faire entendre à la reine. Son deſſin repréſentoit le roi agité de fureur, dans un coin du tableau, donnant des ordres à ſon eunuque; un cordeau bleu, & un vaſe ſur une table, avec des jarretieres bleues & des rubans jaunes; la reine, dans le milieu du tableau, expirante entre les bras de ſes femmes, & Zadig étranglé à ſes pieds. L'horiſon repréſentoit un ſoleil levant, pour marquer que cette horrible exécution devoit ſe faire aux premiers rayons de l'aurore. Dès qu'il eut fini cet ouvrage, il courut chez une femme d'Aſtarté, la réveilla, & lui fit entendre qu'il falloit dans l'inſtant même porter ce tableau à la reine.

Cependant, au milieu de la nuit, on vient frapper à la porte de Zadig; on le réveille; on lui donne un billet de la reine; il doute ſi c'eſt un ſonge; il ouvre la lettre d'une main tremblante. Quelle fut ſa ſurpriſe, & qui pourroit exprimer la conſternation & le déſeſpoir dont il fut accablé, quand il lut ces paroles: « Fuyez dans l'inſ-

» tant même, ou l'on va vous arracher la » vie : Fuyez, Zadig, je vous l'ordonne au » nom de notre amour & de mes rubans jaunes. Je n'étois point coupable : mais je ſens » que je vais mourir criminelle ».

Zadig eut à peine la force de parler. Il ordonna qu'on fît venir Cador ; &, ſans lui rien dire, il lui donna ce billet. Cador le força d'obéir, & de prendre ſur le champ la route de Memphis. Si vous oſez aller trouver la reine, lui dit-il, vous hâtez ſa mort ; ſi vous parlez au roi, vous la perdez encore. Je me charge de ſa deſtinée : ſuivez la vôtre. Je répandrai le bruit que vous avez pris la route des Indes. Je viendrai bientôt vous trouver, & je vous apprendrai ce qui ſe ſera paſſé à Babylone.

Cador, dans le moment même, fit placer deux dromadaires des plus légers à la courſe vers une porte ſecrete du palais ; il fit monter Zadig, qu'il falut porter, & qui étoit près de rendre l'ame. Un ſeul domeſtique l'accompagna : & bientôt Cador, plongé dans l'étonnement & dans la douleur, perdit ſon ami de vue.

Cet illuſtre fugitif arrivé ſur les bords

d'une colline d'où l'on voyoit Babylone, tourna la vue ſur le palais de la reine, & s'évanouit ; il ne reprit ſes ſens que pour verſer des larmes, & pour ſouhaiter la mort. Enfin, après s'être occupé de la deſtinée déplorable de la plus aimable des femmes & de la premiere reine du monde, il eut un moment de retour ſur lui-même, & s'écria : Qu'eſt-ce donc que la vie humaine ? ô vertu ! à quoi m'avez-vous ſervi ? Deux femmes m'ont indignement trompé ; la troiſieme, qui n'eſt pas coupable & qui eſt plus belle que les autres, va mourir ! Tout ce que j'ai fait de bien a toujours été pour moi une ſource de malédictions, & je n'ai été élevé au comble de la grandeur que pour tomber dans le plus horrible précipice de l'infortune. Si j'euſſe été méchant comme tant d'autres, je ſerois heureux comme eux. Accablé de ces réflexions funeſtes, les yeux chargés du voile de la douleur, la pâleur de la mort ſur le viſage, & l'ame abymée dans l'excès d'un ſombre déſeſpoir, il continuoit ſon voyage vers l'Egypte.

CHAPITRE IX.

LA FEMME BATTUE.

ZADIG dirigeoit ſa route ſur les étoiles. La conſtellation d'Orion, & le brillant aſtre de Sirius le guidoient vers le pole de Canope. Il admiroit ces vaſtes globes de lumiere qui ne paroiſſent que de foibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'eſt qu'un point imperceptible dans la nature, paroît à notre cupidité quelque choſe de ſi grand & de ſi noble. Il ſe figuroit alors les hommes tels qu'ils ſont en effet, des inſectes ſe dévorant les uns les autres ſur un petit atome de boue. Cette image vraie ſembloit anéantir ſes malheurs en lui retraçant le néant de ſon être & celui de Babylone. Son ame s'élançoit juſque dans l'infini, & contemploit, détachée de ſes ſens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorſqu'enſuite rendu à lui-même, & rentrant dans ſon cœur, il pen-

ſoit qu'Aſtarté étoit peut-être morte pour lui, l'univers diſparoiſſoit à ſes yeux, & il ne voyoit dans la nature entiere qu'Aſtarté mourante, & Zadig infortuné. Comme il ſe livroit à ce flux & reflux de philoſophie ſublime & de douleur accablante, il avançoit vers les frontieres de l'Egypte; & déja ſon domeſtique fidele étoit dans la premiere bourgade, où il lui cherchoit un logement. Zadig cependant ſe promenoit vers les jardins qui bordoient ce village. Il vit non loin du grand chemin une femme éplorée qui appelloit le ciel & la terre à ſon ſecours, & un homme furieux qui la ſuivoit. Elle étoit déja atteinte par lui, elle embraſſoit ſes genoux. Cet homme l'accabloit de coups & de reproches. Il jugea à la violence de l'Egyptien, & aux pardons réitérés que lui demandoit la dame, que l'un étoit un jaloux, & l'autre une infidele; mais quand il eût conſidéré cette femme qui étoit d'une beauté touchante, & qui même reſſembloit un peu à la malheureuſe Aſtarté, il ſe ſentit pénétré de compaſſion pour elle, & d'horreur pour l'Egyptien. Secourez-moi, s'écria-t-elle

à Zadig, avec des ſanglots : tirez-moi des mains du plus barbare des hommes : ſauvez-moi la vie. A ces cris, Zadig courut ſe jetter entre elle & ce barbare. Il avoit quelque connoiſſance de la langue Egyptienne. Il lui dit en cette langue : Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de reſpecter la beauté & la foibleſſe. Pouvez-vous outrager ainſi un chef-d'œuvre de la nature qui eſt à vos pieds & qui n'a pour ſa défenſe que des larmes ? Ah ! ah ! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc auſſi ? C'eſt de toi qu'il faut que je me venge. En diſant ces paroles, il laiſſe la dame qu'il tenoit d'une main par les cheveux, & prenant ſa lance, il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui étoit de ſang-froid évita aiſément le coup d'un furieux. Il ſe ſaiſit de la lance près du fer dont elle eſt armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher. Elle ſe briſe entre leurs mains. L'Egyptien tire ſon épée : Zadig s'arme de la ſienne. Ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-ci porte cent coups précipités : celui-là les pare avec adreſſe. La dame, aſſiſe ſur le gazon, rajuſte ſa coëffure & les regarde. L'Egyptien étoit plus robuſte

que ſon adverſaire ; Zadig étoit plus adroit. Celui-ci ſe battoit en homme dont la tête conduiſoit le bras, & celui-là comme un emporté, dont une colere aveugle guidoit les mouvemens au hazard. Zadig paſſe à lui, & le déſarme ; & tandis que l'Egyptien devenu plus furieux, veut ſe jetter ſur lui, il le ſaiſit, le preſſe, le fait tomber en lui tenant l'épée ſur la poitrine ; il lui offre de lui donner la vie. L'Egyptien hors de lui tire ſon poignard ; il en bleſſe Zadig dans le tems même que le vainqueur lui pardonnoit. Zadig indigné lui plonge ſon épée dans le ſein. L'Egyptien jette un cri horrible, & meurt en ſe débattant. Zadig alors s'avança vers la dame, & lui dit d'une voix ſoumiſe : Il m'a forcé de le tuer ; je vous ai vengée ; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu : que voulez-vous maintenant de moi, Madame ? Que tu meures, ſcélérat, lui répondit-elle, que tu meures ; tu as tué mon amant ; je voudrois pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, Madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit Zadig ; il vous battoit de tou-

tes ſes forces, & il vouloit m'arracher la vie, parce que vous m'avez conjuré de vous ſecourir. Je voudrois qu'il me batît encore, reprit la dame, en pouſſant des cris. Je le méritois bien, je lui avois donné de la jalouſie. Plût au ciel qu'il me batît, & que tu fuſſes à ſa place ! Zadig, plus ſurpris & plus en colere qu'il ne l'avoit été de ſa vie, lui dit : Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous batiſſe à mon tour, tant vous êtes extravagante ; mais je n'en prendrai pas la peine. Là-deſſus il remonta ſur ſon chameau, & avança vers le bourg. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il ſe retourna au bruit que faiſoient quatre couriers de Babylone. Ils venoient à toute bride. L'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria : C'eſt elle-même ; elle reſſemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embaraſſerent pas du mort, & ſe ſaiſirent incontinent de la dame. Elle ne ceſſoit de crier à Zadig : Secourez-moi encore une fois, étranger généreux : je vous demande pardon de m'être plainte de vous ; ſecourez-moi, & je ſuis à vous juſqu'au tombeau.

L'envie avoit paſſé à Zadig de ſe battre déſormais pour elle. A d'autres, répondit-il, vous ne m'y attraperez plus. D'ailleurs il étoit bleſſé, ſon ſang couloit, il avoit beſoin de ſecours ; & la vue des quatre Babyloniens, probablement envoyés par le roi Moabdar, le rempliſſoit d'inquiétude. Il s'avance en hâte vers le village, n'imaginant pas pourquoi quatre couriers de Babylone venoient prendre cette Egyptienne, mais encore plus étonné du caractere de cette dame.

CHAPITRE X.

L'ESCLAVAGE.

Comme il entroit dans la bourgade Egyptienne, il ſe vit entouré par le peuple. Chacun crioit : Voilà celui qui a enlevé la belle Miſſouf, & qui vient d'aſſaſſiner Clétophis. Meſſieurs, dit-il, Dieu me préſerve d'enlever jamais votre belle Miſſouf ; elle eſt trop capricieuſe ; & à l'égard de Clétophis, je ne l'ai point aſſaſſiné ; je me ſuis ſeulement dé-

fendu contre lui. Il vouloit me tuer, parce que je lui avois très-humblement demandé grace pour la belle Miſſouf, qu'il battoit impitoyablement. Je ſuis un étranger qui vient chercher un aſyle dans l'Egypte ; & il n'y a pas d'apparence qu'en venant demander votre protection, j'aie commencé par enlever une femme, & par aſſaſſiner un homme.

Les Egyptiens étoient alors juſtes & humains. Le peuple conduiſit Zadig à la maiſon de ville. On commença par le faire panſer de ſa bleſſure, & enſuite on l'interrogea lui & ſon domeſtique ſéparément, pour ſavoir la vérité. On reconnut que Zadig n'étoit point un aſſaſſin ; mais il étoit coupable du ſang d'un homme ; la loi le condamnoit à être eſclave. On vendit au profit de la bourgade ſes deux chameaux. On diſtribua aux habitans tout l'or qu'il avoit apporté ; ſa perſonne fut expoſée en vente dans la place publique, ainſi que celle de ſon compagnon de voyage. Un marchand arabe, nommé Sétoc, y mit l'enchere ; mais le valet plus propre à la fatigue, fut vendu bien plus chérement que le maître. On ne faiſoit pas de comparaiſon entre ces deux hommes. Zadig fut donc eſclave ſubor-

donné à ſon valet : on les attacha enſemble avec une chaîne qu'on leur paſſa aux pieds, & en cet état ils ſuivirent le marchand Arabe dans ſa maiſon. Zadig en chemin conſoloit ſon domeſtique, & l'exhortoit à la patience; mais ſelon ſa coutume, il faiſoit des réflexions ſur la vie humaine. Je vois, lui diſoit-il que les malheurs de ma deſtinée ſe répandent ſur la tienne. Tout m'a tourné juſqu'ici d'une façon bien étrange. J'ai été condamné à l'amende pour n'avoir pas vu paſſer une chienne; j'ai penſé être empalé pour un grifon; j'ai été envoyé au ſupplice parce que j'avois fait des vers à la louange du roi; j'ai été ſur le point d'être étranglé, parce que la reine avoit des rubans jaunes; & me voici eſclave avec toi, parce qu'un brutal a battu ſa maîtreſſe. Allons ne perdons point courage, tout ceci finira peut-être; il faut bien que les marchands Arabes aient des eſclaves; & pourquoi ne le ſerois-je pas comme un autre, puiſque je ſuis homme comme un autre ? Ce marchand ne ſera pas impitoyable; il faut qu'il traite bien ſes eſclaves, s'il en veut tirer des ſervices. Il parloit ainſi; & dans

le fond de ſon cœur, il étoit occupé du ſort de la reine de Babylone.

Sétoc le marchand partit deux jours après pour l'Arabie déſerte, avec ſes eſclaves & ſes chameaux. Sa tribu habitoit vers le déſert d'Oreb. Le chemin fut long & pénible. Sétoc dans la route faiſoit bien plus de cas du valet que du maître, parce que le premier chargeoit bien mieux les chameaux; & toutes les petites diſtinctions furent pour lui. Un chameau mourut à deux journées d'Oreb: on répartit ſa charge ſur le dos de chacun de ſes ſerviteurs; Zadig en eut ſa part. Sétoc ſe mit à rire en voyant tous ſes eſclaves marcher courbés. Zadig prit la liberté de lui en expliquer la raiſon, & lui apprit les loix de l'équilibre. Le marchand étonné, commença à le regarder d'un autre œil. Zadig voyant qu'il avoit excité ſa curioſité, la redoubla, en lui apprenant beaucoup de choſes qui n'étoient point étrangeres à ſon commerce; les peſanteurs ſpécifiques des métaux & des denrées, ſous un volume égal; les propriétés de pluſieurs animaux utiles; le moyen de rendre tels ceux qui ne l'étoient pas; enfin, il lui parut un ſage. Sétoc lui donna la pré-

férence ſur ſon camarade qu'il avoit tant eſtimé. Il le traita bien, & n'eut pas ſujet de s'en repentir.

Arrivé dans ſa tribu, Sétoc commença par redemander cinq cents onces d'argent à un Hébreu auquel il les avoit prêtées en préſence de deux témoins; mais ces deux témoins étoient morts, & l'Hébreu ne pouvant être convaincu, s'approprioit l'argent du marchand, en remerciant Dieu de ce qu'il lui avoit donné le moyen de tromper un Arabe. Sétoc confia ſa peine à Zadig qui étoit devenu ſon conſeil. En quel endroit, demanda Zadig, prêtâtes-vous vos cinq cents onces à cet infidele? ſur une large pierre, répondit le marchand, qui eſt auprès du mont Oreb. Quel eſt le caractere de votre débiteur? dit Zadig. Celui d'un fripon, reprit Sétoc. Mais, je vous demande ſi c'eſt un homme vif ou phlegmatique, aviſé ou imprudent? C'eſt de tous les mauvais payeurs, dit Sétoc, le plus vif que je connoiſſe. Eh bien, inſiſta Zadig, permettez que je plaide votre cauſe devant le juge. En effet, il cita l'Hébreu au tribunal, & il parla ainſi au juge: Oreiller du trône d'équité, je viens redemander à cet

homme au nom de mon maître, cinq cents onces d'argent qu'il ne veut pas rendre. Avez-vous des témoins ? dit le juge. Non ; ils ſont morts : mais il reſte une large pierre ſur laquelle l'argent fut compté ; & s'il plaît à votre grandeur d'ordonner qu'on aille chercher la pierre, j'eſpere qu'elle portera témoignage ; nous reſterons ici l'Hébreu & moi, en attendant que la pierre vienne ; je l'enverrai chercher aux dépens de Sétoc mon maître. Très-volontiers, répondit le juge ; & il ſe mit à expédier d'autres affaires.

A la fin de l'audience, Hé bien, dit-il à Zadig, votre pierre n'eſt pas encore venue ? L'Hébreu en riant répondit : Votre grandeur reſteroit ici juſqu'à demain, que la pierre ne ſeroit pas encore arrivée : elle eſt à plus de ſix milles d'ici : & il faudroit quinze hommes pour la remuer. Eh bien, s'écria Zadig : je vous avois bien dit que la pierre porteroit témoignage : puiſque cet homme ſait où elle eſt, il avoue donc que c'eſt ſur elle que l'argent fut compté. L'Hébreu déconcerté fut bientôt contraint de tout avouer. Le juge ordonna qu'il ſeroit lié à la pierre, ſans boire ni manger, juſqu'à ce qu'il eût rendu

les cinq cents onces, qui furent bientôt payées.

L'eſclave Zadig & la pierre furent en grande recommandation dans l'Arabie.

CHAPITRE XI.

LE BUCHER.

Sétoc enchanté fit de ſon eſclave ſon ami intime. Il ne pouvoit pas plus ſe paſſer de lui qu'avait fait le roi de Babylone ; & Zadig fut heureux que Sétoc n'eut point de femme. Il découvroit dans ſon maître un naturel porté au bien, beaucoup de droiture & de bon ſens. Il fut fâché de voir qu'il adoroit l'armée céleſte, c'eſt-à-dire, le ſoleil, la lune & les étoiles, ſelon l'ancien uſage d'Arabie. Il lui en parloit quelquefois avec beaucoup de diſcrétion. Enfin, il lui dit que c'étoient des corps comme les autres, qui ne méritoient pas plus ſon hommage qu'un arbre ou un rocher. Mais, diſoit Sétoc, ce ſont des êtres éternels dont nous tirons tous nos avantages, ils animent la nature, ils reglent les ſaiſons, ils ſont d'ailleurs ſi loin de nous,

qu'on ne peut pas s'empêcher de les révérer. Vous recevez plus d'avantage, répondit Zadig, des eaux de la mer rouge qui portent vos marchandiſes aux Indes : pourquoi ne ſeroit-elle pas auſſi ancienne que les étoiles ? & ſi vous adorez ce qui eſt éloigné de vous, vous devez adorer la terre des Gangarides qui eſt aux extrémités du monde. Non, diſoit Sétoc, les étoiles ſont trop brillantes pour que je ne les adore pas. Le ſoir venu, Zadig alluma un grand nombre de flambeaux dans la tente où il devoit ſouper avec Sétoc ; & dès que ſon patron parut ; il ſe jetta à genoux devant ces cires allumées, & leur dit : Eternelles & brillantes clartés, ſoyez-moi toujours propices. Ayant proféré ces paroles, il ſe mit à table, ſans regarder Sétoc. Que faites-vous donc ? lui dit Sétoc étonné. Je fais comme vous, répondit Zadig, j'adore ces chandelles, & je néglige leur maître & le mien. Sétoc comprit le ſens profond de cet apologue. La ſageſſe de ſon eſclave entra dans ſon ame ; il ne prodigua plus ſon encens aux créatures, & adora l'Etre éternel qui les a faites.

Il y avoit alors dans l'Arabie une coutume affreuſe, venue originairement de Scythie,

& qui s'étant établie dans les Indes, par le crédit des bracmanes, menaçoit d'envahir tout l'Orient. Lorſqu'un homme marié étoit mort, & que ſa femme bien-aimée vouloit être ſainte, elle ſe brûloit en public, ſur le corps de ſon mari; c'étoit une fête ſolemnelle, qui s'appelloit *le Bûcher du veuvage.* La tribu dans laquelle il y avoit eu le plus de femmes brûlées, étoit la plus conſidérée. Un Arabe de la tribu de Sétoc étant mort, ſa veuve, nommée Almona, qui étoit fort dévote, fit ſavoir le jour & l'heure où elle ſe jetteroit dans le-feu, au ſon des tambours & des trompettes. Zadig remontra à Sétoc combien cette horrible coutume étoit contraire au bien du genre-humain; qu'on laiſſoit brûler tous les jours de jeunes veuves qui pouvoient donner des enfans à l'état, ou du moins élever les leurs; & il le fit convenir qu'il falloit, ſi l'on pouvoit, abolir un uſage ſi barbare. Sétoc répondit: Il y a plus de mille ans que les femmes ſont en poſſeſſion de ſe brûler; qui de nous oſera changer une loi que le temps a conſacrée! Y a-t-il rien de plus reſpectable qu'un ancien abus? La raiſon eſt plus ancienne, reprit Zadig. Parlez

aux chefs des tribus, & je vais trouver la jeune veuve.

Il ſe fit préſenter à elle ; & après s'être inſinué dans ſon eſprit par des louanges ſur ſa beauté, après lui avoir dit combien c'étoit dommage de mettre au feu tant de charmes, il la loua encore ſur ſa conſtance & ſur ſon courage. Vous aimiez donc prodigieuſement votre mari ? lui dit-il. Moi ! point du tout, répondit la dame Arabe ; c'étoit un brutal, un jaloux, un homme inſupportable ; mais je ſuis fermement réſolue de me jetter ſur ſon bûcher. Il faut, dit Zadig, qu'il y ait apparemment un plaiſir bien délicieux à être brûlée vive. Ah ! cela fait frémir la nature, dit la dame ; mais il faut en paſſer par-là. Je ſuis dévote, je ſerois perdue de réputation, & tout le monde ſe moqueroit de moi, ſi je ne me brûlois pas. Zadig l'ayant fait convenir qu'elle ſe brûloit pour les autres, & par vanité, lui parla long-tems d'une maniere à lui faire aimer un peu la vie, & parvint même à lui inſpirer quelque bienveillance pour celui qui lui parloit. Que feriez-vous enfin, lui dit-il, ſi la vanité de vous brûler ne vous tenoit pas ? Hélas ! dit la da-

me, je crois que je vous prierois de m'épouſer.

Zadig étoit trop rempli de l'idée d'Aſtarté pour ne pas éluder cette déclaration; mais il alla dans l'inſtant trouver les chefs des tribus, leur dit ce qui s'étoit paſſé, & leur conſeilla de faire une loi, par laquelle il ne ſeroit permis à aucune veuve de ſe brûler qu'après avoir entretenu un jeune homme, tête-à-tête, pendant une heure entiere. Depuis ce temps, aucune dame ne ſe brûla en Arabie. On eut au ſeul Zadig l'obligation d'avoir détruit en un jour une coutume ſi cruelle, qui duroit depuis tant de ſiecles. Il étoit donc le bienfaiteur de l'Arabie.

CHAPITRE XII.

LE SOUPER.

Sétoc, qui ne pouvoit ſe ſéparer de cet homme en qui habitoit la ſageſſe, le mena à la grande foire de Balſora, où devoient ſe rendre les plus grands négocians

de la terre habitable. Ce fut pour Zadig une consolation sensible de voir tant d'hommes de diverses contrées réunis dans la même place. Il lui paroissoit que l'univers étoit une grande famille qui se rassembloit à Balsora. Il se trouva à table dès le second jour avec un Egyptien, un Indien Gangaride, un habitant du Cathay, un Grec, un Celte, & plusieurs autres étrangers, qui dans leurs fréquens voyages vers le golfe Arabique avoient appris assez d'Arabe pour se faire entendre. L'Egyptien paroissoit fort en colere. Quel abominable pays que Balsora! disoit-il; on m'y refuse mille onces d'or sur le meilleur effet du monde. Comment donc? dit Sétoc, sur quel effet vous a-t-on refusé cette somme? Sur le corps de ma tante, répondit l'Egyptien; c'étoit la plus brave femme d'Egypte. Elle m'accompagnoit toujours; elle est morte en chemin; j'en ai fait une des plus belles momies que nous ayons; & je trouverois dans mon pays tout ce que je voudrois en la mettant en gage. Il est bien étrange qu'on ne veuille pas seulement me donner ici mille onces d'or sur un effet si solide. Tout en

ſe courrouçant, il étoit prêt de manger d'une excellente poule bouillie, quand l'Indien le prenant par la main, s'écria avec douleur : Ah ! qu'allez-vous faire ? Manger de cette poule, dit l'homme à la momie. Gardez-vous en bien, dit le Gangaride ; il ſe pourroit faire que l'ame de la défunte fût paſſé dans le corps de cette poule, & vous ne voudriez pas vous expoſer à manger votre tante. Faire cuire des poules c'eſt outrager manifeſtement la nature. Que voulez-vous dire avec votre nature & vos poules ? reprit le colérique Egyptien ; nous adorons un bœuf, & nous en mangeons bien. Vous adorez un bœuf, eſt-il poſſible ? dit l'homme du Gange. Il n'y a rien de ſi poſſible, repartit l'autre ; il y a cent-trente-cinq mille ans que nous en uſons ainſi, & perſonne parmi nous n'y trouve à redire. Ah ! Cent-trente-cinq mille ans ! dit l'Indien ; ce compte eſt un peu exagéré ; il n'y en a que quatre-vingt mille que l'Inde eſt peuplée, & aſſurément nous ſommes vos anciens ; & Bramah nous avoit défendu de manger des bœufs avant que vous vous fuſſiez aviſés de les mettre ſur

les autels & à la broche. Voilà un plaiſant animal que votre Bramah, pour le comparer à Apis, dit l'Egyptien; qu'a donc fait votre Bramah de ſi beau? Le bramin répondit : C'eſt lui qui a appris aux hommes à lire & à écrire, & à qui toute la terre doit le jeu des échecs. Vous vous trompez, dit un Chaldéen qui étoit auprès de lui, c'eſt le poiſſon Oannès à qui on doit de ſi grands bienfaits : & il eſt juſte de ne rendre qu'à lui ſes hommages. Tout le monde vous dira que c'étoit un être divin, qu'il avoit la queue dorée, avec une belle tête d'homme, & qu'il ſortoit de l'eau pour venir prêcher à terre trois heures par jour. Il eut pluſieurs enfans qui furent rois, comme chacun ſait. J'ai ſon portrait chez moi, que je révère comme je le dois. On peut manger du bœuf tant qu'on veut; mais c'eſt aſſûrément une très-grande impiété de faire cuire du poiſſon; d'ailleurs, vous êtes tous deux d'une origine trop peu noble & trop récente pour me rien diſputer. La nation Egyptienne ne compte que cent-trente-cinq mille ans, & les Indiens ne ſe vantent que de quatre-

vingt mille; tandis que nous avons des almanachs de quatre mille ſiecles. Croyez-moi, renoncez à vos folies, & je vous donnerai à chacun un beau portrait d'Oannès.

L'homme de Cambalu prenant la parole, dit : Je reſpecte fort les Egyptiens, les Chaldéens, les Grecs, les Celtes, Bramah, le bœuf Apis, le beau poiſſon Oannès; mais peut-être que le *Li* (*a*) ou le *Tien*, comme on voudra l'appeller, vaut bien les bœufs & les poiſſons. Je ne dirai rien de mon pays, il eſt auſſi grand que la terre d'Egypte, la Chaldée & les Indes enſemble. Je ne diſpute pas d'antiquité, parce qu'il ſuffit d'être heureux, & que c'eſt fort peu de choſe d'être ancien; mais s'il falloit parler d'almanachs, je dirois que toute l'Aſie prend les nôtres, & que nous en avions de fort bons avant qu'on ſût l'arithmétique en Chaldée.

(*a*) Mots Chinois qui ſignifient, proprement: *Li*, la lumiere naturelle, la raiſon, & *Tien*, le Ciel; & qui ſignifient auſſi, Dieu.

Vous

Vous êtes de grands ignorans, tous tant que vous êtes, s'écria le Grec ; eſt-ce que vous ne ſavez pas que le Chaos eſt le pere de tout, & que la forme & la matiere ont mis le monde dans l'état où il eſt ? Ce Grec parla long-tems ; mais il fut enfin interrompu par le Celte, qui ayant beaucoup bu pendant qu'on diſputoit, ſe crut alors plus ſavant que tous les autres, & dit en jurant qu'il n'y avoit que Teutath & le gui de chêne qui valuſſent la peine qu'on en parlât ; que pour lui il avoit toujours du gui dans ſa poche ; que les Scythes ſes ancêtres étoient les ſeuls gens de bien qui euſſent jamais été au monde ; qu'ils avoient, à la vérité, quelquefois mangé des hommes ; mais que cela n'empêchoit pas qu'on ne dût avoir beaucoup de reſpect pour ſa nation ; & qu'enfin ſi quelqu'un parloit mal de Teutath, il lui apprendroit à vivre. La querelle s'échauffa pour lors, & Sétoc vit le moment où la table alloit être enſanglantée. Zadig avoit gardé le ſilence pendant toute la diſpute ; il ſe leva enfin, & s'adreſſant d'abord au Celte, comme au plus furieux, il lui dit qu'il avoit

raiſon & lui demanda du gui ; il loua le Grec ſur ſon éloquence, & adoucit tous les eſprits échauffés. Il ne dit que très-peu de choſe à l'homme du Cathay, parce qu'il avoit été le plus raiſonnable de tous. Enſuite il leur dit : Mes amis, vous alliez vous quereller pour rien, car vous êtes tous du même avis. A ce mot, ils ſe recrierent tous. N'eſt-il pas vrai, dit-il au Celte, que vous n'adorez pas ce gui, mais celui qui a fait le gui & le chêne ? Aſſurément, répondit le Celte. Et vous, Monſieur l'Egyptien, vous révérez apparemment dans un certain bœuf celui qui vous a donné les bœufs ? Oui, dit l'Egyptien. Le poiſſon Oannès, continua-t-il, doit céder à celui qui a fait la mer & les poiſſons ? D'accord, dit le Chaldéen. L'Indien, ajouta-t-il, & le Cathayen reconnoiſſent comme vous un premier principe ; je n'ai pas trop bien compris les choſes admirables que le Grec a dites, mais je ſuis ſûr qu'il admet auſſi un être ſupérieur, de qui la forme & la matiere dépendent ? Le Grec, qu'on admiroit, dit que Zadig avoit très-bien pris ſa penſée. Vous êtes donc tous de même

avis, répliqua Zadig, & il n'y a pas là de quoi ſe quereller. Tout le monde s'embraſſa. Sétoc, après avoir vendu fort cher ſes denrées, reconduiſit ſon ami Zadig dans ſa tribu. Zadig apprit en arrivant qu'on lui avoit fait ſon procès en ſon abſence, & qu'il alloit être brûlé à petit feu.

CHAPITRE XIII.

LES RENDEZ-VOUS.

PENDANT ſon voyage à Balſora, les prêtres des étoiles avoient réſolu de le punir. Les pierreries & les ornemens des jeunes veuves qu'ils envoyoient au bûcher, leur appartenoient de droit ; c'étoit bien le moins qu'ils fiſſent brûler Zadig pour le mauvais tour qu'il leur avoit joué. Ils accuſerent donc Zadig d'avoir des ſentimens erronnés ſur l'armée céleſte : ils dépoſerent contre lui, & jurerent qu'ils lui avoient entendu dire que les étoiles ne ſe couchoient pas dans la mer. Ce blaſphême effroyable fit frémir les juges ; ils furent près de déchirer leurs vêtemens quand

ils ouïrent ces paroles impies, & ils l'auroient fait, ſans doute, ſi Zadig avoit eu de quoi les payer. Mais dans l'excès de leur douleur, ils ſe contenterent de le condamner à être brûlé à petit feu. Sétoc déſeſpéré employa en vain ſon crédit pour ſauver ſon ami, il fut bientôt obligé de ſe taire. La jeune veuve Almona qui avoit pris beaucoup de goût à la vie, & en avoit obligation à Zadig, réſolut de le tirer du bûcher, dont il lui avoit fait connoître l'abus. Elle roula ſon deſſein dans ſa tête, ſans en parler à perſonne. Zadig devoit être exécuté le lendemain: elle n'avoit que la nuit pour le ſauver: voici comme elle s'y prit, en femme charitable & prudente.

Elle ſe parfuma; elle releva ſa beauté par l'ajuſtement le plus riche & le plus galant, & alla demander une audience ſecrette au chef des prêtres des étoiles. Quand elle fut devant ce vieillard vénérable, elle lui parla en ces termes: Fils aîné de la grande ourſe, frere du taureau, couſin du grand chien, (c'étoient les titres de ce pontife) je viens vous confier mes ſcrupules: j'ai bien peur d'avoir commis un péché énorme, en ne me brûlant

pas dans le bûcher de mon cher mari. En effet, qu'avois-je à conſerver ? une chair périſſable, & qui eſt déja toute flétrie. En diſant ces paroles, elle tira de ſes longues manches de ſoie, ſes bras nuds d'une forme admirable & d'une blancheur éblouiſſante : Vous voyez, dit-elle, le peu que cela vaut. Le pontife trouva dans ſon cœur que cela valoit beaucoup ; ſes yeux le dirent, & ſa bouche le confirma ; il jura qu'il n'avoit vu de ſa vie de ſi beaux bras. Hélas ! lui dit la veuve, les bras peuvent être un peu moins mal que le reſte ; mais vous m'avouerez que la gorge n'étoit pas digne de mes attentions. Alors elle laiſſa voir le ſein le plus charmant que la nature ait jamais formé. Un bouton de roſe ſur une pomme d'ivoire n'eût paru auprès que de la garance ſur du buis ; & les agneaux ſortant du lavoir auroient ſemblé d'un jaune brun. Cette gorge, ces grands yeux noirs qui languiſſoient en brillant doucement d'un feu tendre ; ces joues animées de la plus belle pourpre mêlée au blanc de lait le plus pur ; ce nez qui n'étoit pas comme la tour du mont Liban, ces levres qui étoient comme des bordures de corail renfermant

les plus belles perles de la mer d'Arabie : tout cela enſemble fit croire au vieillard qu'il n'avoit que vingt ans. Il fit en bégayant une déclaration tendre. Almona le voyant enflammé lui demanda la grace de Zadig. Hélas ! dit-il, ma belle dame, quand je vous accorderois ſa grace, mon indulgence ne ſerviroit de rien, il faut qu'elle ſoit ſignée de trois autres de mes confreres. Signez toujours, dit Almona. Volontiers, dit le prêtre, à condition que vos faveurs ſeront le prix de ma facilité. Vous me faites trop d'honneur, dit Almona ; ayez ſeulement pour agréable de venir dans ma tente après que le ſoleil ſera couché, & dès que la brillante étoile Sheat ſera ſur l'horiſon : vous me trouverez ſur un ſopha couleur de roſe, & vous en uſerez comme vous pourrez avec votre ſervante. Elle ſortit alors, emportant avec elle la ſignature, & laiſſa le vieillard plein d'amour & de défiance de ſes forces. Il employa le reſte du jour à ſe baigner ; il but une liqueur compoſée de la canelle de Ceylan, des précieuſes épices de Tidor & de Ternate, & attendit avec impatience que l'étoile Sheat vînt à paroître.

Cependant la belle Almona alla trouver le ſecond pontife. Celui-ci l'aſſura que le ſoleil, la lune & tous les feux du firmament n'étoient que des feux folets en comparaiſon de ſes charmes. Elle lui demanda la même grace, & on lui propoſa d'en donner le même prix. Elle ſe laiſſa vaincre, & donna rendez-vous au ſecond pontife au lever de l'étoile Algenib. De-là elle paſſa chez le troiſieme & chez le quatrieme prêtre, prenant toujours une ſignature, & donnant un rendez-vous d'étoile en étoile. Alors elle fit avertir les juges de venir chez elle pour une affaire importante. Ils s'y rendirent : elle leur montra les quatre noms ! & leur dit à quel prix les prêtres avoient vendu la grace de *Z*adig ; chacun d'eux arriva à l'heure preſcrite ; chacun fut bien étonné d'y trouver ſes confreres, & plus encore d'y trouver les juges devant qui leur honte fut manifeſtée. Zadig fut ſauvé. Sétoc fut ſi charmé de l'habileté d'Almona, qu'il en fit ſa femme. Zadig partit après s'être jetté aux pieds de ſa belle libératrice. Sétoc & lui ſe quitterent en pleurant, en ſe jurant une amitié éternelle, & en ſe promet-

tant que le premier des deux qui feroit une grande fortune en feroit part à l'autre.

Zadig marcha du côté de la Syrie, toujours penſant à la malheureuſe Aſtarté, & toujours réfléchiſſant ſur le ſort qui s'obſtinoit à ſe jouer de lui & à le perſécuter. Quoi ? diſoit-il, quatre cents onces d'or pour n'avoir pas vu paſſer une chienne ! Condamné à être décapité pour quatre mauvais vers à la louange du roi ! Près d'être étranglé, parce que la reine avoit des babouches de la couleur de mon bonnet ! Réduit en eſclavage pour avoir ſecouru une femme qu'on battoit ; & ſur le point d'être brûlé pour avoir ſauvé la vie à toutes les jeunes veuves Arabes !

CHAPITRE XIV.

LE BRIGAND.

En arrivant aux frontieres qui ſéparent l'Arabie pétrée de la Syrie, comme il paſſoit près d'un château aſſez fort, des Arabes armés en ſortirent. Il ſe vit entouré ; on lui crioit :

Tout ce que vous avez nous appartient, & votre perſonne appartient à notre maître. Zadig, pour réponſe, tira ſon épée; ſon valet, qui avoit du courage, en fit autant. Ils renverſerent morts les premiers Arabes qui mirent la main ſur eux; le nombre redoubla, ils ne s'étonnerent point & réſolurent de périr en combattant. On voyoit deux hommes ſe défendre contre une multitude; un tel combat ne pouvoit durer long-tems. Le maître du château, nommé Arbogad, ayant vu d'une fenêtre les prodiges de valeur que faiſoit Zadig, conçut de l'eſtime pour lui. Il deſcendit en hâte, & vint lui-même écarter ſes gens, & délivrer les deux voyageurs. Tout ce qui paſſe ſur mes terres eſt à moi, dit-il, ainſi que ce que je trouve ſur les terres des autres; mais vous me paroiſſez un ſi brave homme, que je vous exempte de la loi commune. Il le fit entrer dans ſon château, ordonnant à ſes gens de le bien traiter; & le ſoir Arbogad voulut ſouper avec Zadig.

Le ſeigneur du château étoit un de ces Arabes qu'on appelle voleurs; mais il faiſoit quelquefois de bonnes actions parmi une foule de mauvaiſes; il voloit avec une ra-

pacité furieuſe, & donnoit libéralement : intrépide dans l'action, aſſez doux dans le commerce, débauché à table, gai dans la débauche, & ſur-tout plein de franchiſe. Zadig lui plut beaucoup ; la converſation qui s'anima fit durer le repas ; enfin, Arbogad lui dit : Je vous conſeille de vous enrôler ſous moi, vous ne ſauriez mieux faire ; ce métier-ci n'eſt pas mauvais ; vous pourrez un jour devenir ce que je ſuis. Puis-je vous demander, dit Zadig, depuis quel tems vous exercez cette noble profeſſion ? Dès ma plus tendre jeuneſſe, reprit le ſeigneur. J'étois valet d'un arabe aſſez habile ; ma ſituation m'étoit inſupportable. J'étois au déſeſpoir de voir que, dans toute la terre qui appartient également aux hommes, la deſtinée ne m'eût pas réſervé ma portion. Je confiai mes peines à un vieil Arabe qui me dit : Mon fils, ne déſeſpérez pas : il y avoit autrefois un grain de ſable qui ſe lamentoit d'être un atôme ignoré dans les déſerts ; au bout de quelques années il devint diamant, & il eſt à préſent le plus bel ornement de la couronne du roi des Indes. Ce diſcours me fit impreſſion ; j'étois le grain de ſable, je réſolus de devenir

diamant. Je commençai par voler deux chevaux ; je m'aſſociai des camarades ; je me mis en état de voler de petites caravanes ; ainſi, je fis ceſſer peu à peu la diſproportion qui étoit d'abord entre les autres hommes & moi. J'eus ma part aux biens de ce monde, & je fus même dédommagé avec uſure ; on me conſidéra beaucoup ; je devins ſeigneur brigand ; j'acquis ce château par voie de fait. Le Satrape de Syrie voulut m'en déposſéder ; mais j'étois déja trop riche pour avoir rien à craindre ; je donnai de l'argent au Satrape, moyennant quoi je conſervai ce château, & j'agrandis mes domaines ; il me nomma même tréſorier des tributs que l'Arabie Pétrée payoit au roi des rois. Je fis ma charge de receveur, & point du tout celle de payeur.

Le grand Deſterham de Babylone envoya ici, au nom du roi Moabdar, un petit ſatrape pour me faire étrangler. Cet homme arriva avec ſon ordre ; j'étois inſtruit de tout ; je fis étrangler, en ſa préſence, les quatre perſonnes qu'il avoit amenées avec lui pour ſerrer le lacet ; après quoi je lui demandai ce que pouvoit lui valoir la commiſſion

de m'étrangler. Il me répondit que ſes honoraires pouvoient aller à trois-cents pieces d'or. Je lui fis voir clair qu'il y auroit plus à gagner avec moi. Je le fis ſous-brigand ; il eſt aujourd'hui un de mes meilleurs officiers, & des plus riches. Si vous m'en croyez, vous réuſſirez comme lui. Jamais la ſaiſon de voler n'a été meilleure, depuis que Moabdar eſt tué, & que tout eſt en confuſion dans Babylone.

Moabdar eſt tué ! dit Zadig ; & qu'eſt devenue la reine Aſtarté ? Je n'en ſais rien, reprit Arbogad. Tout ce que je ſais, c'eſt que Moabdar eſt devenu fou, qu'il a été tué, que Babylone eſt un grand coupe-gorge, que tout l'empire eſt déſolé, qu'il y a de beaux coups à faire encore, & que pour ma part j'en ai fait d'admirables. Mais la reine, dit Zadig, de grace, ne ſavez-vous rien de la deſtinée de la reine ? On m'a parlé d'un prince d'Hircanie, reprit-il ; elle eſt probablement parmi ſes concubines, ſi elle n'a pas été tuée dans le tumulte ; mais je ſuis plus curieux de butin que de nouvelles. J'ai pris pluſieurs femmes dans mes courſes ; je n'en garde aucune ; je les vend cher quand elles ſont

ſont belles, ſans m'informer de ce qu'elles ſont. On n'achete point le rang; une reine qui ſeroit laide ne trouveroit pas marchand; peut-être ai-je vendu la reine Aſtarté, peut-être eſt-elle morte; mais peu m'importe, & je penſe que vous ne devez pas vous en ſoucier plus que moi. En parlant ainſi il buvoit avec tant de courage, il confondoit tellement toutes les idées, que Zadig n'en put tirer aucun éclairciſſement.

Il reſtoit interdit, accablé, immobile; Arbogad buvoit toujours, faiſoit des contes, répétoit ſans ceſſe qu'il étoit le plus heureux de tous les hommes, exhortant Zadig à ſe rendre auſſi heureux que lui. Enfin doucement aſſoupi par les fumées du vin, il alla dormir d'un ſommeil tranquille. Zadig paſſa la nuit dans l'agitation la plus violente. Quoi! diſoit-il, le roi eſt devenu fou! il eſt tué! Je ne peux m'empêcher de le plaindre. L'empire eſt déchiré, & ce brigand eſt heureux! O fortune! ô deſtinée! Un voleur eſt heureux, & ce que la nature a fait de plus aimable a péri peut-être d'une maniere affreuſe, ou vit dans un état pire que la mort. O Aſtarté! Aſtarté! qu'êtes vous devenue?

Dès la point du jour, il interrogea tous ceux qu'il rencontroit dans le château ; mais tout le monde étoit occupé, perſonne ne lui répondit : on avoit fait pendant la nuit de nouvelles conquêtes, on partageoit les dépouilles. Tout ce qu'il put obtenir dans cette confuſion tumultueuſe, ce fut la permiſſion de partir. Il en profita ſans tarder, plus abîmé que jamais dans ſes réflexions douloureuſes.

Zadig marchoit inquiet, agité, l'eſprit tout occupé de la malheureuſe Aſtarté, du roi de Babylone, de ſon ami Cador, de l'heureux brigand Arbogad, de cette femme ſi capricieuſe que des Babyloniens avoient enlevée ſur les confins de l'Egypte, enfin, de tous les contretems & de toutes les infortunes qu'il avoit éprouvées.

CHAPITRE XV.

LE PÊCHEUR.

A quelques lieues du château d'Arbogad il ſe trouva ſur le bord d'une petite riviere, toujours déplorant ſa deſtinée, & ſe regardant comme le modele du malheur. Il vit un pêcheur couché ſur la rive, tenant d'une main languiſſante ſon filet, qu'il ſembloit abandonner, & levant les yeux vers le Ciel.

Je ſuis certainement le plus malheureux de tous les hommes, diſoit le pêcheur. J'ai été, de l'aveu de tout le monde, le plus célebre marchand de fromages à la crême dans Babylone, & j'ai été ruiné. J'avois la plus jolie femme qu'homme de ma ſorte pût poſſéder, & j'en ai été trahi. Il me reſtoit une chetive maiſon, je l'ai vue pillée & détruite. Réfugié dans une cabane, je n'ai de reſſource que ma pêche, & je ne prends pas un poiſſon. O mon filet! je ne te jetterai plus dans l'eau, c'eſt à moi de m'y jetter. En diſant ces mots, il ſe leve, & s'avance dans l'attitude d'un homme qui

alloit ſe précipiter & finir ſa vie.

Eh quoi ! ſe dit Zadig à lui-même, il y a donc des hommes auſſi malheureux que moi ? L'ardeur de ſauver la vie au pêcheur fut auſſi prompte que cette réflexion. Il court à lui, l'arrête, il l'interroge d'un air attendri & conſolant. On prétend qu'on en eſt moins malheureux quand on ne l'eſt pas ſeul ; mais ſelon Zoroaſtre, ce n'eſt pas par malignité, c'eſt par beſoin : on ſe ſent alors entraîné vers un infortuné comme vers ſon ſemblable ; la joie d'un homme heureux ſeroit une inſulte ; mais deux malheureux ſont comme deux arbriſſeaux faibles, qui s'appuyant l'un ſur l'autre ſe fortifient contre l'orage.

Pourquoi ſuccombez-vous à vos malheurs ? dit Zadig au pêcheur. C'eſt, répondit-il, parce que je n'y vois pas de reſſource. J'ai été le plus conſidéré du village de Balkis, auprès de Babylone, & je faiſois, avec l'aide de ma femme, les meilleurs fromages à la crême de l'empire. La reine Aſtarté, & le fameux miniſtre Zadig, les aimoient paſſionnément. J'avois fourni à leur maiſon ſix cents fromages. J'allai un jour à la ville pour

en être payé ; j'appris en arrivant dans Babylone que la reine & Zadig avoient diſparu. Je courus chez le ſeigneur Zadig que je n'avois jamais vu, je trouvai les archers du grand deſterham qui, munis d'un papier royal, pilloient ſa maiſon loyalement & avec ordre. Je volai aux cuiſines de la reine ; quelques-uns des ſeigneurs de la bouche me dirent qu'elle étoit morte ; d'autres dirent qu'elle étoit en priſon ; d'autres prétendirent qu'elle avoit pris la fuite ; mais tous m'aſſurerent qu'on ne me paieroit point mes fromages. J'allai avec ma femme chez le ſeigneur Orcan, qui étoit une de mes pratiques ; nous lui demandâmes ſa protection dans notre diſgrace. Il l'accorda à ma femme, & me la refuſa. Elle étoit plus blanche que ſes fromages à la crême, qui commencerent mon malheur ; & l'éclat de la pourpre de Tyr n'étoit pas plus brillant que l'incarnat qui animoit cette blancheur. C'eſt ce qui fit qu'Orcan la retint, & me chaſſa de la maiſon. J'écrivis à ma chere femme la lettre d'un déſeſpéré. Elle dit au porteur : Ah, ah, oui ; je ſais quel eſt l'homme qui m'écrit, j'en ai entendu par-

ler ; on dit qu'il fait des fromages à la crême excellens, qu'on m'en apporte & qu'on les lui paie.

Dans mon malheur je voulus m'adreſſer à la juſtice. Il me reſtoit ſix onces d'or : il fallut en donner deux onces à l'homme de loi que je conſultai, deux au procureur qui entreprit mon affaire, deux au ſecrétaire du premier juge. Quand tout cela fut fait, mon procès n'étoit pas encore commencé, & j'avois déja dépenſé plus d'argent que mes fromages & ma femme ne valoient. Je retournai à mon village, dans l'intention de vendre ma maiſon pour avoir ma femme.

Ma maiſon valoit bien ſoixante onces d'or : mais on me voyoit pauvre & preſſé de vendre, le premier à qui je m'adreſſai m'en offrit trente onces, le ſecond vingt, & le troiſieme dix. J'étois enfin prêt à conclure, tant j'étois aveuglé, lorſqu'un prince d'Hircanie vint à Babylone, & ravagea tout ſur ſon paſſage. Ma maiſon fut d'abord ſaccagée, & enſuite brûlée.

Ayant ainſi perdu mon argent, ma femme & ma maiſon, je me ſuis retiré dans ce pays où vous me voyez. J'ai tâché de ſub-

ſiſter du métier de pêcheur ; les poiſſons ſe moquent de moi comme les hommes. Je ne prends rien, je meurs de faim ; & ſans vous, auguſte conſolateur, j'allois mourir dans la riviere.

Le pêcheur ne fit point ce récit tout de ſuite ; car à tout moment Zadig ému & tranſporté, lui diſoit : Quoi ! vous ne ſavez rien de la deſtinée de la reine ? Non, ſeigneur, répondoit le pêcheur : mais je ſais que la reine & Zadig ne m'ont point payé mes fromages à la crême, qu'on a pris ma femme, & que je ſuis au déſeſpoir. Je me flatte, dit Zadig, que vous ne perdrez pas tout votre argent. J'ai entendu parler de ce Zadig ; il eſt honnête homme ; & s'il retourne à Babylone, comme il l'eſpere, il vous donnera plus qu'il ne vous doit ; mais pour votre femme, qui n'eſt pas ſi honnête, je vous conſeille de ne pas chercher à la reprendre. Croyez-moi, allez à Babylone ; j'y ſerai avant vous, parce que je ſuis à cheval, & que vous êtes à pied. Adreſſez-vous à l'illuſtre Cador ; dites-lui que vous avez rencontré ſon ami : attendez-moi chez lui ; allez, peut-être ne ſerez-vous pas toujours malheureux.

O puiſſant Oroſmade ! continua-t-il, vous vous ſervez de moi pour conſoler cet homme ; de qui vous ſervirez-vous pour me conſoler ? En parlant ainſi il donnoit au pêcheur la moitié de tout l'argent qu'il avoit apporté d'Arabie, & le pêcheur confondu & ravi baiſoit les pieds de l'ami de Cador, & lui diſoit : Vous êtes un ange ſauveur.

Cependant Zadig demandoit toujours des nouvelles, & verſoit des larmes. Quoi ! ſeigneur, s'écria le pêcheur, vous ſeriez donc auſſi malheureux, vous qui faites du bien ? Plus malheureux que toi cent fois, répondoit Zadig. Mais comment ſe peut-il faire, diſoit le bon homme, que celui qui donne ſoit plus à plaindre que celui qui reçoit ? C'eſt que ton plus grand malheur, reprit Zadig, étoit le beſoin, & que je ſuis infortuné par le cœur. Orcan vous auroit-il pris votre femme ? dit le pêcheur. Ce mot rappella dans l'eſprit de Zadig toutes ſes aventures ; il répétoit la liſte de ſes infortunes, à commencer depuis la chienne de la reine, juſqu'à ſon arrivée chez le brigand Arbogad. Ah ! dit-il au pêcheur, Orcan mérite d'être puni ; mais d'ordinaire ce ſont ces gens-là qui ſont

les favoris de la deſtinée. Quoi qu'il en ſoit, va chez le ſeigneur Cador, & attens moi. Ils ſe ſéparerent : le pêcheur marcha en remerciant ſon deſtin, & Zadig courut en accuſant toujours le ſien.

CHAPITRE XVI.

LE BASILIC.

Arrivé dans une belle prairie, il y vit pluſieurs femmes, qui cherchoient quelque choſe avec beaucoup d'application. Il prit la liberté de s'approcher de l'une d'elles ? & de lui demander s'il pouvoit avoir l'honneur de les aider dans leurs recherches. Gardez-vous-en bien, répondit la Syrienne ; ce que nous cherchons ne peut-être touché que par des femmes. Voilà qui eſt bien étrange ; dit Zadig ; oſerai-je vous prier de m'apprendre ce que c'eſt qu'il n'eſt permis qu'aux femmes de toucher ? C'eſt un baſilic, dit-elle. Un baſilic, Madame, Et pour quelle raiſon, s'il vous plaît, cherchez-vous un baſilic ? C'eſt pour notre ſei-

gneur & maître Ogul, dont vous voyez le château ſur le bord de cette riviere, au bout de la prairie. Nous ſommes ſes très-humbles eſclaves ; le ſeigneur Ogul eſt malade ; ſon médecin lui a ordonné de manger un baſilic cuit dans de l'eau-roſe ; & comme c'eſt un animal fort rare, qui ne ſe laiſſe jamais prendre que par des femmes, le ſeigneur Ogul a promis de choiſir pour ſa femme bien-aimée celle de nous qui lui apporteroit un baſilic : laiſſez-moi donc chercher, s'il vous plaît ; car vous voyez ce qu'il m'en coûteroit ſi j'étois prévenue par mes compagnes.

Zadig laiſſa cette Syrienne & les autres chercher leur baſilic, & continua de marcher dans la prairie. Quand il fut au bord d'un petit ruiſſeau, il y trouva une autre dame couchée ſur le gazon, & qui ne cherchoit rien. Sa taille paroiſſoit majeſtueuſe, mais ſon viſage étoit couvert d'un voile. Elle étoit penchée vers le ruiſſeau ; de profonds ſoupirs ſortoient de ſa bouche. Elle tenoit en main une petite baguette, avec laquelle elle traçoit des caracteres ſur un ſable fin qui ſe trouvoit entre le gazon

& le ruiſſeau. Zadig eut la curioſité de voir ce que cette femme écrivoit ; il s'approcha, il vit la lettre *Z*, puis un *A*, il fut étonné ; puis parut un *D*, il treſſaillit. Jamais ſurpriſe ne fut égale à la ſienne quand il vit les deux dernieres lettres de ſon nom. Il demeura quelque tems immobile ; enfin rompant le ſilence d'une voix entrecoupée : O généreuſe dame ! pardonnez à un étranger, à un infortuné, d'oſer vous demander par quelle aventure étonnante je trouve ici le nom de ZADIG tracé de votre main divine ? A cette voix, à ces paroles, la dame releva ſon voile d'une main tremblante, regarda Zadig, jetta un cri d'attendriſſement, de ſurpriſe & de joie, & ſuccombant ſous tous les mouvemens divers qui aſſailloient à la fois ſon ame, elle tomba évanouie entre ſes bras. C'étoit Aſtarté elle-même ; c'étoit la reine de Babylone ; c'étoit elle que Zadig adoroit, & qu'il ſe reprochoit d'adorer ; c'étoit celle dont il avoit tant pleuré, & tant craint la deſtinée. Il fut un moment privé de l'uſage de ſes ſens ; & quand il eut attaché ſes regards ſur les yeux d'Aſtarté, qui ſe rou-

vroient avec une langueur mêlée de confuſion & de tendreſſe : O puiſſances immortelles ! s'écria-t-il, qui préſidez aux deſtins des foibles humains, me rendez-vous Aſtarté ? En quel tems, en quel lieu, en quel état la revois-je ? Il ſe jetta à genoux devant Aſtarté, & il attacha ſon front à la pouſſiere de ſes pieds. La reine de Babylone le releve, & le fait aſſeoir auprès d'elle ſur le bord de ce ruiſſeau ; elle eſſuyoit à pluſieurs repriſes ſes yeux dont les larmes recommençoient toujours à couler. Elle reprenoit vingt fois des diſcours que ſes gémiſſemens interrompoient ; elle l'interrogeoit ſur le hazard qui les raſſembloit, & prévenoit ſoudain ſes réponſes par d'autres queſtions. Elle entamoit le récit de ſes malheurs, & vouloit ſavoir ceux de Zadig. Enfin tous deux ayant un peu appaiſé le tumulte de leurs ames, Zadig lui conta en peu de mots, par quelle aventure il ſe trouvoit dans cette prairie. Mais, ô malheureuſe & reſpectable reine ! Comment vous retrouvai-je en ce lieu écarté, vêtue en eſclave, & accompagnée d'autres femmes eſclaves qui cherchent un baſilic pour

le

le faire cuire dans de l'eau-roſe par ordonnance du médecin ?

Pendant qu'elles cherchent leur baſilic, dit la belle Aſtarté, je vais vous apprendre tout ce que j'ai ſouffert, & tout ce que je pardonne au ciel depuis que je vous revois. Vous ſavez que le roi mon mari trouva mauvais que vous fuſſiez le plus aimable de tous les hommes ; & ce fut pour cette raiſon qu'il prit une nuit la réſolution de vous faire étrangler, & de m'empoiſonner. Vous ſavez comme le ciel permit que mon petit muet m'avertit de l'ordre de ſa ſublime majeſté. A peine le fidele Cador vous eut-il forcé de m'obéir & de partir, qu'il oſa entrer chez moi au milieu de la nuit par une iſſue ſecrete. Il m'enleva & me conduiſit dans le temple d'Oroſmade, où le mage ſon frere m'enferma dans une ſtatue coloſſale dont la baſe touche aux fondemens du temple, & dont la tête atteint la voûte. Je fus là comme enſevelie, mais ſervie par le mage, & ne manquant d'aucune choſe néceſſaire. Cependant, au point du jour, l'apothicaire de ſa majeſté entra dans ma chambre avec

une potion mêlée de jusquiame, d'opium, de ciguë, d'élébore noir & d'aconit, & un autre officier alla chez vous avec un lacet de soie bleue. On ne trouva personne. Cador, pour mieux tromper le roi, feignit de venir nous accuser tous deux. Il dit que vous aviez pris la route des Indes, & moi celle de Memphis : on envoya des satellites après vous & après moi.

Les couriers qui me cherchoient ne me connoissoient pas. Je n'avois presque jamais montré mon visage qu'à vous seul, en présence & par ordre de mon époux. Ils coururent à ma poursuite, sur le portrait qu'on leur faisoit de ma personne : une femme de la même taille que moi, & qui peut-être avoit plus de charmes, s'offrit à leurs regards sur les frontieres de l'Egypte. elle étoit éplorée, errante. Ils ne douterent pas que cette femme ne fût la reine de Babylone ; ils la menerent à Moabdar. Leur mépriſe fit entrer d'abord le roi dans une violente colere ; mais bientôt ayant considéré de plus près cette femme, il la trouva très-belle, & fut consolé. On l'appelloit *Missouf*. On m'a dit depuis que ce

nom ſignifie, en langue Egyptienne, *la belle capricieuſe*. Elle l'étoit en effet ; mais elle avoit autant d'art que de caprices. Elle plut à Moabdar. Elle le ſubjugua au point de ſe faire déclarer ſa femme. Alors ſon caractere ſe développa tout entier ; elle ſe livra ſans crainte à toutes les folies de ſon imagination. Elle voulut obliger le chef des mages qui étoit vieux & gouteux, de danſer devant elle : & ſur le refus du mage, elle le perſécuta violemment. Elle ordonna à ſon grand écuyer de lui faire une tourte de confitures. Le grand écuyer eut beau lui repréſenter qu'il n'étoit point pâtiſſier, il falut qu'il fit la tourte, & on le chaſſa parce qu'elle étoit trop brûlée. Elle donna la charge de grand écuyer à ſon nain, & la place de chancelier à un page. C'eſt ainſi qu'elle gouverna Babylone. Tout le monde me regrettoit. Le roi, qui avoit été aſſez honnête homme juſqu'au moment où il avoit voulu m'empoiſonner & vous faire étrangler, ſembloit avoir noyé ſes vertus dans l'amour prodigieux qu'il avoit pour la belle capricieuſe ; il vint au temple le grand jour du feu ſacré. Je le vis implorer

les dieux pour Miſſouf aux pieds de la ſtatue où j'étois renfermée. J'élevai la voix; je lui criai : « Les dieux refuſent les vœux » d'un roi devenu tyran, qui a voulu faire » mourir un femme raiſonnable, pour épou» ſer une extravagante ». Moabdar fut confondu de ces paroles au point que ſa tête ſe troubla. L'oracle que j'avois rendu, & la tyrannie de Miſſouf ſuffiſoient pour lui faire perdre le jugement. Il devint fou en peu de jours.

Sa folie, qui parut un châtiment du ciel, fut le ſignal de la révolte. On ſe ſouleva, on courut aux armes. Babylone, ſi long-tems plongée dans une molleſſe oiſive, devint le théatre d'une guerre civile affreuſe. On me tira du creux de ma ſtatue, & on me mit à la tête d'un parti. Cador courut à Memphis, pour vous ramener à Babylone. Le prince d'Hircanie apprenant ces funeſtes nouvelles, revint avec ſon armée faire un troiſieme parti dans la Chaldée. Il attaqua le roi, qui courut au devant de lui, avec ſon extravagante Egyptienne. Moabdar mourut percé de coups. Miſſouf tomba aux mains du vainqueur. Mon malheur voulut

que je fusse prise moi-même par un parti Hircanien, & qu'on me menât devant le prince précisément dans le tems qu'on lui amenoit Missouf. Vous serez flatté, sans doute, en apprenant que le prince me trouva plus belle que l'Egyptienne ; mais vous serez fâché d'apprendre qu'il me destina à son serail. Il me dit fort résolument, que dès qu'il auroit fini une expédition militaire qu'il alloit exécuter, il viendroit à moi. Jugez de ma douleur. Mes liens avec Moabdar étoient rompus, je pouvois être à Zadig, & je tombois dans les chaînes d'un barbare. Je lui répondis avec toute la fierté que me donnoient mon rang & mes sentimens. J'avois toujours entendu dire que le ciel attachoit aux personnes de ma sorte un caractere de grandeur, qui d'un mot & d'un coup-d'œil faisoit rentrer dans l'abaissement du plus profond respect les téméraires qui osoient s'en écarter. Je parlai en reine ; mais je fus traitée en demoiselle suivante. L'Hircanien, sans daigner seulement m'adresser la parole, dit à son eunuque noir, que j'étois une impertinente, mais qu'il me trouvoit jolie. Il lui ordonna

d'avoir ſoin de moi, & de me mettre au régime des favorites, afin de me rafraîchir le teint & de me rendre plus digne de ſes faveurs, pour le jour où il auroit la commodité de m'en honorer. Je lui dis que je me tuerois : il répliqua en riant qu'on ne ſe tuoit point, qu'il étoit fait à ces façons-là, & me quitta comme un homme qui vient de mettre un perroquet dans ſa ménagerie. Quel état pour la premiere reine de l'univers, & je dirai plus, pour un cœur qui étoit à Zadig !

A ces paroles, il ſe jetta à ſes genoux, & les baigna de larmes. Aſtarté le releva tendrement, & elle continua ainſi : Je me voyois au pouvoir d'un barbare, & rivale d'une folle avec qui j'étois renfermée. Elle me raconta ſon aventure d'Egypte. Je jugeai par les traits dont elle vous peignoit, par le tems, par le dromadaire ſur lequel vous étiez monté, par toutes les circonſtances, que c'étoit Zadig qui avoit combattu pour elle. Je ne doutai pas que vous ne fuſſiez à Memphis ; je pris la réſolution de m'y retirer : belle Miſſouf, lui dis-je, vous êtes beaucoup plus plaiſante que moi, vous diver-

tirez bien mieux que moi le prince d'Hircanie. Facilitez-moi les moyens de me ſauver; vous regnerez ſeule, vous me rendrez heureuſe, en vous débarraſſant d'une rivale. Miſſouf concerta avec moi les moyens de ma fuite. Je partis donc ſecrétement avec une eſclave Egyptienne.

J'étois déja près de l'Arabie, lorſqu'un fameux voleur, nommé Arbogad, m'enleva, & me vendit à des marchands, qui m'ont amenée dans ce château, où demeure le ſeigneur Ogul. Il m'a achetée ſans ſavoir qui j'étois. C'eſt un homme voluptueux qui ne cherche qu'à faire grande chere, & qui croit que Dieu l'a mis au monde pour tenir table. Il eſt d'un embonpoint exceſſif, qui eſt toujours prêt à le ſuffoquer. Son médecin qui n'a que peu de crédit auprès de lui quand il digere bien, le gouverne deſpotiquement quand il a trop mangé. Il lui a perſuadé qu'il le guériroit avec un baſilic cuit dans de l'eau-roſe. Le ſeigneur Ogul a promis ſa main à celle de ſes eſclaves qui lui apporteroit un baſilic. Vous voyez que je les laiſſe s'empreſſer à mériter cet honneur, & je n'ai jamais eu moins d'envie de trouver ce baſilic,

que depuis que le ciel a permis que je vous reviſſe.

Alors Aſtarté & Zadig ſe dirent tout ce que des ſentimens long-tems retenus, tout ce que leurs malheurs & leurs amours pouvoient inſpirer aux cœurs les plus nobles & les plus paſſionnés, & les Génies qui préſident à l'amour, porterent leurs paroles juſqu'à la ſphere de Vénus.

Les femmes rentrerent chez Ogul, ſans avoir rien trouvé. Zadig ſe fit préſenter à lui, & lui parla en ces termes : Que la ſanté immortelle deſcende du ciel pour avoir ſoin de tous vos jours ! Je ſuis médecin ; j'ai accouru vers vous ſur le bruit de votre maladie, & je vous ai apporté un baſilic cuit dans de l'eau-roſe. Ce n'eſt pas que je prétende vous épouſer. Je ne vous demande que la liberté d'une jeune eſclave de Babylone, que vous avez depuis quelques jours ; & je conſens de reſter en eſclavage à ſa place, ſi je n'ai pas le bonheur de guérir le magnifique ſeigneur Ogul.

La propoſition fut acceptée. Aſtarté partit pour Babylone avec le domeſtique de Zadig, en lui promettant de lui envoyer inceſſam-

ment un courrier, pour l'inſtruire de tout ce qui ſe ſeroit paſſé. Leurs adieux furent auſſi tendres que l'avoit été leur reconnoiſſance. Le moment où l'on ſe trouve, & celui où l'on ſe ſépare, ſont les deux plus grandes époques de la vie, comme dit le grand livre du Zend. Zadig aimoit la reine autant qu'il le juroit, & la reine aimoit Zadig plus qu'elle ne lui diſoit.

Cependant Zadig parla ainſi à Ogul, Seigneur, on ne mange point mon baſilic, toute la vertu doit entrer par les pores. Je l'ai mis dans un petit outre bien enflé & couvert d'une peau fine : il faut que vous pouſſiez cet outre de toute votre force, & que je vous le renvoie à pluſieurs repriſes : & en peu de jours de régime vous verrez ce que peut mon art. Ogul, dès le premier jour, fut tout eſſoufflé, & crut qu'il mourroit de fatigue. Le ſecond, il fut moins fatigué, & dormit mieux. En huit jours, il recouvra toute la force, la ſanté, la légéreté, & la gaieté de ſes plus brillantes années. Vous avez joué au ballon, & vous avez été ſobre, lui dit Zadig ; apprenez qu'il n'y a point de Baſilic dans la nature, qu'on

ſe porte toujours bien avec de la ſobriété & de l'exercice, & que l'art de faire ſubſiſter enſemble l'intempérance & la ſanté, eſt un art auſſi chimérique que la pierre philoſophale, l'aſtrologie judiciaire, & la théologie des mages.

Le premier médecin d'Ogul, ſentant combien cet homme étoit dangereux pour la médecine, s'unit avec l'apothicaire du corps pour envoyer Zadig chercher des baſilics dans l'autre monde. Ainſi, après avoir été toujours puni pour avoir bien fait, il étoit près de périr pour avoir guéri un ſeigneur gourmand. On l'invita à un excellent dîner; il devoit être empoiſonné au ſecond ſervice; mais il reçut un courrier de la belle Aſtarté au premier. Il quitta la table, & partit. Quand on eſt aimé d'une belle femme, dit le grand Zoroaſtre, on ſe tire toujours d'affaire dans ce monde.

CHAPITRE XVII.

LES COMBATS.

LA REINE avoit été reçue à Babylone avec les tranſports qu'on a toujours pour une belle princeſſe qui a été malheureuſe. Babylone alors paroiſſoit être plus tranquille. Le prince d'Hircanie avoit été tué dans un combat. Les Babyloniens vainqueurs déclarerent qu'Aſtarté épouſeroit celui qu'on choiſiroit pour ſouverain. On ne voulut point que la premiere place du monde, qui ſeroit celle de mari d'Aſtarté & de roi de Babylone, dépendît des intrigues & des cabales. On jura de reconnoître pour roi le plus vaillant & le plus ſage. Une grande lice, bordée d'amphithéâtres magnifiquement ornés, fut formée à quelques lieues de la ville. Les combattans devoient s'y rendre, armés de toutes pieces. Chacun d'eux avoit derriere les amphithéâtres un appartement ſéparé, où il ne devoit être vu ni connu de perſonne. Il

falloit courir quatre lances. Ceux qui ſeroient aſſez heureux pour vaincre quatre chevaliers, devoient combattre enſuite les uns contre les autres ; de façon que celui qui reſteroit le dernier maître du champ, ſeroit proclamé le vainqueur des jeux. Il devoit revenir quatre jours après avec les mêmes armes, & expliquer les énigmes propoſées par les mages. S'il n'expliquoit point les énigmes, il n'étoit point roi, & il falloit recommencer à courir des lances, juſqu'à ce qu'on trouvât un homme qui fût vainqueur dans ces deux combats ; car on vouloit abſolument pour roi le plus vaillant & le plus ſage. La reine pendant tout ce temps devoit être étroitement gardée : on lui permettoit ſeulement d'aſſiſter aux jeux, couverte d'un voile ; mais on ne ſouffroit pas qu'elle parlât à aucun des prétendans afin qu'il n'y eût ni faveur ni injuſtice.

Voilà ce qu'Aſtarté faiſoit ſavoir à ſon amant, eſpérant qu'il montreroit pour elle plus de valeur & d'eſprit que perſonne. Il partit, & pria l'Amour de fortifier ſon courage, & d'éclairer ſon eſprit. Il arriva

ſur

ſur le rivage de l'Euphrate la veille de ce grand jour. Il fit inſcrire ſa deviſe parmi celles des combattans, en cachant ſon viſage & ſon nom, comme la loi l'ordonnoit, & alla ſe repoſer dans l'appartement qui lui échut par le ſort. Son ami Cador qui étoit revenu à Babylone, après l'avoir inutilement cherché en Égypte, fit porter dans ſa loge une armure complete, que la reine lui envoyoit. Il lui fit amener auſſi de ſa part le plus beau cheval de Perſe. Zadig reconnut Aſtarté à ces préſens : ſon courage & ſon amour en prirent de nouvelles forces & de nouvelles eſpérances.

Le lendemain la reine étant venue ſe placer ſous un dais orné de pierreries, & les amphitéatres étant remplis de toutes les dames & de tous les ordres de Babylone, les combattans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre ſa deviſe aux pieds du grand mage. On tira au ſort les deviſes ; celle de Zadig fut la derniere. Le premier qui s'avança étoit un ſeigneur très-riche, nommé Itobad, fort vain, peu courageux, très-mal-adroit & ſans eſprit. Ses domeſtiques l'avoient perſuadé,

qu'un homme comme lui devoit être roi : il leur avoit répondu : Un homme comme moi doit régner ; ainſi on l'avoit armé de pied en cap. Il portoit un armure d'or émaillée de verd, un panache verd, une lance ornée de rubans verds. On s'apperçut d'abord à la maniere dont Itobad gouvernoit ſon cheval, que ce n'étoit pas à un homme comme lui que le ciel réſervoit le ſceptre de Babylone. Le premier chevalier qui courut contre lui le déſarçonna ; le ſecond le renverſa ſur la croupe de ſon cheval, les deux jambes en l'air & les bras étendus. Itobad ſe remit, mais de ſi mauvaiſe grace que tout l'amphiteatre ſe mit à rire. Un troiſieme ne daigna pas ſe ſervir de ſa lance ; mais, en lui faiſant une paſſe, il le prit par la jambe droite, & lui faiſant faire un demi tour, il le fit tomber ſur le ſable : les écuyers des jeux accoururent à lui en riant, & le remirent en ſelle. Le quatrieme combattant le prend par la jambe gauche, & le fait tomber de l'autre côté. On le conduiſit avec des huées à ſa loge, où il devoit paſſer la nuit ſelon la loi ; & il diſoit en marchant à peine : Quelle aventure pour un homme comme moi !

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir. Il y en eut qui vainquirent deux combattans de ſuite ; quelques-uns allerent juſqu'à trois. Il n'y eut que le prince Otame qui en vainquit quatre. Enfin Zadig combattit à ſon tour : il déſarçonna quatre chevaliers de ſuite avec toute la grace poſſible. Il fallut donc voir qui ſeroit vainqueur d'Otame ou de Zadig. Le premier portrait des armes bleu & or, avec un panache de même ; celles de Zadig étoient blanches. Tous les vœux ſe partageoient entre le chevalier bleu & le chevalier blanc. La reine, à qui le cœur palpitoit, faiſoit des prieres au Ciel pour la couleur blanche.

Les deux champions firent des paſſes & des voltes avec tant d'agilité, ils ſe donnerent de ſi beaux coups de lance, ils étoient ſi fermes ſur leurs arçons, que tout le monde, hors la reine, ſouhaitoit qu'il y eut deux rois dans Babylone. Enfin leurs chevaux étant laſſés, & leurs lances rompues, Zadig uſa de cette adreſſe : il paſſe derriere le prince bleu, s'élance ſur la croupe de ſon cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, ſe met en ſelle à ſa place, & cara-

cole autour d'Otame étendu ſur le ſable. Tout l'amphithéatre crie : Victoire au chevalier blanc. Otame indigné ſe releve, tire ſon épée ; Zadig ſaute de cheval le ſabre à la main. Les voilà tous deux ſur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force & l'agilité triomphent tour-à-tour. Les plumes de leur caſque, les cloux de leurs braſſars, les mailles de leur armure ſautent au loin ſous mille coups précipités. Ils frappent de pointe & de taille, à droite, à gauche, ſur la tête, ſur la poitrine ; ils reculent, ils avancent, ils ſe meſurent, ils ſe rejoignent, ils ſe ſaiſiſſent, ils ſe replient comme des ſerpens, ils s'attaquent comme des lions ; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils ſe portent. Enfin Zadig ayant un moment repris ſes eſprits, s'arrête, fait une feinte, paſſe ſur Otame, le fait tomber, le déſarme, & Otame s'écrie : O chevalier blanc ! c'eſt vous qui devez régner ſur Babylone. La reine étoit au comble de la joie. On reconduiſit le chevalier bleu & le chevalier blanc chacun à leur loge, ainſi que tous les autres, ſelon ce qui étoit porté par la loi. Des muets vinrent les ſervir, & leur apporter à manger. On

peut juger ſi le petit muet de la reine ne fut pas celui qui ſervit Zadig. Enſuite on les laiſſa dormir ſeuls juſqu'au lendemain matin, tems où le vainqueur devoit apporter ſa deviſe au grand mage, pour la confronter & ſe faire reconnoître.

Zadig dormit, quoiqu'amoureux, tant il étoit fatigué. Itobad, qui étoit couché auprès de lui, ne dormit point. Il ſe leva pendant la nuit, entra dans ſa loge, prit les armes blanches de Zadig avec ſa deviſe, & mit ſon armure verte à la place. Le point du jour étant venu, il alla fiérement au grand mage déclarer qu'un homme comme lui étoit vainqueur. On ne s'y attendoit pas; mais il fut proclamé, pendant que Zadig dormoit encore. Aſtarté ſurpriſe, & le déſeſpoir dans le cœur, s'en retourna dans Babylone. Tout l'emphithéatre étoit déja preſque vuide, lorſque Zadig s'éveilla; il chercha ſes armes & ne trouva que cette armure verte. Il étoit obligé de s'en couvrir, n'ayant rien autre choſe auprès de lui. Etonné & indigné, il les endoſſe, avec fureur; il avance dans cet équipage.

Tout ce qui étoit encore ſur l'emphithéatre

& dans le cirque le reçut avec des huées. On l'entouroit, on lui inſultoit en face. Jamais homme n'eſſuya de mortifications ſi humiliantes. La patience lui échappa; il écarta à coups de ſabre la populace qui oſoit l'outrager; mais il ne ſavoit quel parti prendre. Il ne pouvoit voir la reine, il ne pouvoit réclamer l'armure blanche qu'elle lui avoit envoyée, c'eût été la compromettre; ainſi tandis qu'elle étoit plongée dans la douleur, il étoit pénétré de fureur & d'inquiétude. Il ſe promenoit ſur les bords de l'Euphrate, perſuadé que ſon étoile le deſtinoit à être malheureux ſans reſſource, repaſſant dans ſon eſprit toutes ſes diſgraces, depuis l'aventure de la femme qui haïſſoit les borgnes juſqu'à celle de ſon armure. Voilà ce que c'eſt, diſoit-il, de m'être éveillé trop tard; ſi j'avois moins dormi, je ſerois roi de Babylone, je poſſéderois Aſtarté. Les ſciences, les mœurs, le courage n'ont donc jamais ſervi qu'à mon infortune. Il lui échappa enfin de murmurer contre la providence, & il fut tenté de croire que tout étoit gouverné par une deſtinée cruelle qui opprimoit les bons & qui faiſoit proſpérer les chevaliers

verds. Un de ſes chagrins étoit de porter cette armure verte qui lui avoit attiré tant de huées. Un marchand paſſa, il la lui vendit à vil prix, & prit du marchand une robe & un bonnet long. Dans cet équipage, il côtoyoit l'Euphrate, rempli de déſeſpoir, & accuſant en ſecret la providence qui le perſécutoit toujours.

CHAPITRE XVIII.

L'HERMITE.

Il rencontra, en marchant, un hermite dont la barbe blanche & vénérable lui deſcendoit juſqu'à la ceinture. Il tenoit en main un livre qu'il liſoit attentivement. Zadig s'arrêta, & lui fit une profonde inclination. L'hermite le ſalua d'un air ſi noble & ſi doux, que Zadig eut la curioſité de l'entretenir. Il lui demanda quel livre il liſoit: C'eſt le livre des deſtinées, dit l'hermite, voulez-vous en lire quelque choſe? Il le mit dans les mains de Zadig qui, tout inſtruit qu'il étoit dans pluſieurs langues, ne put en

déchiffrer un ſeul caractere. Cela redoubla encore ſa curioſité. Vous me paroiſſez bien chagrin, lui dit ce bon pere. Hélas ! que j'en ai de ſujet ! dit Zadig. Si vous permettez que je vous accompagne, repartit le vieillard, peut-être vous ſerois-je utile : j'ai quelquefois répandu des ſentimens de conſolation dans l'ame des malheureux. Zadig ſe ſentit du reſpect pour l'air, pour la barbe & pour le livre de l'hermite. Il lui trouva dans la converſation des lumieres ſupérieures. L'hermite parloit de la deſtinée, de la juſtice, de la morale, du ſouverain bien, de la foibleſſe humaine, des vertus & des vices, avec une éloquence ſi vive & ſi touchante, que Zadig ſe ſentit entraîné vers lui par un charme invincible. Il le pria avec inſtance de ne le point quitter, juſqu'à ce qu'ils fuſſent de retour à Babylone. Je vous demande moi-même cette grace, lui dit le vieillard ; jurez-moi par Oroſmade que vous ne vous ſéparerez point de moi d'ici à quelques jours, quelque choſe que je faſſe. Zadig jura, & ils partirent enſemble.

Les deux voyageurs arriverent le ſoir à un château ſuperbe. L'hermite demanda

l'hoſpitalité pour lui & pour le jeune homme qui l'accompagnoit. Le portier, qu'on auroit pris pour un grand ſeigneur, les introduiſit avec une eſpece de bonté dédaigneuſe. On les préſenta à un principal domeſtique qui leur fit voir les appartemens magnifiques du maître. Ils furent admis à ſa table au bas bout, ſans que le ſeigneur du château les honorât d'un regard; mais ils furent ſervis comme les autres avec délicateſſe & profuſion. On leur donna enſuite à laver dans un baſſin d'or garni d'émeraudes & de rubis. On les mena coucher dans un bel appartement, & le lendemain matin un domeſtique leur apporta à chacun une piece d'or, après quoi on les congédia.

Le maître de la maiſon, dit Zadig en chemin, me paroît être un homme généreux, quoiqu'un peu fier; il exerce noblement l'hoſpitalité. En diſant ces paroles, il apperçut qu'une eſpece de poche très-large que portoit l'hermite paroiſſoit tendue & enflée, il y vit le baſſin d'or garni de pierreries, que celui-ci avoit volé. Il n'oſa d'abord en rien témoigner, mais il étoit dans une étrange ſurpriſe.

Vers le midi, l'hermite ſe préſenta à la porte d'une maiſon très-petite, où logeoit un riche avare; il y demanda l'hoſpitalité pour quelques heures. Un vieux valet mal habillé le reçut d'un ton rude, & fit entrer l'hermite & Zadig dans l'écurie, où on leur donna quelques figues pouries, de mauvais pain & de la bière gâtée. L'hermite but & mangea d'un air auſſi content que la veille; puis s'adreſſant à ce vieux valet, qui les obſervoit tous deux pour voir s'ils ne voloient rien, & qui les preſſoit de partir, il lui donna les deux pieces d'or qu'il avoit reçues le matin, & le remercia de toutes ſes attentions. Je vous prie, ajouta-t-il, faites-moi parler à votre maître. Le valet étonné introduiſit les deux voyageurs : Magnifique ſeigneur, dit l'hermite, je ne puis que vous rendre de très-humbles graces de la maniere noble dont vous nous avez reçus : daignez accepter ce baſſin d'or comme un foible gage de ma reconnoiſſance. L'avare fut près de tomber à la renverſe. L'hermite ne lui donna pas le temps de revenir de ſon ſaiſiſſement, il partit au plus vîte avec ſon jeune voyageur.

Mon pere, lui dit Zadig, qu'eſt-ce que tout ce que je vois ? Vous ne me paroiſſez reſſembler en rien aux autres hommes : vous volez un baſſin d'or garni de pierreries à un ſeigneur qui vous reçoît magnifiquement, & vous le donnez à un avare qui vous traite avec indignité ? Mon fils, répondit le vieillard, cet homme magnifique, qui ne reçoit les étrangers que par vanité & pour faire admirer ſes richeſſes, deviendra plus ſage ; l'avare apprendra à exercer l'hoſpitalité : ne vous étonnez de rien, & ſuivez-moi. Zadig ne ſavait encore s'il avoit affaire au plus fou ou au plus ſage de tous les hommes ; mais l'hermite parloit avec tant d'aſcendant, que Zadig, lié d'ailleurs par ſon ſerment, ne put s'empêcher de le ſuivre.

Ils arriverent le ſoir à une maiſon agréablement bâtie, mais ſimple, où rien ne ſentoit ni la prodigalité ni l'avarice. Le maître étoit un philoſophe retiré du monde, qui cultivoit en paix la ſageſſe & la vertu, & qui cependant ne s'ennuyoit pas. Il s'étoit plu à bâtir cette retraite, dans laquelle il recevoit les étrangers avec une nobleſſe qui

n'avoit rien de l'oſtentation. Il alla lui-même au devant des deux voyageurs, qu'il fit repoſer d'abord dans un appartement commode. Quelque temps après, il les vint prendre lui-même pour les inviter à un repas propre & bien entendu, pendant lequel il parla avec diſcrétion des dernieres révolutions de Babylone. Il parut ſincérement attaché à la reine, & ſouhaita que Zadig eût paru dans la lice pour diſputer la couronne; mais les hommes, ajouta-t-il, ne méritent pas d'avoir un roi comme Zadig. Celui-ci rougiſſoit, & ſentoit redoubler ſes douleurs. On convint dans la converſation, que les choſes de ce monde n'alloient pas toujours au gré des plus ſages. L'hermite ſoutint toujours qu'on ne connoiſſoit pas les voies de la providence, & que les hommes avoient tort de juger d'un tout dont ils n'appercevoient que la plus petite partie.

On parla des paſſions : Ah ! qu'elles ſont funeſtes ! diſoit Zadig. Ce ſont les vents qui enflent les voiles du vaiſſeau, repartit l'hermite : elles le ſubmergent quelquefois; mais ſans elles il ne pourroit voguer. La bile

bile rend colere & malade ; mais ſans la bile l'homme ne ſauroit vivre. Tout eſt dangereux ici bas, & tout eſt néceſſaire.

On parla de plaiſir, & l'hermite prouva que c'eſt un préſent de la divinité ; car, dit-il, l'homme ne peut ſe donner ni ſenſations, ni idées, il reçoit tout ; la peine & le plaiſir lui viennent d'ailleurs comme ſon être.

Zadig admiroit comment un homme qui avoit fait des choſes ſi extravagantes pouvoit raiſonner ſi bien. Enfin, après un entretien auſſi inſtructif qu'agréable, l'hôte reconduiſit les deux voyageurs dans leur appartement, en béniſſant le ciel qui lui avoit envoyé deux hommes ſi ſages & ſi vertueux. Il leur offrit de l'argent d'une maniere aiſée & noble qui ne pouvoit déplaire. L'hermite le refuſa, & lui dit qu'il prenait congé de lui, comptant partir pour Babylone avant le jour. Leur ſéparation fut tendre ; Zadig, ſur-tout, ſe ſentoit plein d'eſtime & d'inclination pour un homme ſi aimable.

Quand l'hermite & lui furent dans leur appartement, ils firent long-temps l'éloge

de leur hôte. Le vieillard, au point du jour éveilla ſon camarade. Il faut partir, dit-il; mais tandis que tout le monde dort encore, je veux laiſſer à cet homme un témoignage de mon eſtime & de mon affection. En diſant ces mots, il prit un flambeau, & mit le feu à la maiſon. Zadig épouvanté jetta des cris, & voulut l'empêcher de commettre une action ſi affreuſe. L'hermite l'entraînoit par une force ſupérieure; la maiſon étoit enflammée. L'hermite, qui étoit déja aſſez loin avec ſon compagnon, la regardoit brûler tranquillement. Dieu merci, dit-il, voilà la maiſon de mon cher hôte détruite de fond en comble! L'heureux homme! A ces mots, Zadig fut tenté à la fois d'éclater de rire, de dire des injures au révérend pere, de le battre, & de s'enfuir; mais il ne fit rien de tout cela, & toujours ſubjugué par l'aſcendant de l'hermite, il le ſuivit malgré lui à la derniere couchée.

Ce fut chez une veuve charitable & vertueuſe, qui avoit un neveu de quatorze ans, plein d'agrémens, & ſon unique eſpérance. Elle fit du mieux qu'elle put les honneurs

de ſa maiſon. Le lendemain elle ordonna à ſon neveu d'accompagner les voyageurs juſqu'à un pont, qui étant rompu depuis peu étoit devenu un paſſage dangereux. Le jeune homme empreſſé marche au devant d'eux. Quand ils furent ſur le pont : Venez, dit l'hermite au jeune homme, il faut que je marque ma reconnoiſſance à votre tante. Il le prend alors par les cheveux, & le jette dans la riviere. L'enfant tombe, reparoît un moment ſur l'eau, & eſt engouffré dans le torrent. O monſtre ! ô le plus ſcélérat de tous les hommes ! s'écria Zadig. Vous m'aviez promis plus de patience, lui dit l'hermite en l'interrompant : apprenez que ſous les ruines de cette maiſon où la providence a mis le feu, le maître a trouvé un tréſor immenſe : apprenez que ce jeune homme, dont la providence a tordu le cou, auroit aſſaſſiné ſa tante dans un an, & vous dans deux. Qui te l'a dit, barbare ! cria Zadig ; & quand tu aurois lu cet événement dans ton livre des deſtinées, t'eſt-il permis de noyer un enfant qui ne t'a point fait de mal ?

Tandis que le Babylonien parloit, il apperçut que le vieillard n'avoit plus de barbe,

que ſon viſage prenoit les traits de la jeuneſſe. Son habit d'hermite diſparut; quatre belles aîles couvroient un corps majeſtueux & reſplendiſſant de lumiere. O envoyé du ciel, ô ange divin ! s'écria Zadig en ſe proſternant, tu es donc deſcendu de l'empirée pour apprendre à un foible mortel à ſe ſoumettre aux ordres éternels. Les hommes, dit l'ange Jezrad, jugent de tout ſans rien connoître : tu étois celui de tous les mortels qui méritoit le plus d'être éclairé. Zadig lui demanda la permiſſion de parler : Je me défie de moi-même, dit-il ; mais oſerai-je te prier de m'éclaircir un doute : ne vaudroit-il pas mieux avoir corrigé cet enfant, & l'avoir rendu vertueux, que de le noyer ? Jezrad reprit : S'il avoit été vertueux & s'il eût vécu, ſon deſtin étoit d'être aſſaſſiné lui-même avec la femme qu'il devoit épouſer & le fils qui en devoit naître. Mais quoi ? dit Zadig, il eſt donc néceſſaire qu'il y ait des crimes & des malheurs, & que les malheurs tombent ſur les gens de bien ! Les méchans, répondit Jezrad ſont toujours malheureux : ils ſervent à éprouver un petit nombre de juſtes répandus ſur la terre, &

il n'y a point de mal dont il ne naiſſe un bien. Mais, dit Zadig, s'il n'y avoit que du bien, & point de mal ? Alors, reprit Jezrad, cette terre ſeroit une autre terre ; l'enchaînement des événemens ſeroit un autre ordre de ſageſſe ; & cet ordre qui ſeroit parfait, ne peut être que dans la demeure éternelle de l'Etre ſuprême de qui le mal ne peut approcher. Il a créé des millions de mondes, dont aucun ne peut reſſembler à l'autre. Cette immenſe variété eſt un attribut de ſa puiſſance immenſe. Il n'y a ni deux feuilles d'arbre ſur la terre, ni deux globes dans les champs infinis du ciel, qui ſoient ſemblables ; & tout ce que tu vois ſur le petit atome où tu es né, devoit être dans ſa place & dans ſon tems fixe, ſelon les ordres immuables de celui qui embraſſe tout. Les hommes penſent que cet enfant qui vient de périr eſt tombé dans l'eau par haſard, que c'eſt par un même haſard que cette maiſon a été brûlée ; mais il n'y a point de haſard, tout eſt épreuve ou punition, ou récompenſe, ou prévoyance. Souviens-toi de ce pêcheur qui ſe croyoit le plus malheureux de tous les hommes. Oroſmade t'a envoyé

pour changer ſa deſtinée. Foible mortel, ceſſe de diſputer contre ce qu'il faut adorer. Mais, dit Zadig... Comme il diſoit *mais*, l'ange prenoit déja ſon vol vers la dixieme ſphere. Zadig à genoux adora la providence, & ſe ſoumit. L'ange lui cria du haut des airs : Prens ton chemin vers Babylone.

CHAPITRE XIX.

LES ENIGMES.

ZADIG hors de lui-même, & comme un homme auprès de qui eſt tombé le tonnerre, marchoit au haſard. Il entra dans Babylone le jour ou ceux qui avoient combattu dans la lice, étoient déja aſſemblés dans le grand veſtibule du palais pour expliquer les énigmes, & pour répondre aux queſtions du grand mage. Tous les chevaliers étoient arrivés, excepté l'armure verte. Dès que Zadig parut dans la ville, le peuple s'aſſembla autour de lui ; les yeux ne ſe raſſaſioient point de le voir, les bouches de le benir, les cœurs de lui ſouhaiter l'empire. L'envieux le vit paſſer, frémit, & ſe détourna ;

le peuple le porta juſqu'au lieu de l'aſſemblée. La reine, à qui on apprit ſon arrivée, fut en proie à l'agitation de la crainte & de l'eſpérance ; l'inquiétude la dévoroit ; elle ne pouvoit comprendre, ni pourquoi Zadig étoit ſans armes, ni comment Itobad portoit l'armure blanche. Un murmure confus s'éleva à la vue de Zadig. On étoit ſurpris & charmé de le revoir ; mais il n'étoit permis qu'aux chevaliers qui avoient combattu, de paroître dans l'aſſemblée.

J'ai combattu comme un autre, dit-il ; mais un autre porte ici mes armes ; &, en attendant que j'aie l'honneur de le prouver, je demande la permiſſion de me préſenter pour expliquer les énigmes. On alla aux voix ; ſa réputation de probité étoit encore ſi fortement imprimée dans les eſprits, qu'on ne balança pas à l'admettre.

Le grand mage propoſa d'abord cette queſtion : Quelle eſt de toutes les choſes du monde la plus longue & la plus courte, la plus prompte & la plus lente, la plus diviſible & la plus étendue, la plus négligée & la plus regretée, ſans qui rien ne ſe peut faire, qui

dévore tout ce qui eſt petit, & qui vivifie tout ce qui eſt grand ?

C'étoit à Itobad à parler : il répondit qu'un homme comme lui n'entendoit rien aux énigmes, & qu'il lui ſuffiſoit d'avoir vaincu à grands coups de lance. Les uns dirent que le mot de l'énigme étoit la fortune ; d'autres la terre ; d'autres la lumiere. Zadig dit que que c'étoit le tems ; rien n'eſt plus long, ajouta-t-il, puiſqu'il eſt la meſure de l'éternité ; rien n'eſt plus court, puiſqu'il manque à tous nos projets ; rien n'eſt plus lent pour qui attend ; rien n'eſt plus rapide pour qui jouit ; il s'étend juſqu'à l'infini en grand, il ſe diviſe juſques dans l'infini en petit ; tous les hommes le négligent, tous en regrettent la perte ; rien ne ſe fait ſans lui ; il fait oublier tout ce qui eſt indigne de la poſtérité, & il immortaliſe les grandes choſes. L'aſſemblée convint que Zadig avoit raiſon.

On demanda enſuite : Quelle eſt la choſe qu'on reçoit ſans remercier, dont on jouit ſans ſavoir comment, qu'on donne aux autres, quand on ne ſait où l'on en eſt, & qu'on perd ſans s'en appercevoir ?

Chacun dit ſon mot. Zadig devina ſeul que c'étoit la vie. Il expliqua toutes les autres énigmes avec la même facilité. Itobad diſoit toujours que rien n'étoit plus aiſé, & qu'il en ſeroit venu à bout tout auſſi facilement, s'il avoit voulu s'en donner la peine. On propoſa des queſtions ſur la juſtice, ſur le ſouverain bien, ſur l'art de régner. Les réponſes de Zadig furent jugées les plus ſolides. C'eſt bien dommage, diſoit-on, qu'un ſi bon eſprit ſoit un ſi mauvais cavalier.

Illuſtres ſeigneurs, dit Zadig, j'ai eu l'honneur de vaincre dans la lice. C'eſt à moi qu'appartient l'armure blanche. Le ſeigneur Itobad s'en empara pendant mon ſommeil : il jugea apparemment qu'elle lui ſieroit mieux que la verte. Je ſuis prêt de lui prouver d'abord devant vous, avec ma robe & mon épée, contre toute cette belle armure blanche qu'il m'a priſe, que c'eſt moi qui ai eu l'honneur de vaincre le brave Otame.

Itobad accepta le défi avec la plus grande confiance. Il ne doutoit pas qu'étant caſqué, cuiraſſé, braſſardé, il ne vînt aiſément à bout d'un champion en bonnet de nuit & en robe de chambre. Zadig tira ſon épée, en

ſaluant la reine, qui le regardoit pénétrée de joie & de crainte. Itobad tira la ſienne, en ne ſaluant perſonne. Il s'avança ſur Zadig comme un homme qui n'avoit rien à craindre. Il étoit prêt à lui fendre la tête. Zadig ſut parer le coup, en oppoſant ce qu'on appelle le fort de l'épée au foible de celle de ſon adverſaire, de façon que l'épée d'Itobad ſe rompit. Alors Zadig ſaiſiſſant ſon ennemi au corps, le renverſa par terre, & lui portant la pointe de ſon épée au défaut de la cuiraſſe : Laiſſez-vous déſarmer, dit-il, ou je vous tue. Itobad, toujours ſurpris des diſgraces qui arrivoient à un homme comme lui, laiſſa faire Zadig qui lui ôta paiſiblement ſon magnifique caſque, ſa ſuperbe cuiraſſe, ſes beaux braſſars, ſes brillans cuiſſars, s'en revêtit, & courut dans cet équipage ſe jetter aux genoux d'Aſtarté. Cador prouva aiſément que l'armure appartenoit à Zadig. Il fut reconnu roi d'un conſentement unanime, & ſur-tout de celui d'Aſtarté, qui goûtoit, après tant d'adverſités, la douceur de voir ſon amant digne aux yeux de l'univers d'être ſon époux. Itobad alla ſe faire appeller Monſeigneur dans ſa maiſon. Zadig

fut roi, & fut heureux. Il avoit préſent à l'eſprit tout ce que lui avoit dit l'ange Jezrad. Il ſe ſouvenoit même du grain de ſable devenu diamant. La reine & lui adorerent la providence. Zadig laiſſa la belle capricieuſe Miſſouf courir le monde. Il envoya chercher le brigand Arbogad, auquel il donna un grade honorable dans ſon armée, avec promeſſe de l'avancer aux premieres dignités, s'il ſe comportoit en vrai guerrier, & de le faire pendre, s'il faiſoit le métier de brigand.

Sétoc fut appellé du fond de l'Arabie avec la belle Almona, pour être à la tête du commerce de Babylone. Cador fut placé & chéri ſelon ſes ſervices; il fut l'ami du roi, & le roi fut alors le ſeul monarque de la terre qui eût un ami. Le petit muet ne fut pas oublié. On donna une belle maiſon au pêcheur. Orcan fut condamné à lui payer une groſſe ſomme, & à lui rendre ſa femme; mais le pêcheur devenu ſage, ne prit que l'argent.

Ni la belle Sémire ne ſe conſoloit d'avoir cru que Zadig ſeroit borgne, ni Azora ne ceſſoit de pleurer d'avoir voulu lui couper le nez. Il adoucit leur douleur par des préſens.

L'envieux mourut de rage & de honte. L'empire jouit de la paix, de la gloire & de l'abondance : ce fut le plus beau ſiecle de la terre ; elle étoit gouvernée par la juſtice & par l'amour. On béniſſoit Zadig, & Zadig béniſſoit le ciel.

BABOUC,

OU

LE MONDE COMME IL VA.

CHAPITRE PREMIER.

L'APPARITION.

PARMI les génies qui préſident aux empires du monde, Ituriel tient un des premiers rangs, & il a le département de la haute Aſie. Il deſcendit un matin dans la demeure du Scythe Babouc ſur le rivage de l'Oxus, & lui dit : Babouc, les folies & les excès des Perſes ont attiré notre colere ; il s'eſt tenu hier une aſſemblée des-Génies de la haute Aſie, pour ſavoir ſi on châtieroit Perſépolis, ou ſi on la détruiroit. Va dans cette ville, examine tout, tu reviendras m'en rendre un compte fidele ; & je me déterminerai, ſur ton rapport, à corriger la ville ou à l'exterminer. Mais, Seigneur, dit humblement Babouc, je n'ai jamais été en Perſe ; je n'y connois per-

ſonne : Tant mieux, dit l'ange, tu ne ſeras point partial ; tu as reçu du ciel le diſcernement, & j'y ajoute le don d'inſpirer la confiance ; marche, regarde, écoute, obſerve, & ne crains rien ; tu ſeras partout bien reçu.

CHAPITRE II.

LES ARMÉES ET LES HOPITAUX.

BABOUC monta ſur ſon chameau, & partit avec ſes ſerviteurs. Au bout de quelques journées, il rencontra vers les plaines de Sennaar l'armée Perſane qui alloit combattre l'armée Indienne. Il s'adreſſa d'abord à un ſoldat qu'il trouva écarté. Il lui parla, & lui demanda quel étoit le ſujet de la guerre ? Par tous les dieux, dit le ſoldat, je n'en ſais rien. Ce n'eſt pas mon affaire ; mon métier eſt de tuer & d'être tué pour gagner ma vie ; il n'importe qui je ſerve. Je pourrois bien même, dès demain, paſſer dans le camp des Indiens, car on dit qu'ils donnent près d'une demi-

dragme de cuivre par jour à leurs ſoldats de plus que nous n'en avons dans ce maudit ſervice de Perſe. Si vous voulez ſavoir pourquoi on ſe bat, parlez à mon capitaine.

Babouc ayant fait un petit préſent au ſoldat, entra dans le camp. Il fit bientôt connoiſſance avec le capitaine, & lui demanda le ſujet de la guerre. Comment voulez-vous que je le ſache, dit le capitaine, & que m'importe ce beau ſujet ? j'habite à deux cents lieues de Perſépolis ; j'entends dire que la guerre eſt déclarée ; j'abandonne auſſi-tôt ma famille, & je vais chercher, ſelon notre coutume, la fortune ou la mort, attendu que je n'ai rien à faire. Mais vos camarades, dit Babouc, ne ſont-ils pas un peu plus inſtruits que vous ? Non, dit l'officier ; il n'y a guere que nos principaux ſatrapes qui ſachent bien préciſément pourquoi on s'égorge.

Bobouc étonné s'introduiſit chez les généraux ; il entra dans leur familiarité. L'un d'eux lui dit enfin : La cauſe de cette guerre, qui déſole depuis vingt ans l'Aſie, vient ordinairement d'une querelle entre un eu-

nuque d'une femme du grand roi de Perſe & un commis d'un bureau du grand roi des Indes. Il s'agiſſoit d'un droit qui revenoit à-peu-près à la trentieme partie d'une darique. Le premier miniſtre des Indes & le nôtre ſoutinrent dignement les droits de leurs maîtres. La querelle s'échauffa. On mit de part & d'autre en campagne une armée d'un million de ſoldats. Il faut recruter cette armée tous les ans de plus de quatre cent mille hommes. Les meurtres, les incendies, les ruines, les dévaſtations ſe multiplient; l'univers ſouffre, & l'acharnement continue. Notre premier miniſtre & celui des Indes proteſtent ſouvent qu'ils n'agiſſent que pour le bonheur du genre humain; & à chaque proteſtation il y a toujours quelques villes détruites & quelques provinces ravagées.

Le lendemain, ſur un bruit qui ſe répandit que la paix allait être conclue, le général Perſan, & le général Indien s'empreſſerent de donner bataille; elle fut ſanglante. Babouc en vit toutes les fautes & toutes les abominations; il fut témoin des manœuvres des principaux ſatrapes, qui

firent ce qu'ils purent pour faire battre leur chef. Il vit des officiers tués par leurs propres troupes ; il vit des ſoldats qui achevoient d'égorger leurs camarades expirans, pour leur arracher quelques lambeaux ſanglans, déchirés & couverts de fange. Il entra dans les hôpitaux où l'on tranſportoit les bleſſés, dont la plupart expiroient par la négligence inhumaine de ceux même que le roi de Perſe payoit chérement pour les ſecourir. Sont-ce là des hommes, s'écria Babouc, ou des bêtes féroces ? Ah ! je vois bien que Perſépolis ſera détruite.

Occupé de cette penſée, il paſſa dans le camp des Indiens ; il y fut auſſi-bien reçu que dans celui des Perſes, ſelon ce qui lui avoit été prédit ; mais il vit tous les mêmes excès qui l'avoient ſaiſi d'horreur. Oh ! oh ! dit-il en lui-même, ſi l'ange Ituriel veut exterminer les Perſans, il faut donc que l'Ange des Indes détruiſe auſſi les Indiens. S'étant enſuite informé plus en détail de ce qui s'étoit paſſé dans l'une & l'autre armée, il apprit des actions de généroſité, de grandeur d'ame, d'humanité, qui l'étonnerent & le ravirent. Inexplicables hu-

mains, s'écria-t-il, comment pouvez-vous réunir tant de baſſeſſe & de grandeur, tant de vertus & de crimes !

Cependant la paix fut déclarée. Les chefs des deux armées, dont aucun n'avoit remporté la victoire, mais qui pour leur ſeul intérêt avoient fait verſer le ſang de tant d'hommes leurs ſemblables, allerent briguer dans leurs cours des récompenſes. On célébra la paix dans des écrits publics, qui n'annonçoient que le retour de la vertu & de la félicité ſur la terre. Dieu ſoit loué, dit Babouc ; Perſépolis ſera le ſéjour de l'innocence épurée ; elle ne ſera point détruite, comme le vouloient ces vilains Génies : courons ſans tarder dans cette capitale de l'Aſie.

CHAPITRE III.

LA BARBARIE.

Il arriva dans cette ville immenſe par l'ancienne entrée, qui étoit toute barbare, & dont la ruſticité dégoûtante offenſoit

les yeux. Toute cette partie de la ville ſe reſſentoit du temps où elle avoit été bâtie; car, malgré l'opiniatreté des hommes à louer l'antique aux dépens du moderne, il faut avouer qu'en tout genre les premiers eſſais ſont toujours groſſiers.

Babouc ſe mêla dans la foule d'un peuple compoſé de ce qu'il y avoit de plus ſale & de plus laid dans les deux ſexes. Cette foule ſe précipitoit d'un air hébêté dans un enclos vaſte & ſombre. Au bourdonnement continuel, au mouvement qu'il y remarqua, à l'argent que quelques perſonnes donnoient à d'autres pour avoir droit de s'aſſeoir, il crut être dans un marché où l'on vendoit des chaiſes de paille; mais bientôt voyant que pluſieurs femmes ſe mettoient à genoux, en faiſant ſemblant de regarder fixement devant elles, & en regardant les hommes de côté, il s'apperçut qu'il étoit dans un temple. Des voix aigres, rauques, ſauvages, diſcordantes faiſoient retentir la voûte de ſons mal articulés, qui faiſoient le même effet que les voix des onagres, quand elles répondent dans les plaines des Pictaves au cornet-à-bouquin qui les appelle.

Il se bouchoit les oreilles; mais il fut prêt de se boucher encore les yeux & le nez, quand il vit entrer dans ce temple des ouvriers avec des pinces & des pelles. Ils remuerent une large pierre, & jetterent à droite & à gauche une terre dont s'exhaloit une odeur empestée; ensuite on vint poser un mort dans cette ouverture, & on remit la pierre par-dessus. Quoi! s'écria Babouc, ces peuples enterrent leurs morts dans les mêmes lieux où ils adorent la divinité? Quoi! leurs temples sont pavés de cadavres? Je ne m'étonne plus de ces maladies pestilentielles qui désolent souvent Persépolis. La pourriture des morts, & celle de tant de vivans rassemblés & pressés dans le même lieu, est capable d'empoisonner le globe terrestre. Ah! la vilaine ville que Persépolis! Apparemment que les anges veulent la détruire pour en rebâtir une plus belle, & pour la peupler d'habitans moins mal-propres & qui chantent mieux. La providence peut avoir ses raisons; laissons-la faire.

CHAPITRE IV.

L'ÉLÉGANCE.

CEPENDANT le ſoleil approchoit du haut de ſa carriere. Babouc devoit aller dîner à l'autre bout de la ville chez une dame pour laquelle ſon mari, officier de l'armée, lui avoit donné des lettres.

Il fit d'abord pluſieurs tours dans Perſépolis; il vit d'autres temples mieux bâtis & mieux ornés, remplis d'un peuple poli, & retentiſſans d'une muſique harmonieuſe; il remarqua des fontaines publiques, leſquelles, quoique mal placées, frappoient les yeux par leur beauté, des places où ſembloient reſpirer en bronze les meilleurs rois qui avoient gouverné la Perſe; d'autres places où il entendoit le peuple s'écrier: Quand verrons-nous ici le maître que nous chériſſons?

Il admira les ponts magnifiques élevés ſur le fleuve, les quais ſuperbes & commodes, les palais bâtis à droite & à gau-

che ; une maiſon immenſe, où des milliers de vieux ſoldats, bleſſés & vainqueurs, rendoient, chaque jour, graces au Dieu des armées.

Il entra enfin chez la dame, qui l'attendoit à dîner avec une compagnie d'honnêtes gens.

La maiſon étoit propre & ornée, le repas délicieux, la dame jeune, belle, ſpirituelle, engageante, la compagnie digne d'elle ; & Babouc diſoit en lui-même à tout moment : L'ange Ituriel ſe moque du monde de vouloir détruire une ville ſi charmante.

CHAPITRE V.

LES MŒURS.

CEPENDANT il s'apperçut que la dame, qui avoit commencé par lui demander tendrement des nouvelles de ſon mari, parloit plus tendrement encore ſur la fin du repas à un jeune mage. Il vit un magiſtrat qui, en préſence de ſa femme, preſ-

ſoit avec vivacité une veuve, & cette veuve indulgente avoit une main paſſée autour du cou du magiſtrat, tandis qu'elle tendoit l'autre à un jeune citoyen très-beau & très-modeſte. La femme du magiſtrat ſe leva de table la premiere, pour aller entretenir dans un cabinet voiſin ſon directeur qui arrivoit trop tard, & qu'on avoit attendu à dîner; & le directeur, homme éloquent, lui parla dans ce cabinet avec tant de véhémence & d'onction, que la dame avoit, quand elle revint, les yeux humides, les joues enflamées, la démarche mal aſſurée, la parole tremblante.

Alors Babouc commença à craindre que le génie Ituriel n'eût raiſon. Le talent qu'il avoit d'attirer la confiance le mit, dès le jour même, dans les ſecrets de la dame; elle lui confia ſon goût pour le jeune mage, & l'aſſura que dans toutes les maiſons de Perſépolis il trouveroit l'équivalent de ce qu'il avoit vu dans la ſienne. Babouc conclut qu'une telle ſociété ne pouvoit ſubſiſter; que la jalouſie, la diſcorde, la vengeance, devoient déſoler toutes les maiſons; que les larmes & le ſang devoient

couler tous les jours; que certainement les maris tueroient les galants de leurs femmes, ou en ſeroient tués; & qu'enfin Ituriel feroit fort bien de détruire tout d'un coup une ville abandonnée à de continuels déſaſtres.

CHAPITRE VI.

LA VÉNALITÉ.

Il étoit plongé dans ces idees funeſtes, quand il ſe préſenta à la porte un homme grave en manteau noir, qui demanda humblement à parler au jeune magiſtrat. Celui-ci, ſans ſe lever, ſans le regarder, lui donna fiérement & d'un air diſtrait, quelques papiers, & le congédia. Babouc demanda quel étoit cet homme. La maîtreſſe de la maiſon lui dit tout bas: c'eſt un des meilleurs avocats de la ville; il y a cinquante ans qu'il étudie les loix. Monſieur, qui n'a que vingt-cinq ans & qui eſt ſatrape de loi depuis deux jours, lui donna à faire l'extrait d'un procès qu'il doit juger & qu'il n'a pas encore examiné.

miné. Ce jeune étourdi fait ſagement, dit Babouc, de demander conſeil à un vieillard; mais pourquoi n'eſt-ce pas ce vieillard qui eſt juge? Vous vous moquez, lui dit-on, jamais ceux qui ont vieilli dans les emplois laborieux & ſubalternes ne parviennent aux dignités. Ce jeune homme a une grande charge, parce que ſon pere eſt riche, & qu'ici le droit de rendre la juſtice s'achete comme une métairie. O mœurs! ô malheureuſe ville! s'écria Babouc, voilà le comble du déſordre; ſans doute ceux qui ont ainſi acheté le droit de juger, vendent leurs jugemens; je ne vois ici que des abîmes d'iniquité!

Comme il marquoit ainſi ſa douleur & ſa ſurpriſe, un jeune guerrier, qui étoit revenu ce jour même de l'armée, lui dit: Pourquoi ne voulez-vous pas qu'on achete les emplois de la robe? j'ai bien acheté moi le droit d'afronter la mort à la tête de deux mille hommes que je commande; il m'en a coûté quarante mille dariques d'or cette année, pour coucher ſur la terre trente nuits de ſuite en habit rouge, & pour recevoir enſuite deux bons coups de flèche

dont je me ſens encore. Si je me ruine pour ſervir l'Empereur Perſan que je n'ai jamais vu, monſieur le ſatrape de robe peut bien payer quelque choſe pour avoir le plaiſir de donner audience à des plaideurs. Babouc indigné ne put s'empêcher de condamner dans ſon cœur un pays où l'on mettoit à l'encan les dignités de la paix & de la guerre; il conclut précipitamment que l'on y devoit ignorer abſolument la guerre & les loix, & que quand même Iruriel n'extermineroit pas ces peuples, ils périroient par leur déteſtable adminiſtration.

Sa mauvaiſe opinion augmenta encore à l'arrivée d'un gros homme qui ayant ſalué très-familiérement toute la compagnie, s'approcha du jeune officier, & lui dit: Je ne peux vous prêter que cinquante mille dariques d'or; car, en vérité, les douanes de l'empire ne m'en ont rapporté que trois cent mille cette année. Babouc s'informa quel étoit cet homme qui ſe plaignoit de gagner ſi peu; il apprit qu'il y avoit dans Perſépolis ſoixante rois plébéïens, qui tenoient à bail l'empire de Perſe, & qui en rendoient quelque choſe au monarque.

CHAPITRE VII.

LES DÉCLAMATEURS.

APRÈS dîné il alla dans un des plus ſuperbes temples de la ville ; il s'aſſit au milieu d'une troupe de femmes & d'hommes qui étoient venus là pour paſſer le tems. Un mage parut dans une machine élevée ; il parla long-tems du vice & de la vertu. Ce mage diviſa en pluſieurs parties ce qui n'avoit nul beſoin d'être diviſé, il prouva méthodiquement tout ce qui étoit clair ; il enſeigna tout ce qu'on ſavoit. Il ſe paſſionna froidement, & ſortit ſuant & hors d'haleine. Toute l'aſſemblée alors ſe réveilla, & crut avoir aſſiſté à une inſtruction. Babouc dit : Voilà un homme qui a fait de ſon mieux pour ennuyer deux ou trois cents de ſes concitoyens ; mais ſon intention étoit bonne, & il n'y pas là de quoi détruire Perſépolis.

Au ſortir de cette aſſemblée on le mena voir une fête publique qu'on donnoit tous

les jours de l'année ; c'étoit dans une eſpece de baſilique, au fond de laquelle on voyoit un palais. Les plus belles citoyennes de Perſépolis, les plus conſidérables ſatrapes rangés avec ordre, formoient un ſpectacle ſi beau, que Babouc crut d'abord que c'étoit là toute la fête. Deux ou trois perſonnes, qui paroiſſoient des rois & des reines, parurent bientôt dans le veſtibule de ce palais ; leur langage étoit très-différent de celui du peuple, il étoit meſuré, harmonieux & ſublime. Perſonne ne dormoit ; on écoutoit dans un profond ſilence, qui n'étoit interrompu que par les témoignages de la ſenſibilité & de l'admiration publique. Le devoir des rois, l'amour de la vertu, les dangers des paſſions étoient exprimés par des traits ſi vifs & ſi touchans, que Babouc verſa des larmes. Il ne douta pas que ces héros & ces héroïnes, ces rois & ces reines qu'il venoit d'entendre, ne fuſſent les prédicateurs de l'empire ; il ſe propoſa même d'engager Ituriel à les venir entendre, bien sûr qu'un tel ſpectacle le réconcilieroit pour jamais avec la ville.

Dès que cette fête fut finie, il voulut voir la principale reine, qui avoit débité dans ce

beau palais une morale ſi belle & ſi pure ; il ſe fit introduire chez ſa majeſté ; on le mena par un petit eſcalier au ſecond étage, dans un appartement mal meublé, où il trouva une femme mal vêtue, qui lui dit d'un air noble & pathétique : Ce métier-ci ne me donne pas de quoi vivre : un des princes que vous avez vus m'a fait un enfant ; j'accoucherai bientôt ; je manque d'argent, & ſans argent on n'accouche point. Babouc lui donna cent dariques d'or, en diſant : S'il n'y avoit que ce mal-là dans la ville, Ituriel auroit tort de ſe tant fâcher.

CHAPITRE VIII.

LE COMMERCE.

De-là il alla paſſer la ſoirée chez des marchands de magnificences inutiles. Un homme intelligent, avec lequel il avoit fait connoiſſance, l'y mena ; il acheta ce qui lui plut, & on le lui vendit avec politeſſe beaucoup plus qu'il ne valoit. Son ami, de retour chez

lui, lui fit voir combien on le trompoit. Babouc mit ſur ſes tablettes le nom du marchand pour le faire diſtinguer par Ituriel au jour de la punition de la ville. Comme il écrivoit, on frappa à ſa porte; c'étoit le marchand lui-même qui venoit lui rapporter ſa bourſe que Babouc avoit laiſſée par mégarde ſur ſon comptoir. Comment ſe peut-il, s'écria Babouc, que vous ſoyez ſi fidele & ſi généreux, après n'avoir pas eu honte de me vendre des colifichets quatre fois au-deſſus de leur valeur? Il n'y a aucun négociant un peu connu dans cette ville, lui répondit le marchand, qui ne fût venu vous rapporter votre bourſe, mais on vous a trompé quand on vous a dit que je vous avois vendu ce que vous avez pris chez moi quatre fois plus qu'il ne vaut, je l'ai vendu dix fois davantage; & cela eſt ſi vrai, que ſi dans un mois vous voulez le revendre, vous n'en aurez pas même ce dixieme; mais rien n'eſt plus juſte, c'eſt la fantaiſie des hommes qui met le prix à ces choſes frivoles; c'eſt cette fantaiſie qui fait vivre cent ouvriers que j'emploie; c'eſt elle qui me donne une belle maiſon, un char commode, des chevaux; c'eſt

elle qui excite l'induſtrie, qui entretient le goût, la circulation & l'abondance; je vends aux nations voiſines les mêmes bagatelles plus chérement qu'à vous, & par-là je ſuis utile à l'empire. Babouc, après avoir un peu rêvé, le raya de ſes tablettes.

CHAPITRE IX.

LES CONTROVERSISTES.

Babouc, fort incertain ſur ce qu'il devoit penſer de Perſépolis, réſolut de voir les lettrés & les mages, car les uns étudient la ſageſſe, & les autres la religion; & il ſe flatta que ceux-là obtiendroient grace pour le reſte du peuple. Dès le lendemain matin il ſe tranſporta dans un collége de mages. L'archimandrite lui avoua qu'il avoit cent mille écus de rente pour avoir fait vœu de pauvreté, & qu'il exerçoit un empire aſſez étendu en vertu de ſon vœu d'humilité; après quoi il laiſſa Babouc entre les mains d'un petit frere qui fit les honneurs.

Tandis que ce frere lui montroit les magnificences de cette maiſon de pénitence, un bruit ſe répandit qu'il étoit venu pour réformer toutes ces maiſons. Auſſi-tôt il reçut des mémoires de chacune d'elles; & les mémoires diſoient tous en ſubſtance : » Conſervez-nous, & détruiſez toutes les autres ». A entendre leurs apologies, ces ſociétés étoient toutes néceſſaires. A entendre leurs accuſations réciproques, elles méritoient toutes d'être anéanties. Il admiroit comme il n'y avoit aucune d'elles qui, pour mieux édifier l'univers, ne voulût en avoir l'empire. Alors il ſe préſenta un petit homme qui étoit un demi-mage, & qui lui dit : Je vois bien que l'œuvre va s'accomplir, car Zerduſt eſt revenu ſur la terre; les petites filles prophétiſent en ſe faiſant donner des coups de pincettes par devant & le fouet par derriere; ainſi nous vous demandons votre protection contre le grand Lama. Comment, dit Babouc, contre ce pontife-roi qui réſide au Thibet? Contre lui-même. Vous lui faites donc la guerre, & vous levez contre lui des armées? Non; mais il dit que l'homme eſt né libre, & nous n'en croyons rien; nous

écrivons contre lui de gros livres qu'il ne lit pas ; & des petits livres que nous faiſons lire à nos dévots ; à peine a-t-il entendu parler de nous ; il nous a ſeulement fait condamner comme un maître ordonne qu'on échenille les arbres de ſes jardins. Babouc frémit de la folie de ces hommes qui faiſoient profeſſion de ſageſſe, des intrigues de ceux qui avoient renoncé au monde, de l'ambition & de la convoitiſe orgueilleuſe de ceux qui enſeignoient l'humilité & le déſintéreſſement ; il conclut qu'Ituriel avoit de bonnes raiſons pour détruire toute cette engeance.

CHAPITRE X.

LES ZOÏLES.

RETIRÉ chez lui, il envoya chercher des livres nouveaux pour adoucir ſon chagrin, & il pria quelques lettrés à dîner pour ſe réjouir. Il en vint deux fois plus qu'il n'en avoit demandé, comme les guêpes que le miel attire. Ces paraſites ſe preſſoient de manger & de parler ; ils louoient

deux ſortes de perſonnes, les morts & eux-mêmes, & jamais leurs contemporains, excepté le maître de la maiſon. Si quelqu'un d'eux diſoit un bon mot, les autres baiſſoient les yeux & ſe mordoient les levres de douleur de ne l'avoir pas dit. Ils avoient moins de diſſimulation que les mages, parce qu'ils n'avoient pas de ſi grands objets d'ambition. Chacun d'eux briguoit une place de valet, & une réputation de grand homme; ils ſe diſoient en face des choſes inſultantes, qu'ils croyoient des traits d'eſprit. Ils avoient eu quelque connoiſſance de la miſſion de Babouc. L'un d'eux le pria tout bas d'exterminer un auteur qui ne l'avoit pas aſſez loué il y avoit cinq ans. Un autre demanda la perte d'un citoyen qui n'avoit jamais ri à ſes comédies; un troiſieme demanda l'extinction de l'académie, parce qu'il n'avoit jamais pu y être admis. Le repas fini, chacun d'eux s'en alla ſeul; car il n'y avoit pas dans toute la troupe deux hommes qui puſſent ſe ſouffrir, ni même ſe parler ailleurs que chez les riches qui les invitoient à leur table. Babouc jugea qu'il n'y auroit pas

grand mal quand cette vermine périroit dans la deſtruction générale.

CHAPITRE XI.

LES PHILOSOPHES.

Dès qu'il ſe fut défait d'eux il ſe mit à lire quelques livres nouveaux. Il y reconnut l'eſprit de ſes convives. Il vit ſurtout avec indignation ces gazettes de la médiſance, ces archives du mauvais goût que l'envie, la baſſeſſe & la faim ont dictées; ces lâches ſatyres où l'on ménage le vautour, & où l'on déchire la colombe; ces romans dénués d'imagination, où l'on voit tant de portraits de femmes que l'auteur ne connoît pas.

Il jetta au feu tous ces déteſtables écrits, & ſortit pour aller le ſoir à la promenade. On le préſenta à un vieux lettré qui n'étoit point venu groſſir le nombre de ſes paraſites. Ce lettré fuyoit toujours la foule, connoiſſoit les hommes, en faiſoit uſage, & ſe communiquoit avec diſcrétion. Babouc

lui parla avec douleur de ce qu'il avoit lu & de ce qu'il avoit vu.

Vous avez lu des choſes bien mépriſables, lui dit le ſage lettré; mais dans tous les temps, & dans tous les pays, & dans tous les genres, le mauvais fourmille, & le bon eſt rare. Vous avez reçu chez vous le rebut de la pédanterie, parce que dans toutes les profeſſions ce qu'il y a de plus indigne de paroître eſt toujours ce qui ſe préſente avec le plus d'impudence. Les véritables ſages vivent entre eux, retirés & tranquilles; il y a encore parmi nous des hommes & des livres dignes de votre attention. Dans le temps qu'il parloit ainſi, un autre lettré les joignit; leurs diſcours furent ſi agréables & ſi inſtructifs, ſi élevés au-deſſus des préjugés, ſi conformes à la vertu, que Babouc avoua n'avoir jamais rien entendu de pareil. Voilà des hommes, diſoit-il tout bas, à qui l'ange Ituriel n'oſera toucher, où il ſera bien impitoyable.

Raccommodé avec les lettrés, il étoit toujours en colere contre le reſte de la nation. Vous êtes étranger, lui dit l'homme judicieux qui lui parloit; les abus ſe préſentent

ſentent à vos yeux en foule, & le bien qui eſt caché & qui réſulte quelquefois de ces abus même vous échappe. Alors il apprit que parmi les lettrés il y en avoit quelques-uns qui n'étoient pas envieux, & que parmi les mages même il y en avoit de vertueux. Il conçut à la fin que ces grands corps, qui ſembloient en ſe choquant préparer leur commune ruine, étoient au fond des inſtitutions ſalutaires; que chaque ſociété de mages étoit un frein à ſes rivales; que ſi ces émules différoient dans quelques opinions, ils enſeignoient tous la même morale, qu'ils inſtruiſoient le peuple, & qu'ils vivoient ſoumis aux loix; ſemblables aux précepteurs qui veillent ſur les fils de la maiſon, tandis que le maître veille ſur eux-mêmes. Il en pratiqua pluſieurs, & vit des ames céleſtes. Il apprit même que parmi les fous qui prétendoient faire la guerre au grand Lama, il y avoit eu de très-grands hommes. Il ſoupçonna enfin qu'il pourroit bien en être des mœurs de Perſépolis comme des édifices, dont les uns lui avoient paru dignes de pitié, & les autres l'avoient ravi en admiration.

CHAPITRE XII.

L'AUDIENCE.

Il dit à ſon lettré : Je connois très-bien que ces mages que j'avois cru ſi dangereux ſont en effet très-utiles, ſur-tout quand un gouvernement ſage les empêche de ſe rendre trop néceſſaires ; mais vous m'avouerez au moins que vos jeunes magiſtrats, qui achetent une charge de juge dès qu'ils ont appris à monter à cheval, doivent étaler dans les tribunaux tout ce que l'impertinence a de plus ridicule, & tout ce que l'iniquité a de plus pervers ; il vaudroit mieux, ſans doute, donner ces places gratuitement à ces vieux juriſconſultes qui ont paſſé toute leur vie à peſer le pour & le contre.

Le lettré lui répliqua : Vous avez vu notre armée avant d'arriver à Perſépolis ; vous ſavez que nos jeunes officiers ſe battent très-bien, quoiqu'ils aient acheté leurs charges ; peut-être verrez-vous que nos jeunes magiſtrats ne jugent pas mal quoiqu'ils aient payé pour juger.

Il le mena, le lendemain, au grand tribunal, où l'on devoit rendre un arrêt important. La cauſe étoit connue de tout le monde. Tous ces vieux avocats qui en parloient étoient flotans dans leurs opinions; ils alléguoient cent loix, dont aucune n'étoit applicable au fonds de la queſtion; ils regardoient l'affaire de cent côtés, dont aucun n'étoit dans ſon vrai jour; les juges décideront plus vîte que les avocats ne douterent. Leur jugement fut preſque unanime; ils jugerent bien, parce qu'ils ſuivoient les lumieres de la raiſon; & les autres avoient opiné mal, parce qu'ils n'avoient conſulté que leurs livres.

CHAPITRE XIII.

LA FINANCE.

Babouc conclut qu'il y avoit ſouvent de très-bonnes choſes dans les abus. Il vit, dès le jour même, que les richeſſes des financiers qui l'avoient tant révolté, pouvoient produire un effet excellent; car l'em-

pereur ayant eu beſoin d'argent, il trouva en une heure, par leur moyen, ce qu'il n'auroit pas eu en ſix mois par les voies ordinaires; il vit que ces gros nuages, enflés de la roſée de la terre, lui rendoient en pluie ce qu'ils en recevoient. D'ailleurs, les enfans de ces hommes nouveaux, ſouvent mieux élevés que ceux des familles plus anciennes, valoient quelquefois beaucoup mieux; car rien n'empêche qu'on ne ſoit un bon juge, un brave guerrier, un homme d'état habile, quand on a eu un pere bon calculateur.

CHAPITRE XIV.

LE MINISTERE.

INSENSIBLEMENT Babouc faiſoit grace à l'avidité du financier, qui n'eſt pas au fond plus avide que les autres hommes, & qui eſt néceſſaire. Il excuſoit la folie de ſe ruiner pour juger & pour ſe battre, folie qui produit de grands magiſtrats & des héros. Il pardonnoit à l'envie des lettrés,

parmi leſquels il ſe trouvoit des hommes qui éclairoient le monde ; il ſe réconcilioit avec les mages ambitieux & intriguans, chez leſquels il y avoit plus de grandes vertus encore que de petits vices ; mais il lui reſtoit bien des griefs, & ſurtout les galanteries des dames & les déſolations qui en devoient être la ſuite le rempliſſoient d'inquiétude & d'effroi.

Comme il vouloit pénétrer dans toutes les conditions humaines, il ſe fit mener chez un miniſtre ; mais il trembloit toujours en chemin que quelque femme ne fût aſſaſſinée en ſa préſence par ſon mari. Arrivé chez l'homme d'état, il reſta deux heures dans l'antichambre ſans être annoncé, & deux heures encore après l'avoir été. Il ſe promettoit bien, dans cet intervalle, de recommander à l'ange Ituriel & le miniſtre & ſes inſolens huiſſiers. L'antichambre étoit remplie de dames de tout étage, de mages de toutes couleurs, de juges, de marchands, d'officiers, de pédans ; tous ſe plaignoient du miniſtre. L'avare & l'uſurier diſoient, ſans doute cet homme-là pille les provinces ; le capri-

cieux lui reprochoit d'être biſare ; le voluptueux diſoit, il ne ſonge qu'à ſes plaiſirs ; l'intriguant ſe flattoit de le voir bientôt perdu par une cabale ; les femmes eſpéroient qu'on leur donneroit peut-être un miniſtre plus jeune.

Babouc entendoit leurs diſcours ; il ne put s'empêcher de dire : Voilà un homme bienheureux ; il a tous ſes ennemis dans ſon antichambre ; il écraſe de ſon pouvoir ceux qui l'envient ; il voit à ſes pieds ceux qui le déteſtent. Il entra enfin ; il vit un vieillard courbé ſous le poids des années & des affaires, mais encore vif & plein d'eſprit.

Babouc lui plut, & il parut à Babouc un homme eſtimable. La converſation devint intéreſſante. Le miniſtre lui avoua qu'il étoit un homme très-malheureux ; qu'il paſſoit pour riche, & qu'il étoit pauvre ; qu'on le croyoit tout-puiſſant, & qu'il étoit toujours contredit : qu'il n'avoit guere obligé que des ingrats, & que dans un travail continuel de quarante années il avoit eu à peine un moment de conſolation. Babouc en fut touché, & penſa que ſi ces

homme avoit fait des fautes & ſi l'ange Ituriel vouloit le punir, il ne faloit pas l'exterminer, mais ſeulement lui laiſſer ſa place.

CHAPITRE XV.

L'AMITIÉ CONJUGALE.

TANDIS qu'il parloit au miniſtre, entre bruſquement la belle dame chez qui Babouc avoit dîné; on voyoit dans ſes yeux & ſur ſon front les ſymptômes de la douleur & de la colere. Elle éclata en reproches contre l'homme d'état; elle verſa des larmes; elle ſe plaignit avec amertume de ce qu'on avoit refuſé à ſon mari une place où ſa naiſſance lui permettoit d'aſpirer, & que ſes ſervices & ſes bleſſures méritoient; elle s'exprima avec tant de force, elle mit tant de grace dans ſes plaintes, elle détruiſit les objections avec tant d'adreſſe, elle fit valoir les raiſons avec tant d'éloquence, qu'elle ne ſortit point de la chambre ſans avoir fait la fortune de ſon mari.

Babouc lui donna la main : Eſt-il poſſible, Madame, lui dit-il, que vous vous ſoyiez donné toute cette peine pour un homme que vous n'aimez point, & dont vous avez tout à craindre ? Un homme que je n'aime point ? s'écria-t-elle ; ſachez que mon mari eſt le meilleur ami que j'aie au monde, qu'il n'y a rien que je ne lui ſacrifie, hors mon amant ; & qu'il feroit tout pour moi, hors de quitter ſa maîtreſſe. Je veux vous la faire connoître ; c'eſt une femme charmante, pleine d'eſprit, & du meilleur caractere du monde : nous ſoupons enſemble ce ſoir avec mon mari & mon petit mage ; venez partager notre joie.

La dame mena Babouc chez elle. Le mari, qui étoit enfin arrivé, plongé dans la douleur, revit ſa femme avec des tranſports d'allégreſſe & de reconnoiſſance ; il embraſſoit tour-à-tour ſa femme, ſa maîtreſſe, le petit mage & Babouc. L'union, la gaîté, l'eſprit & les graces furent l'ame de ce repas. Apprenez, lui dit la belle dame chez laquelle il ſoupoit, que celles qu'on appelle quelquefois des mal-honnêtes femmes, ont preſque toujours le mérite d'un très-honnête homme ;

&, pour vous en convaincre, venez demain dîner avec moi chez la belle Téone. Il y a quelques vieilles dévotes qui la déchirent; mais elle fait plus de bien qu'elles toutes enſemble. Elle ne commettroit pas une légere injuſtice pour le plus grand intérêt; elle ne donne à ſon amant que des conſeils généreux; elle n'eſt occupée que de ſa gloire; il rougiroit devant elle s'il avoit laiſſé échaper une occaſion de faire du bien; car rien n'encourage plus aux actions vertueuſes que d'avoir pour témoin & pour juge de ſa conduite une maîtreſſe dont on veut mériter l'eſtime.

CHAPITRE XVI.

LA SOCIÉTÉ.

BABOUC ne manqua pas au rendez-vous. Il vit une maiſon où régnoient tous les plaiſirs; Téone régnoit ſur eux; elle ſavoit parler à chacun ſon langage; ſon eſprit naturel mettoit à ſon aiſe celui des autres; elle plaiſoit ſans preſque le vouloir; elle étoit auſſi

aimable que bienfaiſante ; &, ce qui augmentoit le prix de toutes ſes bonnes qualités, elle étoit belle.

Babouc, tout Scythe & tout envoyé qu'il étoit d'un Génie, s'apperçut, que s'il reſtoit encore à Perſépolis, il oublieroit Ituriel pour Téone. Il s'affectionnoit à la ville, dont le peuple étoit poli, doux & bienfaiſant, quoique léger, médiſant & plein de vanité. Il craignoit que Perſépolis ne fût condamnée ; il craignoit même le compte qu'il alloit rendre.

CHAPITRE XVII.

LA STATUE.

VOICI comme il s'y prit pour rendre ce compte. Il fit faire par le meilleur fondeur de la ville, une petite ſtatue compoſée de tous les métaux, des terres & des pierres le plus précieuſes & les plus viles ; il la porta à Ituriel : Caſſerez-vous, dit-il, cette jolie

ſtatue, parce que tout n'y eſt pas or & diamans ? Ituriel entendit à demi-mot ; il réſolut de ne pas même ſonger à corriger Perſépolis, & de laiſſer aller LE MONDE COMME IL VA ; » car, dit-il, ſi tout n'eſt pas bien, » tout eſt paſſable ».

LES VOYAGES
DE
SCARMENTADO,
ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

JE naquis dans la ville de Candie en 1600. Mon pere en étoit gouverneur ; & je me ſouviens qu'un poëte médiocre, qui n'étoit pas médiocrement dur, nommé *Iro*, fit de mauvais vers à ma louange, dans leſquels il me faiſoit deſcendre de Minos en droite ligne : mais mon pere ayant été diſgracié, il fit d'autres vers où je ne deſcendais plus que de Paſiphaé & de ſon amant : c'étoit un bien méchant homme que cet *Iro*, & le plus ennuyeux coquin qui fût dans l'iſle.

Mon pere m'envoya à l'âge de quinze ans, étudier à Rome. J'arrivai, dans l'eſpérance d'apprendre toutes les vérités ; car juſques-là on m'avoit enſeigné tout le contraire, ſelon l'uſage de ce bas monde, depuis la Chine juſqu'aux Alpes. Monſignor *Profondo*, à qui j'étois recommandé, étoit un homme ſingulier, & un des plus terribles ſavans qu'il y eût

eût au monde. Il voulut m'apprendre les cathégories d'Ariſtote, & fut ſur le point de me mettre dans la cathégorie de ſes mignons : je l'échappai belle. Je vis des proceſſions, des exorciſmes & quelques rapines. On diſoit, mais très-fauſſement, que la Signora Olimpia, perſonne d'une grande prudence, vendoit beaucoup de choſes qu'on ne doit point vendre. J'étais dans un âge où tout cela me paroiſſoit fort plaiſant. Une jeune dame de mœurs très-douces, nommée la Signora *Fatelo*, s'aviſa de m'aimer. Elle étoit courtiſée par le révérend pere *Poignardini* & par le révérend pere *Aconiti*, jeunes profès d'un ordre qui ne ſubſiſte plus : elle les mit d'accord en me donnant ſes bonnes graces ; mais en même tems je courus riſque d'être excommunié & empoiſonné. Je partis, très-content de l'architecture de St. Pierre.

Je voyageai en France ; c'étoit le tems du regne de Louis le Juſte. La premiere choſe qu'on me demanda, ce fut, ſi je voulois à mon déjeûner un petit morceau du maréchal d'Ancre, dont le peuple avoit fait rôtir la chair, & qu'on diſtribuoit à fort bon compte à ceux qui en vouloient.

Cet état étoit continuellement en proie aux guerres civiles, quelquefois pour une place au conſeil, quelquefois pour deux pages de controverſe. Il y avoit plus de ſoixante ans que ce feu, tantôt couvert & tantôt ſoufflé avec violence, déſoloit ces beaux climats. C'étoient là des libertés de l'Égliſe Gallicane. Hélas, dis-je, ce peuple eſt pourtant né doux : qui peut l'avoir ainſi tiré de ſon caractere ? Il plaiſante, & il fait des Saint-Barthelemi ! Heureux le tems où il ne fera que plaiſanter !

Je paſſai en Angleterre : les mêmes querelles y excitoient les mêmes fureurs. De ſaints Catholiques avoient réſolu pour le bien de l'Egliſe, de faire ſauter en l'air avec de la poudre, le roi, la famille royale & tout le parlement, & de délivrer l'Angleterre de ces hérétiques. On me montra la place où la bienheureuſe reine Marie, fille de Henri VIII, avoit fait brûler plus de cinq cents de ſes ſujets. Un Prêtre Irlandois m'aſſura que c'étoit une très-bonne action ; premiérement, parce que ceux qu'on avoit fait brûler étoient Anglois ; en ſecond lieu, parce qu'ils ne prenoient jamais d'eau-bénite, & qu'ils ne

croyoient pas au trou de St. Patrice. Il s'étonnoit, ſur-tout, que la reine Marie ne fût pas encore canoniſée : mais il eſpéroit qu'elle le ſeroit bientôt, quand le cardinal neveu auroit un peu de loiſir.

J'allai en Hollande, où j'eſpérois trouver plus de tranquillité chez des peuples plus phlegmatiques. On coupoit la tête à un vieillard vénérable lorſque j'arrivai à La Haye. C'étoit la tête chauve du premier miniſtre Barneweldt, l'homme qui avoit le mieux mérité de la République. Touché de pitié, je demandai quel étoit ſon crime, & s'il avoit trahi l'Etat. Il a fait bien pis, me répondit un prédicant à manteau noir ; c'eſt un homme qui croit que l'on peut ſe ſauver par les bonnes œuvres auſſi bien que par la foi. Vous ſentez bien que, ſi de telles opinions s'établiſſoient, une République ne pourroit ſubſiſter, & qu'il faut des loix ſéveres pour réprimer de ſi ſcandaleuſes erreurs. Un profond politique du pays me dit en ſoupirant : Hélas ! Monſieur, ce bon tems ne durera pas toujours ; ce n'eſt que par haſard que ce peuple eſt ſi zélé ; le fond de ſon caractere eſt porté au dogme abominable de la tolé-

rance ; un jour il y viendra : cela fait frémir. Pour moi, en attendant que ce tems funeſte de la modération & de l'indulgence fût arrivé, je quittai bien vîte un pays où la ſévérité n'étoit adoucie par aucun agrément, & je m'embarquai pour l'Eſpagne.

La cour étoit à Séville : les galions étoient arrivés ; tout reſpiroit l'abondance & la joie dans la plus belle ſaiſon de l'année. Je vis au bout d'une allée d'orangers & de citroniers une eſpece de lice immenſe entourée de gradins couverts d'étoffes précieuſes. Le roi, la reine, les infants, les infantes étoient ſous un dais ſuperbe. Vis-à-vis de cette auguſte famille étoit un autre trône, mais plus élevé. Je dis à un de mes compagnons de voyage : A moins que ce trône ne ſoit réſervé pour Dieu, je ne vois pas à qui il peut ſervir. Ces indiſcretes paroles furent entendues d'un grave Eſpagnol, & me coûterent cher. Cependant je m'imaginois que nous allions voir quelque carrouſel ou quelque fête de taureaux, lorſque le grand inquiſiteur parut ſur ce trône, d'où il bénit le roi & le peuple.

Enſuite vint une armée de moines dé-

filant deux à deux, blancs, noirs, gris, chauſſés, déchauſſés, avec barbe, ſans barbe, avec capuchon pointu, & ſans capuchon : puis marchoit le bourreau ; puis on voyoit au milieu des alguazils & des grands, environ quarante perſonnes couvertes de ſacs, ſur leſquels on avoit peint des diables & des flammes. C'étoient des juifs qui n'avoient pas voulu renoncer abſolument à Moïſe, c'étoient des chrétiens qui avoient épouſé leurs commeres, ou qui n'avoient pas adoré Notre-Dame d'Atocha, ou qui n'avoient pas voulu ſe défaire de leur argent comptant en faveur des freres Hiéronymites. On chanta dévotement de très-belles prieres ; après quoi on brûla, à petit feu, tous les coupables, de quoi toute la famille royale parut extrêmement édifiée.

Le ſoir, dans le tems que j'allois me mettre au lit, arriverent chez moi deux familiers de l'inquiſition avec la ſainte Hermandad : ils m'embraſſerent tendrement & me menerent, ſans me dire un ſeul mot, dans un cachot très-frais, meublé d'un lit de nate, & d'un beau crucifix. Je

reſtai là ſix ſemaines, au bout deſquelles le révérend pere inquiſiteur m'envoya prier de venir lui parler : il me ſerra quelque tems entre ſes bras avec une affection toute paternelle ; il me dit qu'il étoit ſincérement affligé d'avoir appris que je fuſſe ſi mal logé : mais que tous les appartemens de la maiſon étoient remplis, & qu'une autre fois il eſpéroit que je ſerois plus à mon aiſe. Enſuite il me demanda cordialement ſi je ne ſavois pas pourquoi j'étois là. Je dis au révérend pere que c'étoit apparemment pour mes péchés. Eh bien, mon cher enfant, pour quel péché ? parlez-moi avec confiance. J'eus beau imaginer, je ne devinois point ; il me mit charitablement ſur les voies.

Enfin je me ſouvins de mes indiſcretes paroles. J'en fus quitte pour la diſcipline & une amende de trente mille réales. On me mena faire la révérence au grand inquiſiteur ; c'étoit un homme poli, qui me demanda comment j'avois trouvé ſa petite fête : Je lui dis que cela étoit délicieux, & j'allai preſſer mes compagnons de voyage de quitter ce pays, tout beau qu'il eſt. Ils

avoient eu le tems de s'inſtruire de toutes les grandes choſes que les Eſpagnols avoient faites pour la religion. Ils avoient lu les mémoires du fameux évêque de Chiapa, par leſquels il paroît qu'on avoit égorgé, ou brûlé, ou noyé, dix millions d'infideles en Amérique pour les convertir. Je crus que cet évêque exagéroit ; mais quand on réduiroit ces ſacrifices à cinq millions de victimes, cela ſeroit encore admirable.

Le deſir de voyager me preſſoit toujours : j'avois compté finir mon tour de l'Europe par la Turquie ; nous en prîmes la route. Je me propoſai bien de ne plus dire mon avis ſur les fêtes que je verrais. Ces Turcs, dis-je à mes compagnons, ſont des mécréans qui n'ont point été bâtiſés, & qui par conſéquent ſeront bien plus cruels que les révérends peres inquiſiteurs. Gardons le ſilence quand nous ſerons chez les Mahométans.

J'allai donc chez eux. Je fus étrangement ſurpris de voir en Turquie beaucoup plus d'égliſes chrétiennes qu'il n'y en avoit dans Candie. J'y vis juſqu'à des troupes nombreuſes de moines, qu'on laiſſoit prier

la vierge Marie librement & maudire Mahomet ; ceux-ci en Grec, ceux-la en Latin, quelques autres en Arménien. Les bonnes gens que les Turcs ! m'écriai-je. Les chrétiens Grecs & les chrétiens Latins étoient ennemis mortels dans Conſtantinople : ces eſclaves ſe perſécutoient les uns les autres, comme des chiens qui ſe mordent dans la rue, & à qui leurs maîtres donnent des coups de bâton pour les ſéparer. Le grand viſir protégeoit alors les Grecs : le patriarche Grec m'accuſa d'avoir ſoupé chez le patriarche Latin, & je fus condamné en plein divan à cent coups de late ſur la plante des pieds, rachetables par cinq cents ſéquins. Le lendemain, le grand viſir fut étranglé ; le ſurlendemain, ſon ſucceſſeur qui étoit pour le parti des Latins, & qui ne fut étranglé qu'un mois après, me condamna à la même amende pour avoir ſoupé chez le patriarche Grec. Je fus dans la triſte néceſſité de ne plus fréquenter ni l'égliſe Grecque ni la Latine. Pour m'en conſoler, je pris à loyer une fort belle Circaſſienne, qui étoit la perſonne la plus tendre dans le tête-à-tête, & la plus dévote à

la moſquée. Une nuit, dans les doux tranſports de ſon amour, elle s'écria, en m'embraſſant : *Allah, illa, Allah* ; ce ſont les paroles ſacramentelles des Turcs ; je crus que c'étoit celles de l'amour, je m'écriai auſſi fort tendrement : *Allah, illa, Allah.* Ah ! me dit-elle, le Dieu miſéricordieux ſoit loué, vous êtes Turc. Je lui dis que je le béniſſois de m'en avoir donné la force, & je me crus trop heureux. Le matin, l'iman vint pour me circoncire ; & comme je fis quelques difficultés, le cadi du quartier, homme loyal, me propoſa de m'empaler ; je ſauvai mon prépuce & mon derriere avec mille ſéquins, je m'enfuis vîte en Perſe, réſolu de ne plus entendre ni meſſe Grecque, ni Latine, en Turquie, & de ne plus crier *Allah, illa, Allah*, dans un rendez-vous.

En arrivant à Iſpahan, on me demanda ſi j'étois pour le mouton noir ou pour le mouton blanc ? Je répondis que cela m'étoit fort indifférent, pourvu qu'il fût tendre. Il faut ſavoir que les factions du mouton blanc & du mouton noir partageoient encore les Perſans. On crut que je me mo-

quois des deux partis, de ſorte que je me trouvai déja une violente affaire ſur les bras aux portes de la ville : il m'en coûta encore grand nombre de ſéquins pour me débarraſſer des moutons.

Je pouſſai juſqu'à la Chine, avec un interprete qui m'aſſura que c'étoit là le pays où l'on vivoit librement & gaiement. Les Tartares s'en étoient rendus maîtres, après avoir tout mis à feu & à ſang ; & les révérends peres jéſuites d'un côté, comme les révérends peres dominicains de l'autre, diſoient qu'ils y gagnoient des ames à Dieu, ſans que perſonne en ſût rien. On n'a jamais vu de convertiſſeurs ſi zélés ; car ils ſe perſécutoient les uns les autres tour-à-tour : ils écrivoient à Rome des volumes de calomnies ; ils ſe traitoient d'infideles & de prévaricateurs pour un rien. Il y avoit ſur-tout une horrible querelle entr'eux ſur la maniere de faire la révérence. Les jéſuites vouloient que les Chinois ſaluaſſent leurs peres & leurs meres à la mode de la Chine, & les dominicains vouloient qu'on les ſaluât à la mode de Rome. Il m'arriva d'être pris par les jéſuites

pour un dominicain. On me fit paſſer chez ſa majeſté Tartare pour un eſpion du pape. Le conſeil ſuprême chargea un premier mandarin, qui ordonna à un ſergent, qui commanda à quatre sbires du pays, de m'arrêter & de me lier en cérémonie. Je fus conduit, après cent-quarante génuflexions, devant ſa majeſté. Elle me fit demander ſi j'étois l'eſpion du pape, & s'il étoit vrai que ce prince dût venir en perſonne le détrôner ? Je lui répondis que le pape étoit un prêtre de ſoixante & dix ans ; qu'il demeuroit à quatre-mille lieues de ſa ſacrée Majeſté Tartaro-Chinoiſe, qu'il avoit environ deux mille ſoldats qui montoient la garde avec un paraſol ; qu'il ne détrônoit perſonne, & que ſa majeſté pouvoit dormir en ſûreté. Ce fut l'aventure la moins funeſte de ma vie. On m'envoya à Macao, où je m'embarquai pour l'Europe.

Mon vaiſſeau eut beſoin d'être radoubé vers les côtes de Golconde. Je pris ce tems pour aller voir la cour du grand Aureng-Zeb, dont on diſoit merveilles dans le monde : il étoit alors dans Delhy. J'eus la conſolation de l'enviſager le jour de la pom-

peuſe cérémonie dans laquelle il reçut le préſent céleſte que lui envoyoit le ſchérif de la Mecque. C'étoit le balai avec lequel on avoit balayé la maiſon ſainte, le Caabah, le Beth-Allah. Ce balai eſt le ſymbole du balai divin qui balaie toutes les ordures de l'ame. Aureng-Zeb ne paroiſſoit pas en avoir beſoin ; c'étoit l'homme le plus pieux de l'Indouſtan. Il eſt vrai qu'il avoit égorgé ſes freres & empoiſonné ſon pere ; vingt rajahs & autant d'omrahs étoient morts dans les ſupplices ; mais cela n'étoit rien, & on ne parloit que de ſa dévotion. On ne lui comparoit que la ſacrée majeſté du ſéréniſſime empereur de Maroc, Muley Iſmaïl, qui coupoit des têtes tous les vendredis après la priere.

Je ne diſois mot ; les voyages m'avoient formé, & je ſentois qu'il ne m'appartenoit pas de décider entre ces deux auguſtes ſouverains. Un jeune François avec qui je logeois, manqua, je l'avoue, de reſpect à l'empereur des Indes & à celui de Maroc : il s'aviſa de dire très-indiſcrétement qu'il y avoit en Europe de très-pieux ſouverains qui gouvernoient bien leurs états, & qui fréquentoient même

même les égliſes, ſans pourtant tuer leurs peres & leurs freres, & ſans couper les têtes de leurs ſujets. Notre interprete tranſmit en Indou le diſcours impie de mon jeune homme. Inſtruit par le paſſé, je fis vîte ſeller mes chameaux : nous partîmes, le François & moi. J'ai ſu depuis que la nuit même les officiers du grand Aureng-Zed étant venus pour nous prendre, ils ne trouverent que l'interprete. Il fut exécuté en place publique, & tous les courtiſans avouerent ſans flaterie que ſa mort étoit très-juſte.

Il me reſtoit de voir l'Afrique, pour jouir de toutes les douceurs de notre continent. Je la vis en effet. Mon vaiſſeau fut pris par des corſaires negres. Notre patron fit de grandes plaintes ; il leur demanda pourquoi ils violoient ainſi les loix des nations. Le capitaine negre lui répondit : Vous avez le nez long, & nous l'avons plat ; vos cheveux ſont tous droits, & notre laine eſt friſée ; vous avez la peau de couleur de cendre, & nous de couleur d'ébene ; par conſéquent nous devons, par les loix ſacrées de la nature, être toujours ennemis. Vous nous achetez aux foires de la côte de Guinée,

comme des bêtes de ſomme, pour nous faire travailler à je ne ſais quel emploi auſſi pénible que ridicule. Vous nous faites fouiller à coups de nerfs de bœuf dans les montagnes pour en tirer une eſpece de terre jaune qui par elle-même n'eſt bonne à rien & qui ne vaut pas, à beaucoup près, un bon oignon d'Egypte : auſſi, quand nous vous rencontrons & que nous ſommes les plus forts, nous vous faiſons eſclaves, nous vous faiſons labourer nos champs, ou nous vous coupons le nez & les oreilles.

On n'avoit rien à répliquer à un diſcours ſi ſage. J'allai labourer le champ d'une vieille négreſſe pour conſerver mes oreilles & mon nez. On me racheta au bout d'un an. J'avois vu tout ce qu'il y a de beau, de bon & d'admirable ſur la terre : je réſolus de ne plus voir que mes Pénates. Je me mariai chez moi, je fus cocu ; & je vis que c'étoit l'état le plus doux de la vie.

LA PRINCESSE DE BABYLONE.

Le vieux Bélus, roi de Babylone, ſe croyoit le premier homme de la terre ; car tous ſes courtiſans le lui diſoient, & ſes hiſtoriographes le lui prouvoient. Ce qui pouvoit excuſer en lui ce ridicule, c'eſt qu'en effet ſes prédéceſſeurs avoient bâti Babylone plus de trente mille ans avant lui, & qu'il l'avoit embélie. On ſait que ſon palais & ſon parc, ſitués à quelques paraſanges de Babylone, s'étendoient entre l'Euphrate & le Tygre qui baignoient ces rivages enchantés. Sa vaſte maiſon, de trois mille pas de façade, s'élevoit juſques aux nues. La plate-forme étoit entourée d'une baluſtrade de marbre blanc de cinquante pieds de hauteur, qui portoit les ſtatues coloſſales de tous les rois & de tous les grands hommes de l'empire. Cette plate-forme, compoſée de deux rangs de briques couvertes d'une épaiſſe ſurface de plomb d'une extrémité à l'autre, étoit chargée de douze pieds de terre ; &

ſur cette terre on avoit élevé des forêts d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de palmiers, de girofliers, de cocotiers, de caneliers qui formoient des allées impénétrables aux rayons du ſoleil.

Les eaux de l'Euphrate, élevées par des pompes dans cent colonnes creuſes, venoient dans ces jardins remplir de vaſtes baſſins de marbre; & retombant enſuite par d'autres canaux, alloient former dans le parc des caſcades de ſix mille pieds de longueur & cent mille jets d'eau, dont la hauteur pouvoit à peine être apperçue; elles retournoient enſuite dans l'Euphrate d'où elles étoient parties. Les jardins de Sémiramis, qui étonnerent l'Aſie pluſieurs ſiecles après, n'étoient qu'une foible imitation de ces antiques merveilles; car du tems de Sémiramis tout commençoit à dégénérer chez les hommes & chez les femmes.

Mais ce qu'il y avoit de plus admirable à Babylone, ce qui éclipſoit tout le reſte, étoit la fille unique du roi, nommée Formoſanthe. Ce fut d'après ſes portraits & ſes ſtatues que, dans la ſuite des ſiecles, Praxitele ſculpta ſon Aphrodite, & celle qu'on

nomma la Vénus aux belles feſſes. Quelle différence, ô ciel ! de l'original aux copies ! Auſſi Bélus étoit-il plus fier de ſa fille que de ſon royaume. Elle avoit dix-huit ans : il lui falloit un époux digne d'elle ; mais où le trouver ? Un ancien oracle avoit ordonné que Formoſanthe ne pourroit appartenir qu'à celui qui tendroit l'arc de Nembrod. Ce Nembrod, le fort chaſſeur devant le Seigneur, avoit laiſſé un arc de ſept pieds Babyloniques de haut, d'un bois d'ébene plus dur que le fer du mont Caucaſe, qu'on travaille dans les forges de Derbent ; & nul mortel, depuis Nembrod, n'avoit pu bander cet arc merveilleux.

Il étoit dit encore que le bras qui auroit tendu cet arc, tueroit le lion le plus terrible & le plus dangereux qui ſeroit dans le cirque de Babylone. Ce n'étoit pas tout ; le bandeur de l'arc, le vainqueur du lion devoit terraſſer tous ſes rivaux ; mais il devoit ſur-tout avoir beaucoup d'eſprit, être le plus magnifique des hommes, le plus vertueux, & poſſéder la choſe la plus rare qui fût dans l'univers entier.

Il ſe préſenta trois rois qui oſerent diſ-

puter Formoſanthe ; le Pharaon d'Egypte, le Schah des Indes & le grand Kan des Scythes. Bélus aſſigna le jour & le lieu du combat à l'extrémité de ſon parc, dans un vaſte eſpace bordé par les eaux de l'Euphrate & du Tygre réunies. On dreſſa autour de la lice un emphithéatre de marbre qui pouvoit contenir cinq cents mille ſpectateurs. Vis-à-vis l'emphithéatre étoit le trône du roi, qui devoit paroître avec Formoſanthe accompagnée de toute la cour ; &, à droite & à gauche, entre le trône & l'emphithéatre, étoient d'autres trônes & d'autres ſiéges pour les trois rois ; & pour tous les autres ſouverains qui ſeroient curieux de venir voir cette auguſte cérémonie.

Le roi d'Egypte arriva le premier, monté ſur le bœuf Apis, & tenant en main le ſiſtre d'Iſis. Il étoit ſuivi de deux mille prêtres vêtus de robes de lin plus blanches que la neige, de deux mille eunuques, de deux mille magiciens, & de deux mille guerriers.

Le roi des Indes arriva bientôt après dans un char traîné par douze éléphans. Il avoit une ſuite encore plus nombreuſe & plus brillante que celle du Pharaon d'Egypte.

Le dernier qui parut être le roi des Scythes. Il n'avoit auprès de lui que des guerriers choisis, armés d'arcs & de fleches. Sa monture étoit un tigre superbe qu'il avoit dompté, & qui etoit aussi haut que les plus beaux chevaux de Perse. La taille de ce monarque imposante & majestueuse, effaçoit celle de ses rivaux ; ses bras nuds, aussi nerveux que blancs, sembloient déja tendre l'arc de Nembrod.

Les trois princes se prosternerent d'abord devant Bélus & Formosanthe. Le roi d'Egypte offrit à la princesse les deux plus beaux crocodiles du Nil, deux hippopotames, deux zebres, deux rats d'Egypte & deux momies, avec les livres du grand Hermès, qu'il croyoit être ce qu'il y avoit de plus rare sur la terre.

Le roi des Indes lui offrit cent éléphans qui portoient chacun une tour de bois doré, & mit à ses pieds le Veidam écrit de la main de Xaca lui-même.

Le roi des Scythes, qui ne savoit ni lire ni écrire, présenta cent chevaux de bataille couverts de housses de peaux de renards noirs.

La princeſſe baiſſa les yeux, devant ſes amans, & s'inclina avec des graces auſſi modeſtes que nobles.

Bélus fit conduire ces monarques ſur les trônes qui leur étoient préparés. Que n'ai-je trois filles ! leur dit-il, je rendrois aujourd'hui ſix perſonnes heureuſes. Enſuite il fit tirer au ſort à qui eſſaieroit le premier l'arc de Nembrod. On mit dans un caſque d'or les noms des trois prétendans. Celui du roi d'Egypte ſortit le premier ; enſuite parut le nom du roi des Indes ; le roi Scythe, en regardant l'arc & ſes rivaux, ne ſe plaignit point d'être le troiſieme.

Tandis qu'on préparoit ces brillantes épreuves, vingt mille pages & vingt mille jeunes filles diſtribuoient ſans confuſion des rafraîchiſſemens aux ſpectateurs entre les rangs des ſiéges. Tout le monde avouoit que les dieux n'avoient établi les rois que pour donner tous les jours des fêtes, pourvu qu'elles fuſſent diverſifiées ; que la vie eſt trop courte pour en uſer autrement ; que les procès, les intrigues, la guerre, les diſputes des prêtres qui conſument la vie humaine ſont des choſes abſurdes & horribles ; que

l'homme n'eſt né que pour la joie, qu'il n'aimeroit pas les plaiſirs paſſionnément & continûment s'il n'étoit pas formé pour eux; que l'eſſence de la nature humaine eſt de ſe réjouir, & que tout le reſte eſt folie. Cette excellente morale n'a jamais été démentie par les faits.

Comme on alloit commencer ces eſſais qui devoient décider de la deſtinée de Formoſanthe, un jeune inconnu monté ſur une licorne, accompagné de ſon valet monté de même, & portant ſur le poing un gros oiſeau, ſe préſente à la barriere. Les gardes furent ſurpris de voir en cet équipage une figure qui avoit l'air de la divinité. C'étoit, comme on l'a dit depuis, le viſage d'Adonis ſur le corps d'Hercule; c'étoit la majeſté avec les graces. Ses ſourcils noirs & ſes longs cheveux blonds, mélange de beauté inconnu à Babylone, charmerent l'aſſemblée: tout l'emphithéatre ſe leva pour mieux le regarder: toutes les femmes de la cour fixerent ſur lui des regards étonnés. Formoſanthe elle-même, qui baiſſoit toujours les yeux, les releva & rougit. Les trois rois pâlirent; tous les ſpectateurs, en compa-

rant Formoſanthe avec l'inconnu, s'écrioient: Il n'y a dans le monde que ce jeune homme qui ſoit auſſi beau que la princeſſe.

Les huiſſiers ſaiſis d'étonnement lui demanderent s'il étoit roi. L'étranger répondit qu'il n'avoit pas cet honneur, mais qu'il étoit venu de fort loin par curioſité pour voir s'il y avoit des rois qui fuſſent dignes de Formoſanthe. On l'introduiſit dans le premier rang de l'emphithéatre, lui, ſon valet, ſes deux licornes & ſon oiſeau. Il ſalua profondément Bélus, ſa fille, les trois rois & toute l'aſſemblée, puis il prit place en rougiſſant. Ses deux licornes ſe coucherent à ſes pieds, ſon oiſeau ſe percha ſur ſon épaule, & ſon valet qui portoit un petit ſac, ſe mit à côté de lui.

Les épreuves commencerent. On tira de ſon étui d'or l'arc de Nembrod. Le grand-maître des cérémonies, ſuivi de cinquante pages, & précédé de vingt trompettes, le préſenta au roi d'Egypte, qui le fit bénir par ſes prêtres, & l'ayant poſé ſur la tête du bœuf Apis, il ne douta pas de remporter cette premiere victoire. Il deſcend au milieu de l'arene, il eſſaie, il épuiſe ſes forces, il

fait des contorſions qui excitent le rire de l'amphithéatre, & qui font même ſourire Formoſanthe.

Son grand aumônier s'approcha de lui : Que votre majeſté, lui dit-il, renonce à ce vain honneur, qui n'eſt que celui des muſcles & des nerfs : vous triompherez dans tout le reſte. Vous vaincrez le lion, puiſque vous avez le ſabre d'Oſiris. La princeſſe de Babylone doit appartenir au prince qui a le plus d'eſprit, & vous avez deviné des énigmes. Elle doit épouſer le plus vertueux, vous l'êtes, puiſque vous avez été élevé par les prêtres d'Egypte. Le plus généreux doit l'emporter, & vous avez donné les deux plus beaux crocodiles & les deux plus beaux rats qui ſoient dans le Delta. Vous poſſédez le bœuf Apis & les livres d'Hermès, qui ſont la choſe la plus rare de l'univers. Perſonne ne peut vous diſputer Formoſanthe. Vous avez raiſon, dit le roi d'Egypte ; & il ſe remit ſur ſon trône.

On alla mettre l'arc entre les mains du roi des Indes. Il en eut des empoules pour quinze jours, & ſe conſola en préſumant que

le roi des Scythes ne ſeroit pas plus heureux que lui.

Le Scythe mania l'arc à ſon tour. Il joignoit l'adreſſe à la force ; l'arc parut prendre quelque élaſticité entre ſes mains ; il le fit un peu plier, mais jamais il ne put venir à bout de le tendre. L'amphithéatre, à qui la bonne mine de ce prince inſpiroit des inclinations favorables, gémit de ſon peu de ſuccès, & jugea que la belle princeſſe ne ſeroit jamais mariée.

Alors le jeune inconnu deſcendit d'un ſaut ſur l'arene, & s'adreſſant au roi des Scythes: Que votre majeſté, lui dit-il, ne s'étonne point de n'avoir pas entiérement réuſſi : ces arcs d'ébene ſe font dans mon pays ; il n'y a qu'un certain tour à donner. Vous avez beaucoup plus de mérite à l'avoir fait plier, que je n'en peux avoir à le tendre. Auſſi-tôt il prit une fleche, l'ajuſta ſur la corde, tendit l'arc de Nembrod, & fit voler la fleche bien au-delà des barrieres. Un million de mains applaudit à ce prodige. Babylone retentit d'acclamations, & toutes les femmes diſoient : Quel bonheur qu'un ſi beau garçon ait tant de force ! Il

Il tira enſuite de ſa poche une petite lame d'ivoire, écrivit ſur cette lame avec une aiguille d'or, attacha la tablette d'ivoire à l'arc, & préſenta le tout à la princeſſe avec une grace qui raviſſoit tous les aſſiſtans; puis il alla modeſtement ſe remettre à ſa place entre ſon oiſeau & ſon valet. Babylone entiere étoit dans la ſurpriſe. Les trois rois étoient confondus, & l'inconnu ne paroiſſoit pas s'en appercevoir.

Formoſanthe fut encore plus étonnée en liſant ſur la tablette d'ivoire attachée à l'arc ces petits vers en beau langage Chaldéen :

L'arc de Nembrod eſt celui de la guerre,
L'arc de l'Amour eſt celui du bonheur;
Vous le portez. Par vous ce Dieu vainqueur
Eſt devenu le maître de la terre.
Trois rois puiſſans, trois rivaux aujourd'hui,
Oſent prétendre à l'honneur de vous plaire :
Je ne ſais pas qui votre cœur préfere;
Mais l'Univers ſera jaloux de lui.

Ce petit madrigal ne fâcha point la princeſſe. Il fut critiqué par quelques ſeigneurs de la vieille cour, qui dirent qu'autrefois, dans le bon tems, on auroit comparé Bélus au Soleil, & Formoſanthe à la Lune, ſon cou à

une tour, & ſa gorge à un boiſſeau de froment. Ils dirent que l'étranger n'avoit point d'imagination, & qu'il s'écartoit des regles de la véritable poéſie ; mais toutes les dames trouverent les vers fort galans. Elles s'émerveillerent qu'un homme qui bandoit ſi bien un arc eût tant d'eſprit. La dame d'honneur de la princeſſe lui dit : Madame voilà bien des talens en pure perte. De quoi ſervira à ce jeune homme ſon eſprit & l'arc de Bélus ? A le faire admirer, répondit Formoſanthe. Ah ! dit la dame d'honneur entre ſes dents, encore un madrigal, & il pourroit bien être aimé.

Cependant Bélus ayant conſulté ſes mages, déclara qu'aucun des trois rois n'ayant pu bander l'arc de Nembrod, il n'en falloit pas moins marier ſa fille ; & qu'elle appartiendroit à celui qui viendroit à bout d'abattre le grand lion qu'on nourriſſoit exprès dans ſa ménagerie. Le roi d'Egypte, qui avoit été élevé dans toute la ſageſſe de ſon pays, trouva qu'il étoit fort ridicule d'expoſer un roi aux bêtes pour le marier. Il avouoit que la poſſeſſion de Formoſanthe étoit d'un grand prix ; mais il prétendoit que ſi le lion l'étrangloit,

il ne pourroit jamais épouſer cette belle Babylonienne. Le roi des Indes entra dans les ſentimens de l'Egyptien ; tous deux conclurent que le roi de Babylone ſe moquoit d'eux ; qu'il falloit faire venir des armées pour le punir ; qu'ils avoient aſſez de ſujets qui ſe tiendroient fort honorés de mourir au ſervice de leurs maîtres, ſans qu'il en coutât un cheveu à leurs têtes ſacrées ; qu'ils détrôneroient aiſément le roi de Babylone, & qu'enſuite ils tireroient au ſort la belle Formoſanthe.

Cet accord étant fait, les deux rois dépêcherent chacun dans leur pays un ordre exprès d'aſſembler une armée de trois cents mille hommes pour enlever Formoſanthe.

Cependant le roi des Scythes deſcendit ſeul dans l'arene le cimeterre à la main. Il n'étoit pas éperdument épris des charmes de Formoſanthe ; la gloire avoit été juſques-là ſa ſeule paſſion, elle l'avoit conduit à Babylone. Il vouloit faire voir que ſi les rois de l'Inde & de l'Egypte étoient aſſez prudens pour ne ſe pas compromettre avec des lions, il étoit aſſez courageux pour ne pas dédaigner ce combat, & qu'il répareroit l'honneur du diadème. Sa rare valeur ne lui permit pas ſeule-

ment de ſe ſervir du ſecours de ſon tigre. Il s'avance ſeul, légérement armé, couvert d'un caſque d'acier garni d'or, ombragé de trois queues de cheval blanches comme la neige.

On lâche contre lui le plus énorme lion qui eût jamais été nourri dans les montagnes de l'Anti-Liban. Ses terribles griffes ſembloient capables de déchirer les trois rois à la fois, & ſa vaſte gueule de les dévorer. Ses affreux rugiſſemens faiſoient retentir l'amphitéatre. Les deux fiers champions ſe précipitent l'un contre l'autre d'une courſe rapide. Le courageux Scythe enfonce ſon épée dans le goſier du lion; mais la pointe, rencontrant une de ces épaiſſes dents que rien ne peut percer, ſe briſe en éclats, & le monſtre des forêts, furieux de ſa bleſſure, imprimoit déja ſes ongles ſanglans dans les flancs du monarque.

Le jeune inconnu, touché du péril d'un ſi brave prince, ſe jette dans l'arene plus prompt qu'un éclair; il coupe la tête du lion avec la même dextérité qu'on a vu depuis dans nos carrouſels de jeunes chevaliers adroits enlever des têtes de Mores ou des bagues.

Puis tirant une petite boëte, il la préſenta au roi Scythe, en lui diſant: Votre majeſté

trouvera dans cette petite boëte le véritable dictame qui croît dans mon pays. Vos glorieuſes bleſſures ſeront guéries en un moment. Le haſard ſeul vous a empêché de triompher du lion ; votre valeur n'en eſt pas moins admirable.

Le roi Scythe, plus ſenſible à la reconnoiſſance qu'à la jalouſie, remercia ſon libérateur, & après l'avoir tendrement embraſſé, rentra dans ſon quartier pour appliquer le dictame ſur ſes bleſſures.

L'inconnu donna la tête du lion à ſon valet ; celui-ci après l'avoir lavée à la grande fontaine qui étoit au deſſous de l'amphithéatre & en avoir fait écouler tout le ſang, tira un fer de ſon petit ſac, arracha les quarante dents du lion, & mit à leur place quarante diamans d'une égale groſſeur.

Son maître, avec ſa modeſtie ordinaire, ſe remit à ſa place ; il donna la tête du lion à ſon oiſeau : Bel oiſeau, dit-il, allez porter aux pieds de Formoſanthe, ce foible hommage. L'oiſeau part, tenant dans une de ſes ſerres, le terrible trophée ; il le préſente à la princeſſe en baiſſant humblement le cou, & en s'applatiſſant devant elle. Les

quarante brillans éblouirent tous les yeux. On ne connoiſſoit pas encore cette magnificence dans la ſuperbe Babylone : l'émeraude, la topaze, le ſaphir & le pyrope étoient regardés encore comme les plus précieux ornemens. Bélus & toute la cour étoient ſaiſis d'admiration. L'oiſeau qui offroit ce préſent les ſurprit encore davantage. Il étoit de la taille d'un aigle, mais ſes yeux étoient auſſi doux & auſſi tendres que ceux de l'aigle ſont fiers & menaçans. Son bec étoient couleur de roſe, & ſembloit tenir quelque choſe de la belle bouche de Formoſanthe. Son cou raſſembloit toutes les couleurs de l'iris, mais plus vives & plus brillantes. L'or en mille nuances éclatoit ſur ſon plumage. Ses pieds paroiſſoient un mélange d'argent & de pourpre ; & la queue des beaux oiſeaux qu'on attela depuis au char de Junon, n'approchait pas de la ſienne.

L'attention, la curioſité, l'étonnement, l'extaſe de toute la cour ſe partageoient entre les quarante diamans & l'oiſeau. Il s'étoit perché ſur la baluſtrade entre Bélus & ſa fille Formoſanthe ; elle le flattoit, le careſſoit, le baiſoit. Il ſembloit recevoir ſes careſſes

avec un plaiſir mêlé de reſpect. Quand la princeſſe lui donnoit des baiſers, il les rendoit & la regardoit enſuite avec des yeux attendris. Il recevoit d'elle des biſcuits & des piſtaches qu'il prenoit de ſa patte purpurine & argentée, & qu'il portoit à ſon bec avec des graces inexprimables.

Bélus, qui avoit conſidéré les diamans avec attention, jugeait qu'une de ſes provinces pouvoit à peine payer un préſent ſi riche. Il ordonna qu'on préparât pour l'inconnu des dons encore plus magnifiques que ceux qui étoient deſtinés aux trois monarques. Ce jeune homme, diſoit-il, eſt ſans doute le fils du roi de la Chine, ou de cette partie du monde qu'on nomme Europe, dont j'ai entendu parler, ou de l'Afrique, qui eſt, dit-on, voiſine du royaume d'Egypte.

Il envoya ſur le champ ſon grand écuyer complimenter l'inconnu, & lui demander s'il étoit ſouverain, ou fils du ſouverain d'un de ces empires, & pourquoi poſſédant de ſi étonnans tréſors, il étoit venu avec un valet & un petit ſac ?

Tandis que le grand écuyer avançoit vers

l'amphithéatre pour s'aquitter de ſa commiſſion, arriva un autre valet ſur une licorne. Ce valet, adreſſant la parole au jeune homme, lui dit : Ormar, votre pere touche à l'extrémité de ſa vie, & je ſuis venu vous en avertir. L'inconnu leva les yeux au ciel, verſa des larmes, & ne répondit que par ce mot : *Partons.*

Le grand écuyer, après avoir fait les complimens de Bélus au vainqueur du lion, au donneur des quarante diamans, au maître du bel oiſeau, demanda au valet de quel royaume étoit ſouverain le pere de ce jeune héros ? Le valet répondit : Son pere eſt un vieux berger qui eſt fort aimé dans le canton.

Pendant ce court entretien, l'inconnu étoit déja monté ſur ſa licorne. Il dit au grand écuyer : Seigneur, daignez me mettre aux pieds de Bélus & de ſa fille. J'oſe la ſupplier d'avoir grand ſoin de l'oiſeau que je lui laiſſe ; il eſt unique comme elle. En achevant ces mots il partit comme un éclair ; les deux valets le ſuivirent, & on les perdit de vue.

Formoſanthe ne put s'empêcher de jetter un grand cri. L'oiſeau ſe retournant vers

l'amphithéatre où ſon maître avoit été aſſis, parut très-affligé de ne le plus voir. Puis regardant fixément la princeſſe, & frottant doucement ſa belle main de ſon bec, il ſembla ſe vouer à ſon ſervice.

Bélus, plus étonné que jamais, apprenant que ce jeune homme ſi extraordinaire étoit le fils d'un Berger, ne put le croire. Il fit courir après lui; mais bientôt on lui rapporta que les licornes ſur leſquelles ces trois hommes couroient, ne pouvoient être atteintes, & qu'au galop dont elles alloient, elles devoient faire cent lieues par jour.

Tout le monde raiſonnoit ſur cette aventure étrange, & s'épuiſoit en vaines conjectures. Comment le fils d'un berger peut-il donner quarante gros diamans? Pourquoi eſt-il monté ſur une licorne? On s'y perdoit; Formoſanthe, en careſſant ſon oiſeau, étoit plongée dans une rêverie profonde.

La princeſſe Aldée, ſa couſine iſſue de germaine, très-bien faite, & preſque auſſi belle que Formoſanthe, lui dit: Ma couſine, je ne ſais pas ſi ce jeune demie-dieu eſt le fils d'un berger; mais il me ſemble qu'il a rem-

pli toutes les conditions attachées à votre mariage. Il a bandé l'arc de Nembrod, il a vaincu le lion, il a beaucoup d'eſprit, puiſqu'il a fait pour vous un aſſez joli impromptu. Après les quarante énormes diamans qu'il vous a donnés, vous ne pouvez nier qu'il ne ſoit le plus généreux des hommes. Il poſſédoit dans ſon oiſeau ce qu'il y a de plus rare ſur la terre ; ſa vertu n'a point d'égale, puiſque, pouvant demeurer auprès de vous, il eſt parti ſans délibérer dès qu'il a ſu que ſon pere étoit malade. L'oracle eſt accompli dans tous ſes points, excepté dans celui qui exige qu'il terraſſe ſes rivaux ; mais il a fait plus, il a ſauvé la vie du ſeul concurrent qu'il pouvoit craindre, & quand il s'agira de battre les deux autres, je crois que vous ne doutez pas qu'il n'en vienne à bout aiſément.

Tout ce que vous dites eſt bien vrai, répondit Formoſanthe ; mais eſt-il poſſible que le plus grand des hommes, & peut-être même le plus aimable, ſoit le fils d'un berger !

La dame d'honneur ſe mêlant de la converſation, dit que, très-ſouvent, ce mot

de *berger* étoit appliqué aux rois ; qu'on les appelloit *bergers*, parce qu'ils tondent de fort près leur troupeau ; que c'étoit ſans doute une mauvaiſe plaiſanterie de ſon valet ; que ce jeune héros n'étoit venu ſi mal accompagné que pour faire voir combien ſon ſeul mérite étoit au-deſſus du faſte des rois, & pour ne devoir Formoſanthe qu'à lui-même. La princeſſe ne répondit qu'en donnant à ſon oiſeau mille tendres baiſers.

On préparoit cependant un grand feſtin pour les trois rois, & pour tous les princes qui étoient venus à la fête. La fille & la niece du roi devoient en faire les honneurs. On portoit chez les rois des préſens dignes de la magnificence de Babylone. Bélus, en attendant qu'on ſervît, aſſembla ſon conſeil ſur le mariage de la belle Formoſanthe, & voici comme il parla, en grand politique :

Je ſuis vieux, je ne ſais plus que faire, ni à qui donner ma fille. Celui qui la méritoit n'eſt qu'un vil berger. Le roi des Indes & celui d'Egypte ſont des poltrons ; le roi des Scythes me conviendroit aſſez, mais il n'a rempli aucune des conditions impoſées.

Je vais encore conſulter l'oracle. En attendant, délibérez, & nous conclurons ſuivant ce que l'oracle aura dit ; car un roi ne doit ſe conduire que par l'ordre exprès des dieux immortels.

Alors il va dans ſa chapelle ; l'oracle lui répond, en peu de mots ſuivant la coutume : « Ta fille ne ſera mariée que quand » elle aura couru le monde ». Bélus étonné revient au conſeil & rapporte cette réponſe.

Tous les miniſtres avoient un profond reſpect pour les oracles ; tous convenoient, ou feignoient de convenir qu'ils étoient le fondement de la religion ; que la raiſon doit ſe taire devant eux ; que c'eſt par eux que les rois regnent ſur les peuples, & les mages ſur les rois ; que ſans les oracles il n'y auroit ni vertu, ni repos ſur la terre. Enfin, après avoir témoigné la plus profonde vénération pour eux, preſque tous conclurent que celui-ci étoit impertinent, qu'il ne faloit pas lui obéir ; que rien n'étoit plus indécent pour une fille, & ſur-tout pour celle du grand roi de Babylone, que d'aller courir ſans ſavoir où ;

que

que c'étoit le vrai moyen de n'être point mariée, ou de faire un mariage clandeſtin, honteux & ridicule ; qu'en un mot cet oracle n'avoit pas le ſens commun.

Le plus jeune des miniſtres, nommé Oribaſe, qui avoit plus d'eſprit qu'eux, dit que l'oracle entendoit ſans doute quelque pélerinage de dévotion, & qu'il s'offroit à être le conducteur de la princeſſe. Le conſeil revint à ſon avis, mais chacun vouloit ſervir d'écuyer. Le roi décida que la princeſſe pourroit aller à trois cents paraſanges ſur le chemin de l'Arabie, à un temple dont le ſaint avoit la réputation de procurer d'heureux mariages aux filles, & que ce ſeroit le doyen du conſeil qui l'accompagneroit. Après cette déciſion on alla ſouper.

Au milieu des jardins, entre deux caſcades, s'élevoit un ſallon ovale de trois cents pieds de diametre, dont la voûte d'azur, ſemée d'étoiles d'or, repréſentoit toutes les conſtellations avec les planetes, chacune à leur véritable place, & cette voûte tour-

noit ainſi que le ciel, par des machines auſſi inviſibles que le ſont celles qui dirigent les mouvemens céleſtes. Cent mille flambeaux, enfermés dans des cylindres de cryſtal, éclairoient les dehors & l'intérieur de la ſalle à manger. Un bufet, en gradins, portoit vingt mille vaſes ou plats d'or; &, vis-à-vis le bufet, d'autres gradins étoient remplis de muſiciens. Deux autres amphithéatres étoient chargés, l'un des fruits de toutes les ſaiſons, l'autre d'amphores de cryſtal où brilloient tous les vins de la terre.

Les convives prirent leurs places autour d'une table de compartimens qui figuroient des fleurs & des fruits, tous en pierres précieuſes. La belle Formoſanthe fut placée entre le roi des Indes & celui d'Egypte, la belle Aldée auprès du roi des Scythes. Il y avoit une trentaine de princes, & chacun d'eux étoit à côté d'une des plus belles dames du palais. Le roi de Babylone au milieu, vis-à-vis de ſa fille, paroiſſoit partagé entre le chagrin de n'avoir pu la marier, & le plaiſir de la garder encore.

Formoſanthe lui demanda la permiſſion de mettre ſon oiſeau ſur la table à côté d'elle. Le roi le trouva très-bon.

La muſique, qui ſe fit entendre, donna une pleine liberté à chaque prince d'entretenir ſa voiſine. Le feſtin parut auſſi agréable que magnifique. On avoit ſervi devant Formoſanthe un ragoût que le roi ſon pere aimoit beaucoup. La princeſſe dit qu'il falloit le porter devant ſa majeſté ; auſſi-tôt l'oiſeau ſe ſaiſir du plat avec une dextérité merveilleuſe, & va le préſenter au roi. Jamais on ne fut plus étonné à ſouper. Bélus lui fit autant de careſſes que ſa fille. L'oiſeau reprit enſuite ſon vol pour retourner auprès d'elle. Il déployoit en volant une ſi belle queue, ſes ailes étendues étaloient tant de brillantes couleurs, l'or de ſon plumage jetoit un éclat ſi éblouiſſant, que tous les yeux ne regardoient que lui. Tous les concertans ceſſerent leur muſique, & devinrent immobiles. Perſonne ne mangeoit, perſonne ne parloit, on n'entendoit qu'un murmure d'admiration. La princeſſe de Babylone le baiſa pendant tout le ſouper, ſans ſonger ſeulement s'il y

avoit des rois dans le monde. Ceux des Indes & d'Egypte ſentirent redoubler leur dépit & leur indignation, & chacun d'eux ſe promit bien de hâter la marche de ſes trois cent mille hommes pour ſe venger.

Pour le roi des Scythes, il étoit occupé à entretenir la belle Aldée : ſon cœur altier, mépriſant ſans dépit les inattentions de Formoſanthe, avoit conçu pour elle plus d'indifférence que de colere. Elle eſt belle, diſoit-il, je l'avoue ; mais elle me paroît de ces femmes qui ne ſont occupées que de leur beauté, & qui penſent que le genre humain doit leur être bien obligé quand elles daignoient ſe laiſſer voir en public. On n'adore point des idoles dans mon pays. J'aimerois mieux une laidron complaiſante & attentive, que cette belle ſtatue. Vous avez, Madame, autant de charmes qu'elle, & vous daignez au moins faire converſation avec les étrangers. Je vous avoue avec la franchiſe d'un Scythe, que je vous donne la préférence ſur votre couſine. Il ſe trompoit pourtant ſur le caractere de Formoſanthe : elle n'étoit pas ſi dédaigneuſe qu'elle le paroiſſoit ; mais ſon

compliment fut très-bien reçu de la princeſſe Aldée. Leur entretien devint fort intéreſſant : ils étoient très-contens, & déja sûrs l'un de l'autre, avant qu'on sortît de table.

Après le ſouper on alla ſe promener dans les boſquets. Le roi des Scythes & Aldée ne manquerent pas de chercher un cabinet ſolitaire. Aldée, qui étoit la franchiſe même, parla ainſi à ce prince :

Je ne haïs point ma couſine, quoiqu'elle ſoit plus belle que moi, & qu'elle ſoit deſtinée au trône de Babylone : l'honneur de vous plaire me tient lieu d'attraits. Je préfere la Scythie avec vous à la couronne de Babylone ſans vous. Mais cette couronne m'appartient de droit, s'il y a des droits dans le monde ; car je ſuis de la branche aînée de Nembrod, & Formoſanthe n'eſt que de la cadette. Son grand-pere détrôna le mien & le fit mourir.

Telle eſt donc la force du ſang dans la maiſon de Babylone ! dit le Scythe ; comment s'appelloit votre grand-pere ? Il ſe nommoit Aldée comme moi : mon pere avoit le même nom ; il fut relégué au

fond de l'empire avec ma mere ; & Bélus, après leur mort, ne craignant rien de moi, voulut m'élever auprès de ſa fille ; mais il a décidé que je ne ſerois jamais mariée.

Je veux venger votre pere, & votre grand-pere, & vous, dit le roi des Scythes. Je vous réponds que vous ſerez mariée ; je vous enleverai après demain, de grand matin ; car il faut dîner demain avec le roi de Babylone, & je reviendrai ſoutenir vos droits avec une armée de trois cent mille hommes. Je le veux bien, dit la belle Aldée : & après s'être donné leur parole d'honneur, ils ſe ſéparerent.

Il y avoit long-tems que l'incomparable Formoſanthe s'étoit allé coucher. Elle avoit fait placer à côté de ſon lit un petit oranger dans une caiſſe d'argent pour y faire repoſer ſon oiſeau. Ses rideaux étoient fermés, mais elle n'avoit aucune envie de dormir ; ſon cœur & ſon imagination étoient trop éveillés. Le charmant inconnu étoit devant ſes yeux ; elle le voyoit tirant une fleche avec l'arc de Nembrod ; elle le contemploit coupant la tête du lion ; elle re-

liſoit ſon madrigal ; enfin elle le voyoit s'échaper de la foule monté ſur ſa licorne ; alors elle éclatoit en ſanglots, elle s'écrioit avec larmes : Je ne le reverrai donc plus ! il ne reviendra pas !

Il reviendra, Madame, lui répondit l'oiſeau du haut de ſon oranger ; peut-on vous avoir vue & ne pas deſirer de vous revoir ?

O ciel ! ô puiſſances éternelles, mon oiſeau parle le pur Chaldéen ! en diſant ces mots elle tire ſes rideaux, lui tend les bras, ſe met à genoux ſur ſon lit : Etes-vous un dieu deſcendu ſur la terre ? Etes-vous le grand Oroſmade caché ſous ce beau plumage ? Si vous êtes un dieu, rendez-moi ce beau jeune homme.

Je ne ſuis qu'une volatile, répliqua l'autre ; mais je nâquis dans le tems que les bêtes parloient encore, & que les oiſeaux, les ſerpens, les ânesſes, les chevaux & les grifons s'entretenoient familiérement avec les hommes. Je n'ai pas voulu parler devant le monde, de peur que vos dames d'honneur ne me priſſent pour un ſorcier : je ne veux me découvrir qu'à vous.

Formoſanthe, interdite, égarée, enivrée de tant de merveilles, agitée de l'empreſſement de faire cent queſtions à la fois, lui demande d'abord quel âge elle avoit. Vingt-ſept mille neuf cents ans & ſix mois, Madame; je ſuis de l'âge de la petite révolutoin du ciel que vos mages appellent *la préceſſion des équinoxes*, & qui s'accomplit en près de vingt-huit mille de vos années. Il y a des révolutions infiniment plus longues, auſſi nous avons des êtres beaucoup plus vieux que moi. Il y a vingt-deux mille ans que j'appris le Chaldéen dans un de mes voyages. J'ai toujours conſervé beaucoup de goût pour la langue Chaldéenne; mais les autres animaux mes confreres ont renoncé à parler dans vos climats... Et pourquoi cela, mon divin oiſeau?... Hélas! c'eſt parce que les hommes ont pris enfin l'habitude de nous manger, au lieu de converſer & de s'inſtruire avec nous. Les barbares! ne devroient-ils pas être convaincus qu'ayant les mêmes organes qu'eux, les mêmes ſentimens, les mêmes beſoins, les mêmes deſirs, nous avions ce qui s'appelle *une ame*, tout comme eux; que nous étions leurs

freres, & qu'il ne falloit cuire & manger que les méchans ? Nous ſommes tellement vos freres, que le grand Etre, l'Etre éternel & formateur, ayant fait un pacte avec les hommes (1), nous comprit expreſſément dans le traité. Il vous défendit de vous nourrir de notre ſang, & à nous de ſucer le vôtre.

Les fables de votre ancien Locman, traduites en tant de langues, ſeront un témoignage éternellement ſubſiſtant de l'heureux commerce que vous avez eu autrefois avec nous. Elles commencent toutes par ces mots : *Du tems que les bêtes parloient.* Il eſt vrai qu'il y a beaucoup de femmes parmi vous qui parlent toujours à leurs chiens, mais ils ont réſolu de ne point répondre, depuis qu'on les a forcés à coups de fouets d'aller à la chaſſe, d'être les complices du meurtre de nos anciens amis communs, les cerfs, les daims, les lievres & les perdrix.

Vous avez encore d'anciens poëmes dans leſquels les chevaux parlent, & vos cochers

(1) Voyez le chap. 9 de la Genèſe, & les chap. 3, 18 & 19 de l'Eccléſiaſte.

leur adreſſent la parole tous les jours ; mais c'eſt avec tant de groſſiéreté, & en prononçant des mots ſi infâmes, que les chevaux qui vous aimoient tant autrefois, vous déteſtent aujourd'hui.

Le pays où demeure votre charmant inconnu ; le plus parfait des hommes, eſt demeuré le ſeul où votre eſpece ſache encore aimer la nôtre, & lui parler ; & c'eſt la ſeule contrée de la terre où les hommes ſoient juſtes.

Et où eſt-il ce pays de mon cher inconnu ? Quel eſt le nom de ce héros ? Comment ſe nomme ſon empire ; Car je ne croirai pas plus qu'il eſt un berger, que je ne crois que vous êtes une chauve-ſouris.

Son pays, Madame, eſt celui des Gangarides, peuple vertueux & invincible qui habite la rive orientale du Gange. Le nom de mon ami eſt Amazan. Il n'eſt pas roi, & je ne ſais même s'il voudroit s'abaiſſer à l'être : il aime trop ſes compatriotes : il eſt berger comme eux ; mais n'allez pas vous imaginer que ces bergers reſſemblent aux vôtres qui, couverts à peine de lambeaux déchirés, gardent des moutons infiniment mieux

habillés qu'eux ; qui gémiſſent ſous le fardeau de la pauvreté, & qui paient à un exacteur la moitié des gages chétifs qu'ils reçoivent de leurs maîtres. Les bergers Gangarides nés tous égaux, ſont les maîtres des troupeaux innombrables qui couvrent leurs prés éternellement fleuris. On ne les tue jamais ; c'eſt un crime horrible vers le Gange de tuer & de manger ſon ſemblable. Leur laine, plus fine & plus brillante que la plus belle ſoie, eſt le plus grand commerce de l'Orient. D'ailleurs, la terre des Gangarides produit tout ce qui peut flatter les deſirs de l'homme. Ces gros diamans qu'Amazan a eu l'honneur de vous offrir, ſont d'une mine qui lui appartient. Cette licorne que vous l'avez vu monter, eſt la monture ordinaire des Gangarides. C'eſt le plus bel animal, le plus fier, le plus terrible & le plus doux qui orne la terre. Il ſuffiroit de cent Gangarides & de cent licornes pour diſſiper des armées innombrables. Il y a environ deux ſiecles qu'un roi des Indes fut aſſez fou pour vouloir conquérir cette nation : il ſe préſenta ſuivi de dix mille éléphans & d'un million de guerriers. Les licornes percerent les éléphans

comme j'ai vu ſur votre table des moviettes enfilées dans des brochettes d'or. Les guerriers tomboient ſous le ſabre des Gangarides comme les moiſſons de ris ſont coupées par les mains des peuples de l'Orient. On prit le roi priſonnier avec plus de ſix cent mille hommes; on le baigna dans les eaux ſalutaires du Gange; on le mit au régime du pays, qui conſiſte à ne ſe nourrir que de végétaux prodigués par la nature pour nourrir tout ce qui reſpire. Les hommes, alimentés de carnage & abreuvés de liqueurs fortes, ont tous un ſang aigri & aduſte qui les rend fous en cent manieres différentes; leur principale démence eſt la fureur de verſer le ſang de leurs freres, & de dévaſter des plaines fertiles pour régner ſur des cimetieres. On employa ſix mois entiers à guérir le roi des Indes de ſa maladie. Quand les médecins eurent enfin jugé qu'il avoit le pouls plus tranquille & l'eſprit plus raſſis, ils en donnerent le certificat au conſeil des Gangarides. Ce conſeil, ayant pris l'avis des licornes, renvoya humainement le roi des Indes, ſa ſotte cour, & ſes imbécilles guerriers dans leur pays. Cette leçon les rendit ſages, & depuis ce tems les Indiens reſpectent

les

les Gangarides, comme les ignorans qui voudroient s'inſtruire, reſpectent parmi vous les philoſophes Chaldéens qu'ils ne peuvent égaler.

A propos, mon cher oiſeau, dit la princeſſe, y-a-t-il une religion chez les Gangarides ? . . . S'il y en a une ? Madame, nous nous aſſemblons pour rendre graces à Dieu les jours de la pleine lune : les hommes, dans un temple de cedre, les femmes, dans un autre, de peur des diſtractions ; tous les oiſeaux, dans un bocage ; les quadrupedes, ſur une belle pelouſe. Nous remercions Dieu de tous les biens qu'il nous a faits. Nous avons ſur-tout des perroquets qui prêchent à merveille.

Telle eſt la patrie de mon cher Amazan, c'eſt là que je demeure ; j'ai autant d'amitié pour lui qu'il vous a inſpiré d'amour. Si vous m'en croyez, nous partirons enſemble & vous irez lui rendre ſa viſite.

Vraiment, mon oiſeau, vous faites là un joli métier, répondit en ſouriant la princeſſe qui brûloit d'envie de faire le voyage, & qui n'oſoit le dire. Je ſers mon ami, dit l'oiſeau, & après le bonheur de vous aimer,

le plus grand eſt celui de ſervir vos amours.

Formoſanthe ne ſavoit plus où elle en étoit ; elle ſe croyoit tranſportée hors de la terre. Tout ce qu'elle avoit vu dans cette journée, tout ce qu'elle voyoit, tout ce qu'elle entendoit, & ſur-tout ce qu'elle ſentoit dans ſon cœur, la plongeoit dans un raviſſement qui paſſoit de bien loin celui qu'éprouvent aujourd'hui les fortunés Muſulmans, quand, dégagés de leurs liens terreſtres, ils ſe voient dans le neuvieme ciel entre les bras de leurs houris, environnés & pénétrés de la gloire & de la félicité céleſtes.

Elle paſſa toute la nuit à parler d'Amazan. Elle ne l'appelloit plus que ſon berger ; & c'eſt depuis ce tems-là que les noms de *berger* & d'*amant* ſont toujours employés l'un pour l'autre chez quelques nations.

Tantôt elle demandoit à l'oiſeau ſi Amazan avoit eu d'autres maîtreſſes : il répondit que non, & elle étoit au comble de la joie. Tantôt elle vouloit ſavoir à quoi il paſſoit ſa vie ; & elle apprenoit avec tranſport qu'il l'employoit à faire du bien, à cultiver les arts, à pénétrer les ſecrets de la nature, à

perfectionner ſon être. Tantôt elle vouloit ſavoir ſi l'ame de ſon oiſeau étoit de la même nature que celle de ſon amant ; pourquoi il avoit vécu près de vingt-huit mille ans, tandis que ſon amant n'en avoit que dix-huit ou dix-neuf ? Elle faiſoit cent queſtions pareilles, auxquelles l'oiſeau répondoit avec une diſcrétion qui irritoit ſa curioſité. Enfin le ſommeil ferma leurs yeux, & livra Formoſanthe à la douce illuſion des ſonges envoyés par les dieux, qui ſurpaſſent quelquefois la réalité même, & que toute la philoſophie des Chaldéens a bien de la peine à expliquer.

Formoſanthe ne s'éveilla que très-tard. Il étoit petit jour chez elle quand le roi ſon pere entra dans ſa chambre. L'oiſeau reçut ſa majeſté avec une politeſſe reſpectueuſe, alla au devant de lui, battit des aîles, alongea ſon cou, & ſe remit ſur ſon oranger. Le roi s'aſſit ſur le lit de ſa fille, que ſes rêves avoient encore embellie. Sa grande barbe s'approcha de ce beau viſage, & après lui avoir donné deux baiſers, il lui parla en ces mots :

Ma chere fille, vous n'avez pu trouver hier

un mari comme je l'eſpérois, il vous en faut un pourtant ; le ſalut de mon empire l'exige. J'ai conſulté l'oracle qui, comme vous ſavez, ne ment jamais, & qui dirige toute ma conduite. Il m'a ordonné de vous faire courir le monde ; il faut que vous voyagiez . . . Ah ! chez les Gangarides, ſans doute ? dit la princeſſe : & en prononçant ces mots qui lui échapoient, elle ſentit bien qu'elle diſoit une ſotiſe. Le roi qui ne ſavoit pas un mot de géographie, lui demanda ce qu'elle entendoit par des Gangarides ? Elle trouva aiſément une défaite. Le roi lui apprit qu'il falloit faire un pélerinage, qu'il avoit nommé les perſonnes de ſa ſuite, le doyen des conſeillers d'état, le grand-aumônier, une dame d'honneur, un médecin, un apothicaire & ſon oiſeau, avec tous les domeſtiques convenables.

Formoſanthe qui n'étoit jamais ſortie du palais du roi ſon pere, & qui juſqu'à la journée des rois & d'Amazan, n'avoit mené qu'une vie très-inſipide dans l'étiquette du faſte & dans l'apparence des plaiſirs, fut ravie d'avoir un pélerinage à faire. Qui ſait, diſoit-elle tout bas à ſon cœur, ſi les dieux

n'inſpireront pas à mon cher Gangaride le même deſir d'aller à la même chapelle, & ſi je n'aurai pas le bonheur de revoir le pélerin? Elle remercia tendrement ſon pere, en lui diſant qu'elle avoit toujours eu une ſecrete dévotion pour le ſaint chez lequel on l'envoyoit.

Bélus donna un excellent dîner à ſes hôtes; il n'y avoit que des hommes. C'étoient tous gens fort mal aſſortis; rois, princes, miniſtres, pontifes, tous jaloux les uns des autres; tous peſant leurs paroles, tous embarraſſés de leurs voiſins & d'eux-mêmes. Le repas fut triſte, quoiqu'on y bût beaucoup. Les princeſſes reſterent dans leurs appartemens occupées chacune de leur départ. Elles mangerent à leur petit couvert. Formoſanthe enſuite alla ſe promener dans les jardins avec ſon cher oiſeau qui, pour l'amuſer, voloit d'arbre en arbre en étalant ſa ſuperbe queue & ſon divin plumage.

Le roi d'Egypte, qui étoit chaud de vin (pour ne pas dire ivre) demanda un arc & des fleches à un de ſes pages. Ce prince étoit à la vérité l'archer le plus mal-adroit

de ſon royaume. Quand il tiroit au blanc, la place où l'on étoit le plus en ſûreté étoit le but où il viſoit ; mais le bel oiſeau, en volant auſſi rapidement que la fleche, ſe préſenta lui-même au coup, & tomba tout ſanglant entre les bras de Formoſanthe. L'Egyptien, en riant d'un ſot rire, ſe retira dans ſon quartier. La princeſſe perça le ciel de ſes cris, fondit en larmes, ſe meurtrit les joues & le poitrine. L'oiſeau mourant lui dit tout bas : Brûlez-moi, & ne manquez pas de porter mes cendres vers l'Arabie heureuſe, à l'Orient de l'ancienne ville d'Aden ou d'Eden, & de les expoſer au ſoleil ſur un petit bûcher de girofle & de canelle. Après avoir proféré ces paroles, il expira. Formoſanthe reſta long-tems évanouie ; & ne revit le jour que pour éclater en ſanglots. Son pere, partageant ſa douleur, & faiſant des imprécations contre le roi d'Egypte, ne doûta pas que cette aventure n'annonçât un avenir ſiniſtre. Il alla vîte conſulter l'oracle de ſa chapelle ; l'oracle répondit : « Mélange de » tout ; mort vivant, infidélité & conſtance ; » perte & gain ; calamités & bonheur ». Il

lui ni ſon conſeil n'y purent rien comprendre ; mais enfin il étoit ſatisfait d'avoir rempli ſes devoirs de dévotion.

Sa fille éplorée, pendant qu'il conſultoit l'oracle, fit rendre à l'oiſeau les honneurs funebres qu'il avoit ordonnées, & réſolut de le porter en Arabie au péril de ſes jours. Il fut brûlé dans du lin incombuſtible, avec l'oranger ſur lequel il avoit couché ; elle en recueillit la cendre dans un petit vaſe d'or tout entouré d'eſcarboucles & des diamans qu'on ôta de la gueule du lion. Que ne put-elle au lieu d'accomplir ce devoir funeſte, brûler tout en vie le déteſtable roi d'Egypte ! C'étoit là tout ſon deſir. Elle fit tuer dans ſon dépit, ſes deux crocodiles, ſes deux hippopotames, ſes deux zèbres, ſes deux rats, & fit jetter ſes deux momies dans l'Euphrate ; ſi elle avoit tenu ſon bœuf Apis, elle ne l'auroit pas épargné.

Le roi d'Egypte, outré de cet affront, partit ſur le champ pour faire avancer ſes trois cent mille hommes. Le roi des Indes voyant partir ſon allié s'en retourna le même jour, dans le ferme deſſein de joindre ſes trois-cent mille Indiens à l'armée Egyp-

tienne. Le roi de Scythie délogea dans la nuit avec la princeſſe Aldée, bien réſolu de venir combattre pour elle à la tête de trois-cent mille Scythes, & de lui rendre l'héritage de Babylone qui lui étoit dû, puiſqu'elle deſcendoit de la branche ainée.

De ſon côté, la belle Formoſanthe ſe mit en route à trois heures du matin avec ſa caravane de pélerins, ſe flattant bien qu'elle pourroit aller en Arabie exécuter les dernieres volontés de ſon oiſeau, & que la juſtice des dieux immortels lui rendroit ſon cher Amazan, ſans qui elle ne pouvoit plus vivre.

Ainſi, à ſon réveil, le roi de Babylone ne trouva plus perſonne : Comme les grandes fêtes ſe terminent, diſoit-il, & comme elles laiſſent un vuide étonnant dans l'ame quand le fracas eſt paſſé ! mais il fut tranſporté d'une colere vraiment royale, lorſqu'il apprit qu'on avoit enlevé la princeſſe Aldée. Il donna ordre qu'on éveillât tous ſes miniſtres, & qu'on aſſemblât le conſeil. En attendant qu'ils vinſſent, il ne manqua pas de conſulter ſon oracle, mais il ne put jamais en tirer que ces pa-

roles, ſi célebres depuis dans tout l'univers : « Quand on ne marie pas les filles, » elles ſe marient elles-mêmes ».

Auſſi-tôt l'ordre fut donné de faire marcher trois-cent mille hommes contre le roi des Scythes. Voilà donc la guerre la plus terrible alumée de tous les côtés, & elle fut produite par les plaiſirs de la plus belle fête qu'on ait jamais donnée ſur la terre. L'Aſie alloit être déſolée par quatre armées de trois cent mille combattans chacune. On ſent bien que la guerre de Troie, qui étonna le monde quelques ſiecles après, n'étoit qu'un jeu d'enfans en comparaiſon ; mais auſſi on doit conſidérer que dans la querelle des Troïens il ne s'agiſſoit que d'une vieille femme fort libertine qui s'étoit fait enlever deux fois, au lieu qu'ici il s'agiſſoit de deux filles & d'un oiſeau.

Le roi des Indes alloit attendre ſon armée ſur le grand & magnifique chemin qui conduiſoit alors en droiture de Babylone à Cachemire. Le roi des Scythes couroit avec Aldée par la belle route qui menoit au mont Immaus. Tous ces chemins ont diſparu dans la ſuite par le mau-

vais gouvernement. Le roi d'Egypte avoit marché à l'Occident, & côtoyoit le petite mer Méditerranée, que les ignorans Hébreux ont depuis nommée la *grande Mer.*

A l'égard de la belle Formoſanthe, elle ſuivoit le chemin de Baſſora, planté de hauts palmiers qui fourniſſoient un ombrage éternel, & des fruits dans toutes les ſaiſons. Le temple où elle alloit en pélerinage étoit dans Baſſora même. Le ſaint à qui ce temple avoit été dédié étoit à-peu-près dans le goût de celui qu'on adora depuis à Lamſaque. Non-ſeulement il procuroit des maris aux filles, mais il tenoit lieu ſouvent de mari. C'étoit le ſaint le plus fêté de toute l'Aſie.

Formoſanthe ne ſe ſoucioit point du tout du ſaint de Baſſora; elle n'invoquoit que ſon cher berger Gangaride, ſon bel Amazan. Elle comptoit s'embarquer à Baſſora & entrer dans l'Arabie heureuſe pour faire ce que l'oiſeau mort avoit ordonné.

A la troiſieme couchée, à peine étoit-elle entrée dans une hôtellerie où ſes fouriers avoient tout préparé pour elle, qu'elle apprit que le roi d'Egypte y entroit auſſi. Inſtruit de la marche de la princeſſe par ſes eſpions, il

avoit, ſur le champ, changé de route, ſuivi d'une nombreuſe eſcorte. Il arrive ; il fait placer des ſentinelles à toutes les portes ; il monte dans la chambre de la belle Formoſanthe, & lui dit : Mademoiſelle, c'eſt vous préciſément que je cherchois ; vous avez fait très-peu de cas de moi lorſque j'étois à Babylone, il eſt juſte de punir les dédaigneuſes & les capricieuſes : vous aurez, s'il vous plait, la bonté de ſouper avec moi ce ſoir ; vous n'aurez point d'autre lit que le mien, & je me conduirai avec vous ſelon que j'en ſerai content.

Formoſanthe vit bien qu'elle n'étoit pas la plus forte ; elle ſavoit que le bon eſprit conſiſte à ſe conformer à ſa ſituation ; elle prit le parti de ſe délivrer du roi d'Egypte par une innocente adreſſe ; le regarda du coin de l'œil ; ce qui, pluſieurs ſiecles après, s'eſt appellé *lorgner* ; & voici comme elle lui parla avec une modeſtie, une grace, une douceur, un embarras, & une foule de charmes qui auroient rendu fou le plus ſage des hommes, & aveuglé le plus clair-voyant.

Je vous avoue, Monſieur, que je baiſſai toujours les yeux devant vous, quand vous

fîtes l'honneur au roi mon pere de venir chez lui. Je craignois mon cœur, je craignois ma ſimplicité trop naïve ; je tremblois que mon pere & vos rivaux ne s'apperçuſſent de la préférence que je vous donnois, & que vous méritez ſi bien. Je puis, à préſent, me livrer à mes ſentimens. Je jure par le bœuf Apis, qui eſt, après vous, tout ce que je reſpecte le plus au monde, que vos propoſitions m'ont enchantée. J'ai déja ſoupé avec vous chez le roi mon pere, j'y ſouperai bien encore ici ſans qu'il ſoit de la partie ; tout ce que je vous demande, c'eſt que votre grand-aumônier boive avec nous ; il m'a paru à Babylone un très-bon convive ; j'ai d'excellent vin de Schiras, je veux vous en faire goûter à tous deux. A l'égard de votre ſeconde propoſition, elle eſt très-engageante ; mais il ne convient pas à une fille bien née d'en parler ; qu'il vous ſuffiſe de ſavoir que je vous regarde comme le plus grand des rois, & le plus aimable des hommes.

Ce diſcours fit tourner la tête au roi d'Egypte : il voulut bien que l'aumônier fût en tiers. J'ai encore une grace à vous demander, lui dit la princeſſe, c'eſt de permettre que mon

mon apothicaire vienne me parler ; les filles ont toujours de certaines petites incommodités qui demandent de certains ſoins, comme vapeurs de tête, battemens de cœur, coliques, étouffemens auxquels il faut mettre un certain ordre dans certaines circonſtances ; en un mot, j'ai un beſoin preſſant de mon apothicaire, & j'eſpere que vous ne me refuſerez pas cette légere marque d'amour.

Mademoiſelle, lui répondit le roi d'Egypte, quoiqu'un apothicaire ait des vues préciſément oppoſées aux miennes, & que les objets de ſon art ſoient le contraire de ceux du mien, je ſais trop bien vivre pour vous refuſer une demande ſi juſte ; je vais ordonner qu'il vienne vous parler en attendant le ſouper ; je conçois que vous devez être un peu fatiguée du voyage ; vous devez auſſi avoir beſoin d'une femme de chambre, vous pourrez faire venir celle qui vous agréera davantage ; j'attendrai enſuite vos ordres & votre commodité. Il ſe retira ; l'apothicaire & la femme de chambre, nommée Irla, arriverent. La princeſſe avoit en elle une entiere confiance ; elle lui ordonna de faire apporter ſix bouteilles de vin de Schiras pour le ſou-

per, & d'en faire boire de pareil à toutes les ſentinelles qui tenoient ſes officiers aux arrêts, puis elle recommanda à l'apothicaire de faire mettre dans toutes les bouteilles certaines drogues de ſa pharmacie qui faiſoient dormir les gens vingt-quatre heures, & dont il étoit toujours pourvu. Elle fut ponctuellement obéie. Le roi revint avec le grand-aumônier au bout d'une demi-heure. Le ſouper fut très-gai; le roi & le prêtre vuiderent les ſix bouteilles, & avouerent qu'il n'y avoit pas de ſi bon vin en Egypte; la femme de chambre eut ſoin d'en faire boire aux domeſtiques qui avoient ſervi. Pour la princeſſe, elle eut grande attention de n'en point boire, diſant que ſon médecin l'avoit miſe au régime. Tout fut bientôt endormi.

L'aumônier du roi d'Egypte avoit la plus belle barbe que pût porter un homme de ſa ſorte. Formoſanthe la coupa très-adroitement, puis l'ayant fait coudre à un petit ruban, elle l'attacha à ſon menton. Elle s'affubla de la robe du prêtre, & de toutes les marques de ſa dignité, habilla ſa femme-de-chambre en ſacriſtain de la déeſſe Iſis; enfin, s'étant munie de ſon urne & de ſes pier-

reries, elle ſortit de l'hôtellerie à travers les ſentinelles qui dormoient comme leur maître. La ſuivante avoit eu ſoin de faire tenir à la porte deux chevaux prêts. La princeſſe ne pouvoit mener avec elle aucun des officiers de ſa ſuite, ils auroient été arrêtés par les grandes gardes.

Formoſanthe & Irla paſſerent à travers des haies de ſoldats, qui, prenant la princeſſe pour le grand-prêtre, l'appelloient *mon révérendiſſime pere en dieu*, & lui demandoient ſa bénédiction. Les deux fugitives arrivent en vingt-quatre heures à Baſſora, avant que le roi fût éveillé. Elles quitterent alors leur déguiſement, qui eût pu donner des ſoupçons. Elles frétèrent au plus vite un vaiſſeau qui les porta par le détroit d'Ormus au beau rivage d'Eden dans l'Arabie heureuſe. C'eſt cet Eden dont les jardins furent ſi renommés, qu'on en fit depuis la demeure des juſtes; ils furent le modele des champs Elyſées, des jardins des Heſpérides, & de ceux des Iſles fortunées; car dans ces climats chauds les hommes n'imaginerent point de plus grande béatitude que les ombrages & le murmure des eaux. Vivre éternellement dans

les cieux avec l'Être ſuprême, ou aller ſe promener dans le jardin, dans le paradis, furent la même choſe pour les hommes qui parlent toujours ſans s'entendre, & qui n'ont pu guere avoir encore d'idées nettes, ni d'expreſſions juſtes.

Dès que la princeſſe ſe vit dans cette terre, ſon premier ſoin fut de rendre à ſon cher oiſeau les honneurs funebres qu'il avoir exigés d'elle. Ses belles mains dreſſerent un petit bûcher de girofle & de canelle. Quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'ayant répandu les cendres de l'oiſeau ſur ce bûcher, elle le vit s'enflammer de lui-même ! Tout fut bientôt conſumé. Il ne parut à la place des cendres qu'un gros œuf, d'où elle vit ſortir ſon oiſeau plus brillant qu'il ne l'avoit jamais été. Ce fut le plus beau des momens que la princeſſe eût éprouvés dans toute ſa vie ; il n'y en avoit qu'un qui pût lui être plus cher ; elle le deſiroit, mais elle ne l'eſpéroit pas.

Je vois bien, dit-elle à l'oiſeau, que vous êtes le *Phénix* dont on m'avoit tant parlé. Je ſuis prête à mourir d'étonnement & de joie. Je ne croyois point à la réſurrection, mais mon bonheur m'en a convaincue. La réſur-

rection, Madame, lui dit le phénix, eſt la choſe du monde la plus ſimple. Il n'eſt pas plus ſurprenant de naître deux fois qu'une. Tout eſt réſurrection dans ce monde ; les chenilles reſſuſcitent en papillons, un noyau mis en terre reſſuſcite en arbre. Tous les animaux enſevelis dans la terre reſſuſcitent en herbes, en plantes, & nourriſſent d'autres animaux, dont ils ſont bientôt une partie de la ſubſtance : toutes les particules qui compoſoient les corps ſont changées en différens êtres. Il eſt vrai que je ſuis le ſeul à qui le puiſſant Oroſmade ait fait la grace de reſſuſciter dans ſa propre nature.

Formoſanthe qui, depuis le jour qu'elle vit Amazan & le phénix pour la premiere fois, avoit paſſé toutes ſes heures à s'étonner, lui dit : Je conçois bien que le grand Être ait pu former de vos cendres un phénix à peu près ſemblable à vous ; mais que vous ſoyiez préciſément la même perſonne, que vous ayiez la même ame, j'avoue que je ne le comprends pas bien clairement. Qu'eſt devenue votre ame pendant que je vous portois dans ma poche après votre mort !

Eh, mon Dieu ! Madame, n'eſt-il pas

auſſi facile au grand Oroſmade de continuer ſon action ſur une petite étincelle de moi-même que de commencer cette action ? Il m'avoit accordé auparavant le ſentiment, la mémoire & la penſée ; il me les accorde encore ; qu'il ait attaché cette faveur à un atome du feu élémentaire caché dans moi, ou à l'aſſemblage de mes organes, cela ne fait rien au fonds : les phénix & les hommes ignoreront toujours comment la choſe ſe paſſe ; mais la plus grande grace que l'Etre ſuprême m'ait accordée, eſt de me faire renaître par vous. Que ne puis-je paſſer les vingt-huit mille ans que j'ai encore à vivre juſqu'à ma prochaine réſurrection, entre vous & mon cher Amazan !

Mon phénix, lui répartit la princeſſe, ſongez que les premieres paroles que vous me dites à Babylone, & que je n'oublierai jamais, me flatterent de l'eſpérance de revoir ce cher berger que j'idolâtre ; il faut abſolument que nous allions enſemble chez les Gangarides, & que je le ramene à Babylone. C'eſt bien mon deſſein, dit le phénix ; il n'y a pas un moment à perdre. Il faut aller trouver Amazan par le plus court chemin, c'eſt-

à-dire par les airs. Il y a dans l'Arabie heureuſe deux griffons, mes amis intimes, qui ne demeurent qu'à cent cinquante milles d'ici; je vais leur écrire par la poſte aux pigeons; ils viendront avant la nuit. Nous aurons tout le tems de vous faire travailler un petit canapé commode, avec des tiroirs où l'on mettra vos proviſions de bouche. Vous ſerez très à votre aiſe dans cette voiture avec votre demoiſelle. Les deux griffons ſont les plus vigoureux de leur eſpece; chacun d'eux tiendra un des bras du canapé entre ſes griffe; mais, encore une fois, les momens ſont chers. Il alla ſur le champ avec Formoſanthe commander le canapé à un tapiſſier de ſa connoiſſance. Il fut achevé en quatre heures. On mit dans les tiroirs des petits pains à la reine, des biſcuits meilleurs que ceux de Babylone, des poncires, des ananas, des cocos, des piſtaches, & du vin d'Eden qui l'emporte ſur le vin de Schiras, autant que celui de Schiras eſt au-deſſus de celui de Surenne.

Le canapé étoit auſſi léger que commode & ſolide. Les deux griffons arriverent dans Eden à point nommé. Formoſanthe & Irla

ſe placerent dans la voiture. Les deux griffons l'enleverent comme une plume. Le phénix tantôt volait auprès, tantôt ſe perchoit ſur le doſſier. Les deux griffons cinglerent vers le Gange avec la rapidité d'une fleche qui fend les airs. On ne ſe repoſoit que la nuit, pendant quelques momens, pour manger & pour faire boire un coup aux deux voituriers.

On arriva enfin chez les Gangarides. Le cœur de la princeſſe palpitoit d'eſpérance, d'amour & de joie. Le phénix fit arrêter la voiture devant la maiſon d'Amazan; il demanda à lui parler, mais il y avoit trois heures qu'il en étoit parti, ſans qu'on ſût où il étoit allé.

Il n'y a point de terme dans la langue même des Gangarides qui puiſſe exprimer le déſeſpoir dont Formoſanthe fut accablée. Hélas! voilà ce que j'avois craint, dit le phénix; les trois heures que vous avez paſſées dans votre hôtellerie ſur le chemin de Baſſora avec ce malheureux roi d'Egypte, vous ont enlevé peut-être pour jamais le bonheur de votre vie; j'ai bien peur que nous n'ayions perdu Amazan ſans retour.

Alors il demanda aux domeſtiques ſi l'on pouvoit ſaluer madame ſa mere : ils répondirent que ſon mari étoit mort l'avant-veille, & qu'elle ne voyoit perſonne. Le phénix, qui avoit du crédit dans la maiſon, ne laiſſa pas de faire entrer la princeſſe de Babylone dans un ſallon dont les murs étoient revêtus de bois d'oranger à filets d'ivoire : les ſous-bergers & ſous-bergeres en longues robes blanches, ceintes de garnitures aurore, lui ſervirent, dans cent corbeilles de ſimple porcelaine, cent mets délicieux, parmi leſquels on ne voyoit aucun cadavre déguiſé : c'étoit du riz, du ſagou, de la ſemoule, du vermicelle, des macaroni, des omelettes, des œufs au lait, des fromages à la crême, des pâtiſſeries de toute eſpece, des légumes, des fruits d'un parfum & d'un goût dont on n'a point d'idées dans les autres climats : c'étoit une profuſion de liqueurs rafraîchiſſantes ſupérieures aux meilleurs vins.

Pendant que la princeſſe mangeait couchée ſur un lit de roſe, quatre pavons, ou paons, ou pans, heureuſement muets, l'éventoient de leurs brillantes ailes ; deux cents oiſeaux, cent bergers & cent bergeres lui donnerent

un concert à deux chœurs ; les roſſignols, les ſereins, les fauvettes, les pinçons chantoient le deſſus avec les bergeres ; les bergers faiſoient la haute-contre & la baſſe ; c'étoit en tout la belle & ſimple nature. La princeſſe avoua que s'il y avoit plus de magnificence à Babylone, la nature étoit mille fois plus agréable chez les Gangarides ; mais pendant qu'on lui donnoit cette muſique ſi conſolante & ſi voluptueuſe, elle verſoit des larmes, elle diſoit à la jeune Irla, ſa compagne : Ces bergers & ces bergeres, ces roſſignols & ces ſerins font l'amour, & moi je ſuis privée du héros Gangaride, digne objet de mes très-tendres & très-impatiens deſirs.

Pendant qu'elle faiſoit ainſi collation, qu'elle admiroit & qu'elle pleuroit, le phénix diſoit à la mere d'Amazan : Madame, vous ne pouvez vous diſpenſer de voir la princeſſe de Babylone ; vous ſavez..... Je ſais tout, dit-elle, juſqu'à ſon aventure dans l'hôtellerie ſur le chemin de Baſſora ; un merle m'a tout conté ce matin ; & ce cruel merle eſt cauſe que mon fils, au déſeſpoir, eſt devenu fou, & a quitté la maiſon paternelle. Vous ne ſavez donc pas, reprit le phénix, que la

princeſſe m'a reſſuſcité ? Non, mon cher enfant, je ſavois par le merle que vous étiez mort, & j'en étois inconſolable. J'étois ſi affligée de cette perte, de la mort de mon mari & du départ précipité de mon fils, que j'avois fait défendre ma porte ; mais puiſque la princeſſe de Babylone me fait l'honneur de me venir voir, faites-la entrer au plus vîte ; j'ai des choſes de la derniere conſéquence à lui dire ; & je veux que vous y ſoyez préſent. Elle alla auſſitôt dans un autre ſallon au devant de la princeſſe. Elle ne marchoit pas facilement ; c'étoit une dame d'environ trois cents années, mais elle avoit encore de beaux reſtes, & on voyoit bien que vers les deux cent-trente à quarante ans elle avoit été charmante. Elle reçut Formoſanthe avec une nobleſſe reſpectueuſe, mêlée d'un air d'intérêt & de douleur qui fit ſur la princeſſe une vive impreſſion.

Formoſanthe lui fit d'abord ſes triſtes complimens ſur la mort de ſon mari. Hélas ! dit la veuve, vous devez vous intéreſſer à ſa perte plus que vous ne penſez. J'en ſuis touchée ſans doute, dit Formoſanthe, il étoit

le pere de... A ces mots elle pleura. Je n'étois venue que pour lui, & à travers bien des dangers. J'ai quitté, pour lui, mon pere & la plus brillante cour de l'univers. J'ai été enlevée par un roi d'Egypte que je déteſte. Echappée à ce raviſſeur, j'ai traverſé les airs pour venir voir ce que j'aime, j'arrive, & il me fuit ! Les pleurs & les ſanglots l'empêcherent d'en dire davantage.

La mere lui dit alors, Madame, lorſque le roi d'Égypte vous enlevoit, lorſque vous ſoupiez avec lui dans un cabaret ſur le chemin de Baſſora, lorſque vos belles mains lui verſoient du vin de Schiras, vous ſouvenez-vous d'avoir vu un merle qui voltigeoit dans la chambre ? Vraiment oui, vous m'en rappellez la mémoire, je n'y avois pas fait d'attention ; mais en recueillant mes idées, je me ſouviens très-bien qu'au moment que le roi d'Égypte ſe leva de table pour me donner un baiſer, le merle s'envola par la fenêtre en jettant un cri, & ne reparut plus.

Hélas ! Madame, reprit la mere d'Amazan, voilà ce qui fait préciſément le ſujet de nos malheurs : mon fils avoit envoyé ce merle s'informer de l'état de votre ſanté & de tout

ce

ce qui ſe paſſoit à Babylone ; il comptoit revenir bientôt ſe mettre à vos pieds & vous conſacrer ſa vie. Vous ne ſavez pas à quel excès il vous adore. Tous les Gangarides ſont amoureux & fideles ; mais mon fils eſt le plus paſſionné & le plus conſtant de tous. Le merle vous rencontra dans un cabaret ; vous buviez très-gaiement avec le roi d'Égypte & un vilain prêtre ; il vous vit enfin donner un tendre baiſer à ce monarque qui avoit tué le phénix, & pour qui mon fils conſerve une horreur invincible. Le merle, à cette vue, fut ſaiſi d'une juſte indignation ; il s'envola en maudiſſant vos funeſtes amours ; il eſt revenu aujourd'hui ; il a tout conté ; mais dans quels momens, juſte ciel ! dans le tems où mon fils pleuroit avec moi la mort de ſon pere & celle du phénix, dans le tems qu'il apprenoit de moi qu'il eſt votre couſin iſſu de germain !

O ciel ! mon couſin ! Madame, eſt-il poſſible ? par quelle aventure ? comment ? quoi ! je ſerois heureuſe à ce point ! & je ſerois en même tems aſſez infortunée pour l'avoir offenſé !

Mon fils eſt votre couſin, vous dis-je, reprit

la mere, & je vais bientôt vous en donner la preuve ; mais en devenant ma parente, vous m'arrachez mon fils ; il ne pourra ſurvivre à la douleur que lui a cauſée votre baiſer donné au roi d'Égypte.

Ah! ma tante, s'écria la belle Formoſanthe, je jure par lui & par le puiſſant Oroſmade, que ce baiſer funeſte, loin d'être criminel, étoit la plus forte preuve d'amour que je puſſe donner à votre fils. Je déſobéiſſois à mon pere pour lui. J'allois pour lui de l'Euphrate au Gange. Tombée entre les mains de l'indigne Pharaon d'Égypte, je ne pouvois lui échaper qu'en le trompant. J'en atteſte les cendres & l'ame du phénix qui étoient alors dans ma poche : il peut me rendre juſtice. Mais comment votre fils, né ſur les bords du Gange, peut-il être mon couſin ? moi, dont la famille regne ſur les bords de l'Euphrate depuis tant de ſiecles ?

Vous ſavez, lui dit la vénérable Gangaride, que votre grand-oncle Aldée étoit roi de Babylone, & qu'il fut détrôné par le pere de Bélus ? .... Oui, Madame.... Vous ſavez que ſon fils Aldée avoit eu de ſon mariage la princeſſe Aldée élevée dans votre cour. C'eſt ce

prince qui, étant perſécuté par votre pere, vint ſe réfugier dans notre heureuſe contrée ſous un autre nom ; c'eſt lui qui m'épouſa ; j'en ai eu le jeune prince Aldée-Amazan, le plus beau, le plus fort, le plus courageux, le plus vertueux des mortels, & aujourd'hui le plus fou. Il alla aux fêtes de Babylone ſur la réputation de votre beauté : depuis ce tems-là, il vous idolâtre ; & peut-être je ne reverrai jamais mon cher fils.

Alors elle fit déployer devant la princeſſe tous les titres de la maiſon des Aldées ; à peine Formoſanthe daigna-t-elle les regarder. Ah ! Madame, s'écria-t-elle, examine-t-on ce qu'on déſire ? mon cœur vous en croit aſſez ; mais où eſt Aldée-Amazan ? où eſt mon parent, mon amant, mon roi ? où eſt ma vie ? quel chemin a-t-il pris ? J'irois le chercher dans tous les globes que l'Éternel a formés, & dont il eſt le plus bel ornement ; j'irois dans l'étoile Canope, dans Sheath, dans Adebaran ; j'irois le convaincre de mon amour & de mon innocence.

Le phénix juſtifia la princeſſe du crime que lui imputoit le merle d'avoir donné par amour un baiſer au roi d'Égypte ; mais il falloit dé-

tromper Amazan, & le ramener. Il envoie des oiſeaux ſur tous les chemins, il met en campagne les licornes; on lui rapporte enfin qu'Amazan a pris la route de la Chine. Eh bien, allons à la Chine, s'écria la princeſſe, le voyage n'eſt pas long; j'eſpere bien vous ramener votre fils dans quinze jours au plus tard. A ces mots, que de larmes de tendreſſe verſerent la mere Gangaride & la princeſſe de Babylone! que d'embraſſemens! que d'effuſions de cœur!

Le phénix commanda ſur le champ un carroſſe à ſix licornes. La mere fournit deux cents cavaliers, & fit préſent à la princeſſe ſa niece de quelques milliers des plus beaux diamans du pays. Le phénix, affligé du mal que l'indiſcrétion du merle avoit cauſé, fit ordonner à tous les merles de vuider le pays; & c'eſt depuis ce tems qu'il ne s'en trouve plus ſur les bords du Gange.

Les licornes, en moins de huit jours, amenerent Formoſanthe, Irla & le phénix à Cambalu, capitale de la Chine. C'étoit une ville plus grande que Babylone, & d'une eſpece de magnificence toute différente. Ces nouveaux

objets, ces mœurs nouvelles auroient amuſé Formoſanthe, ſi elle avoit pu être occupée d'autre choſe que d'Amazan.

Dès que l'empereur de la Chine eut appris que la princeſſe de Babylone étoit à une des portes de la ville, il lui dépêcha quatre mille mandarins en robes de cérémonie, tous ſe proſternerent devant elle, & lui préſenterent chacun un compliment écrit en lettres d'or ſur une feuille de ſoie pourpre. Formoſanthe leur dit que ſi elle avoit quatre mille langues, elle ne manqueroit pas de répondre ſur le champ à chaque mandarin, mais que n'en ayant qu'une, elle les prioit de trouver bon qu'elle s'en ſervit pour les remercier tous en général. Ils la conduiſirent reſpectueuſement chez l'empereur.

C'étoit le monarque de la terre le plus juſte, le plus poli & le plus ſage. Ce fut lui qui le premier laboura un petit champ de ſes mains impériales pour rendre l'agriculture reſpectable à ſon peuple. Il établit le premier des prix pour la vertu; les loix, par-tout ailleurs, étoient honteuſement bornées à punir les crimes. Cet empereur venoit de chaſſer de ſes états une troupe de bonzes étrangers qui

étoient venus du fond de l'Occident dans l'eſpoir inſenſé de forcer toute la Chine à penſer comme eux, & qui, ſous prétexte d'annoncer des vérités, avoient acquis déja des richeſſes & des honneurs. Il leur avoit dit en les chaſſant ces propres paroles, enrégiſtrées dans les annales de l'empire :

» Vous pourriez faire ici autant de mal » que vous en avez fait ailleurs : vous êtes ve- » nus prêcher des dogmes d'intolérance chez » la nation la plus tolérante de la terre. Je » vous envoie pour n'être jamais forcé de » vous punir. Vous ſerez reconduits honora- » blement ſur mes frontieres ; on vous four- » nira tout pour retourner aux bornes de » l'hémiſphere dont vous êtes partis. Allez en » paix, ſi vous pouvez être en paix, & ne » revenez plus ».

La princeſſe de Babylone apprit avec joie ce jugement & ce diſcours ; elle en étoit plus sûre d'être bien reçue à la cour, puiſqu'elle étoit très-éloignée d'avoir des dogmes intolérans. L'empereur de la Chine, en dînant avec elle tête-à-tête, eut la politeſſe de bannir toute étiquette gênante ; elle lui préſenta le phénix, qui fut très-careſſé de l'empereur,

& qui ſe percha ſur ſon fauteuil. Formoſanthe, ſur la fin du repas, lui confia ingénument le ſujet de ſon voyage, & le pria de faire chercher dans Cambalu le bel Amazan, dont elle lui conta l'aventure, ſans lui rien cacher de la fatale paſſion dont ſon cœur étoit enflamé pour ce jeune héros... A qui en parlez-vous ? lui dit l'empereur de la Chine ; il m'a fait le plaiſir de venir dans ma cour ; il m'a enchanté, cet aimable Amazan ; il eſt vrai qu'il eſt profondément affligé, mais ſes graces n'en ſont que plus touchantes ; aucun de mes favoris n'a plus d'eſprit que lui ; nul mandarin de robe n'a de plus vaſtes connoiſſances ; nul mandarin d'épée n'a l'air plus martial & plus héroïque ; ſon extrême jeuneſſe donne un nouveau prix à tous ſes talens ; ſi j'étois aſſez malheureux, aſſez abandonné du Tien & du Chang-ti pour vouloir être conquérant, je prierois Amazan de ſe mettre à la tête de mes armées, & je ſerois sûr de triompher de l'univers entier. C'eſt bien dommage que ſon chagrin lui dérange quelquefois l'eſprit.

Ah ! Monſieur, lui dit Formoſanthe avec un air enflamé, & un ton de douleur, de

ſaiſiſſement & de reproche, pourquoi ne m'avez-vous pas fait dîner avec lui ? Vous me faites mourir, envoyez-le prier tout-à-l'heure. Madame, il eſt parti ce matin, & il n'a point dit dans quelle contrée il portoit ſes pas. Formoſanthe ſe tourna vers le phénix : Eh bien, dit-elle, phénix, avez-vous jamais vu une fille plus malheureuſe que moi ? Mais, Monſieur, continua-t-elle, comment, pourquoi, a-t-il pu quitter ſi bruſquement une cour auſſi polie que la vôtre, dans laquelle il me ſemble qu'on voudroit paſſer ſa vie ?

Voici, Madame, ce qui eſt arrivé : une princeſſe du ſang, des plus aimables, s'eſt épriſe de paſſion pour lui, & lui a donné un rendez-vous chez elle à midi ; il eſt parti au point du jour, & il a laiſſé ce billet qui a coûté bien des larmes à ma parente :

« Belle princeſſe du ſang de la Chine, vous » méritez un cœur qui n'ait jamais été qu'à » vous ; j'ai juré aux dieux immortels de n'ai- » mer jamais que Formoſanthe, princeſſe de » Babylone, & de lui apprendre comment » on peut dompter ſes deſirs dans ſes voyages ; » elle a eu le malheur de ſuccomber avec un indigne roi d'Egypte : je ſuis le plus mal-

» heureux des hommes ; j'ai perdu mon pere » & le phénix, & l'eſpérance d'être aimé de » Formoſanthe ; j'ai quitté ma mere affligée, » ma patrie, ne pouvant vivre un moment » dans les lieux où j'ai appris que Formoſan- » the en aimoit un autre que moi ; j'ai juré » de parcourir la terre & d'être fidele. Vous » me mépriſeriez, & les dieux me puniroient » ſi je violais mon ſerment : prenez un amant, » Madame, & ſoyez auſſi fidele que moi ».

Ah ! laiſſez-moi cette étonnante lettre, dit la belle Formoſanthe, elle fera ma conſolation ; je ſuis heureuſe dans mon infortune. Amazan m'aime ; Amazan renonce, pour moi, à la poſſeſſion des princeſſes de la Chine ; il n'y a que lui ſur la terre capable de remporter une telle victoire ; il me donne un grand exemple ; le phénix ſait que je n'en avois pas beſoin ; il eſt bien cruel d'être privé de ſon amant pour le plus innocent des baiſers donné par pure fidélité ; mais enfin, où eſt-il allé ? quel chemin a-t-il pris ? daignez me l'enſeigner, & je pars.

L'empereur de la Chine lui répondit qu'il croyoit, ſur les rapports qu'on lui avoit fait, que ſon amant avoit ſuivi une route qui me-

noit en Scythie. Auſſi-tôt les licornes furent attelées, & la princeſſe, après les plus tendres complimens, prit congé de l'empereur avec le phénix, ſa femme de chambre Irla, & toute ſa ſuite.

Dès qu'elle fut en Scythie, elle vit plus que jamais combien les hommes & les gouvernemens different, & différeront toujours juſqu'au tems où quelque peuple plus éclairé que les autres communiquera la lumiere de proche en proche, après mille ſiecles de ténebres, & qu'il ſe trouvera dans des climats barbares des ames héroïques qui auront la force & la perſévérance de changer les brutes en hommes. Point de villes en Scythie ; par conſéquent, point d'arts agréables. On ne voyoit que des vaſtes prairies & des nations entieres ſous des tentes & ſur des chars. Cet aſpect imprimoit la terreur. Formoſanthe demanda dans quelle tente ou dans quelle charette logeoit le roi ! On lui dit que depuis huit jours il s'étoit mis en marche à la tête de trois cent mille hommes de cavalerie pour aller à la rencontre du roi de Babylone dont il avoit enlevé la niéce, la belle princeſſe Aldée. Il a enlevé ma couſine ! s'écria Formoſanthe ;

je ne m'attendois pas à cette nouvelle aventure : quoi ! ma couſine, qui étoit trop heureuſe de me faire la cour, eſt devenue reine, & je ne ſuis pas encore mariée ! Elle ſe fit conduire incontinent aux tentes de la reine.

Leur réunion ineſpérée dans ces climats lointains, les choſes ſingulieres qu'elles avoient mutuellement à s'apprendre, mirent dans leur entrevue un charme qui leur fit oublier qu'elles ne s'étoient jamais aimées; elles ſe revirent avec tranſport; une douce illuſion ſe mit à la place de la vraie tendreſſe; elles s'embraſſerent en pleurant, & il y eut même entre elles de la cordialité & de la franchiſe, attendu que l'entrevue ne ſe faiſoit pas dans un palais.

Aldée reconnut le phénix & la confidente Irla; elle donna des fourures de zibeline à ſa couſine, qui lui donna des diamans. On parla de la guerre que les deux rois entreprenoient; on déplora la condition des hommes que des monarques envoient par fantaiſie s'égorger pour des différends que deux honnêtes-gens pourroient concilier en une heure; mais ſur-tout on s'entretint du bel étranger

vainqueur des lions, donneur des plus gros diamans de l'univers, faiſeur de madrigaux, poſſeſſeur du phénix, devenu le plus malheureux des hommes, ſur le rapport d'un merle. C'eſt mon cher frere, diſoit Aldée; c'eſt mon amant, s'écrioit Formoſanthe; vous l'avez vu, ſans doute, il eſt peut-être encore ici; car, ma couſine, il ſait qu'il eſt votre frere; il ne vous aura pas quittée bruſquement comme il a quitté le roi de la Chine.

Si je l'ai vu, grands dieux! reprit Aldée, il a paſſé quatre jours entiers avec moi. Ah! ma couſine, que mon frere eſt à plaindre! un faux rapport l'a rendu abſolument fou; il court le monde ſans ſavoir où il va. Figurez-vous qu'il a pouſſé la démence juſqu'à refuſer les faveurs de la plus belle Scythe de toute la Scythie. Il partit hier, après lui avoir écrit une lettre dont elle a été déſeſpérée. Pour lui, il eſt allé chez les Cimmériens. Dieu ſoit loué, s'écria Formoſanthe, encore un refus en ma faveur! mon bonheur a paſſé mon eſpoir, comme mon malheur a ſurpaſſé toutes mes craintes. Faites-moi donner cette lettre charmante, que je

parte,

parte, que je le ſuive, les mains pleines de ſes ſacrifices. Adieu, ma couſine ; Amazan eſt chez les Cimmériens, j'y vole.

Aldée trouva que la princeſſe ſa couſine étoit encore plus folle que ſon frere Amazan ; mais comme elle avoit ſenti elle-même les atteintes de cette épidémie ; comme elle avoit quitté les délices & la magnificence de Babylone pour le roi des Scythes ; comme les femmes s'intéreſſent toujours aux folies dont l'amour eſt cauſe, elle s'attendrit véritablement pour Formoſanthe, lui ſouhaita un heureux voyage, & lui promit de ſervir ſa paſſion, ſi jamais elle étoit aſſez heureuſe pour revoir ſon frere.

Bientôt la princeſſe de Babylone & le phénix arriverent dans l'empire des Cimmériens, bien moins peuplé à la vérité que la Chine, mais une fois plus étendu, autrefois ſemblable à la Scythie, & devenu depuis quelque tems auſſi floriſſant que les royaumes qui ſe vantent d'inſtruire les autres états.

Après quelques jours de marche, on entra dans une très-grande ville, que l'impératrice régnante faiſoit embellir ; mais elle n'y étoit

pas ; elle voyageoit alors des frontieres de l'Europe à celles de l'Aſie, pour connoître ſes états par ſes yeux, pour juger des maux & porter les remedes, pour accroître les avantages, pour ſemer l'inſtruction.

Un des principaux officiers de cette ancienne capitale, inſtruit de l'arrivée de la Babylonienne & du phénix, s'empreſſa de rendre ſes hommages à la princeſſe & de lui faire les honneurs du pays ; bien sûr que ſa maîtreſſe, qui étoit la plus polie & la plus magnifique des reines, lui ſauroit gré d'avoir reçu une ſi grande dame avec les mêmes égards qu'elle auroit prodigués elle-même.

On logea Formoſanthe au palais, d'où l'on écarta une foule importune de peuple ; on lui donna des fêtes ingénieuſes. Le ſeigneur Cimmérien, qui étoit un grand naturaliſte, s'entretint beaucoup avec le phénix dans les tems où la princeſſe étoit retirée dans ſon appartement. Le phénix lui avoua qu'il avoit autrefois voyagé chez les Cimmériens, & qu'il ne reconnoiſſoit plus le pays. Comment de ſi prodigieux changemens, diſoit-il, ont-ils pu être opérés dans un tems ſi court ? Il n'y a pas trois cents ans

que je vis ici la nature ſauvage dans toute ſon horreur, j'y trouve aujourd'hui les arts, la ſplendeur, la gloire & la politeſſe. Un ſeul homme a commencé ce grand ouvrage, répondit le Cimmérien, une femme l'a perfectionné, une femme a été meilleure légiſlatrice que l'Iſis des Egyptiens & la Cérès des Grecs. La plupart des légiſlateurs ont eu un génie étroit & deſpotique qui a reſſerré leurs vues dans le pays qu'ils ont gouverné; chacun a regardé ſon peuple comme étant ſeul ſur la terre, ou comme devant être l'ennemi du reſte de la terre. Ils ont formé des inſtitutions pour ce ſeul peuple, introduit des uſages pour lui ſeul, établi une religion pour lui ſeul. C'eſt ainſi que les Egyptiens, ſi fameux par des monceaux de pierres, ſe ſont abrutis & déshonorés par leurs ſuperſtitions barbares. Ils croient les autres nations profanes, ils ne communiquent point avec elles; &, excepté la cour qui s'éleve quelquefois au-deſſus des préjugés vulgaires, il n'y a pas un Egyptien qui voulût manger dans un plat dont un étranger ſe ſeroit ſervi. Leurs prêtres ſont cruels & abſurdes. Il vaudroit mieux n'avoir point de loix, & n'é-

coûter que la Nature, (qui a gravé dans nos cœurs les caracteres du juſte & de l'injuſte) que de ſoumettre la ſociété à des loix ſi inſociables.

Notre impératrice embraſſe des projets entiérement oppoſés; elle conſidere ſon vaſte état, ſur lequel tous les méridiens viennent ſe joindre, comme devant correſpondre à tous les peuples qui habitent ſous ces différens méridiens. La premiere de ſes loix a été la tolérance de toutes les religions, & la compaſſion pour toutes les erreurs. Son puiſſant génie a connu que ſi les cultes ſont différens, la morale eſt par-tout la même. Par ce principe, elle a lié ſa nation à toutes les nations du monde, & les Cimmériens vont regarder le Scandinavien & le Chinois comme leurs freres. Elle a fait plus, elle a voulu que cette précieuſe tolérance, le premier lien des hommes, s'établît chez ſes voiſins; ainſi elle a mérité le titre de mere de la patrie, & elle aura celui de bienfaitrice du genre-humain ſi elle perſévere.

Avant elle, des hommes, malheureuſement puiſſans; envoyoient des troupes de meurtriers ravir à des peuplades inconnues,

& arroſer de leur ſang les héritages de leurs peres : on appeloit ces aſſaſſins *des héros* ; leur brigandage étoit *de la gloire*. Notre ſouveraine a une autre gloire ; elle a fait marcher des armées pour apporter la paix, pour empêcher les hommes de ſe nuire, pour les forcer à ſe ſupporter les uns les autres ; & ſes étendards ont été ceux de la concorde publique.

Le phénix, enchanté de tout ce que lui apprenoit ce ſeigneur, lui dit : Monſieur, il y a vingt-ſept mille neuf cents années & ſept mois que je ſuis au monde ; je n'ai encore rien vu de comparable à ce que vous me faites entendre. Il lui demanda des nouvelles de ſon ami Amazan ; le Cimmérien lui conta les mêmes choſes qu'on avoit dites à la princeſſe chez les Chinois & chez les Scythes. Amazan s'enfuyoit de toutes les cours qu'il viſitoit, ſitôt qu'une dame lui avoit donné un rendez-vous auquel il craignoit de ſuccomber. Le phénix inſtruiſit bientôt Formoſanthe de cette nouvelle marque de fidélité qu'Amazan lui donnoit ; fidélité d'autant plus étonnante, qu'il ne pou-

voit pas ſoupçonner que ſa princeſſe en fût jamais informée.

Il étoit parti pour la Scandinavie. Ce fut dans ces climats que des ſpectacles nouveaux frapperent encore ſes yeux : ici la royauté & la liberté ſubſiſtoient enſemble par un accord qui paroît impoſſible dans d'autres états : les agriculteurs avoient part à la légiſlation, auſſi-bien que les grands du royaume ; & un jeune prince donnoit les plus grandes eſpérances d'être digne de commander à une nation libre : là c'étoit quelque choſe de plus étrange ; le ſeul roi qui fût deſpotique de droit ſur la terre par un contrat formel avec ſon peuple, étoit en même tems le plus jeune & le plus juſte des rois.

Chez les Sarmates, Amazan vit un philoſophe ſur le trône ; on pouvoit l'appeler *le roi de l'anarchie ;* car il étoit le chef de cent mille petits rois, dont un ſeul pouvoit d'un ſeul mot anéantir les réſolutions de tous les autres. Eole n'avoit pas plus de peine à contenir tous les vents qui ſe combattent ſans ceſſe, que ce monarque n'en avoit à concilier les eſprits ; c'étoit un pilote en-

vironné d'un éternel orage, & cependant le vaiſſeau ne ſe briſoit pas, car le prince étoit un excellent pilote.

En parcourant tous ces pays ſi différens de ſa patrie, Amazan refuſoit conſtamment toutes les bonnes fortunes qui ſe préſentoient à lui, toujours déſeſpéré du baiſer que Formoſanthe avoit donné au roi d'Egypte, toujours affermi dans ſon inconcevable réſolution de donner à Formoſanthe l'exemple d'une félicité unique & inébranlable.

La princeſſe de Babylone, avec le phénix, le ſuivoit par-tout à la piſte, & ne le manquoit jamais que d'un jour ou deux, ſans que l'un ſe laſſât de courir; & ſans que l'autre perdît un moment à le ſuivre.

Ils traverſerent ainſi toute la Germanie; ils admirerent les progrès que la raiſon & la philoſophie faiſoient dans le Nord; tous les princes y étoient inſtruits, tous autoriſoient la liberté de penſer; leur éducation n'avoit point été confiée à des hommes qui euſſent intérêt de les tromper, ou qui fuſſent trompés eux-mêmes; on les avoit élevés dans la connoiſſance de la morale univerſelle & dans le mépris des ſuperſtitions; on avoit banni

de tous ces états un uſage inſenſé qui énervoit & dépeuploit pluſieurs pays méridionaux ; cette coûtume étoit d'enterrer tout vivans dans de vaſtes cachots un nombre infini d'individus des deux ſexes éternellement ſéparés l'un de l'autre, & de les faire jurer de n'avoir jamais de communication enſemble. Cet excès de démence, accrédité pendant des ſiecles, avoit dévaſté la terre autant que les guerres les plus cruelles.

Les princes du Nord avoient à la fin compris que ſi l'on vouloit avoir des harras, il ne faloit pas ſéparer les plus forts chevaux des cavales. Ils avoient détruit auſſi des erreurs non moins bizarres & non moins pernicieuſes. Enfin, les hommes oſoient être raiſonnables dans ces vaſtes pays, tandis qu'ailleurs on croyoit encore qu'on ne peut les gouverner qu'autant qu'ils ſont imbécilles.

Amazan arriva chez les Bataves ; ſon cœur éprouva une douce ſatisfaction dans ſon chagrin d'y retrouver quelque foible image du pays des heureux Gangarides ; la liberté, l'égalité, la propreté, l'abondance, la tolérance ; mais les dames du pays étoient ſi

froides, qu'aucune ne lui fit d'avances comme on lui en avoit fait par-tout ailleurs; il n'eut pas la peine de réſiſter. S'il avoit voulu attaquer ces dames, il les auroit toutes ſubjuguées l'une après l'autre ſans être aimé d'aucune; mais il étoit bien éloigné de ſonger à faire des conquêtes.

Formoſanthe fut ſur le point de l'attraper chez cette nation inſipide; il ne s'en falut que d'un moment.

Amazan avoit entendu parler chez les Bataves avec tant d'éloges d'une certaine iſle nommée Albion, qu'il s'étoit déterminé à s'embarquer lui & ſes licornes, ſur un vaiſſeau qui, par un vent d'Orient favorable, l'avoit porté en quatre heures au rivage de cette terre plus célebre que Tyr & que l'iſle Atlantide.

La belle Formoſanthe, qui l'avoit ſuivi aux bords de la Dwina, de la Viſtule, de l'Elbe, du Weſer, arrive enfin aux bouches du Rhin, qui portoit alors ſes eaux rapides dans la mer Germanique.

Elle apprend que ſon cher amant a vogué aux côtes d'Albion; elle croit voir ſon vaiſſeau, elle pouſſe des cris de joie dont toutes les dames Bataves furent ſurpriſes; n'imagi-

nant pas qu'un jeune homme pût cauſer tant de joie ; & à l'égard du phénix, elles n'en firent pas grand cas, parce qu'elles jugerent que ſes plumes ne pourroient probablement ſe vendre auſſi bien que celles des canards & des oiſons de leurs marais. La princeſſe de Babylone loua ou noliſa deux vaiſſeaux pour la tranſporter avec tout ſon monde dans cette bienheureuſe iſle qui alloit poſſéder l'unique objet de tous ſes deſirs, l'ame de ſa vie, le dieu de ſon cœur.

Un vent funeſte d'occident s'éleva tout-à-coup, dans le moment même où le fidele & malheureux Amazan mettoit pied à terre en Albion ; les vaiſſeaux de la princeſſe de Babylone ne purent démarer. Un ſerrement de cœur, une douleur amere, une mélancolie profonde ſaiſirent Formoſanthe ; elle ſe mit au lit dans ſa douleur, en attendant que le vent changeât ; mais il ſouffla huit jours entiers avec une violence déſeſpérante. La princeſſe, pendant ce ſiecle de huit jours, ſe faiſoit lire par Irla des romans ; ce n'eſt pas que les Bataves en ſuſſent faire ; mais comme ils étoient les facteurs de l'Univers, ils vendoient l'eſprit des autres nations ainſi

que leurs denrées. La Princeſſe fit acheter tous les contes que l'on avoit écrits chez les Auſoniens & chez les Welches, & dont le débit étoit défendu ſagement chez ces peuples pour enrichir les Bataves ; elle eſpéroit qu'elle trouveroit dans ces hiſtoires quelque aventure qui reſſembleroit à la ſienne & qui charmeroit ſa douleur. Irla liſoit, le phénix diſoit ſon avis, & la princeſſe ne trouvoit rien dans *le Payſan parvenu*, rien dans *le Sopha*, rien dans *les quatre Facardins* qui eût le moindre rapport à ſes aventures ; elle interrompoit à tous momens la lecture pour demander de quel côté venoit le vent.

Cependant Amazan étoit déja ſur le chemin de la Capitale d'Albion dans ſon caroſſe à ſix licornes ; il rêvoit à ſa princeſſe ; il apperçut un équipage verſé dans un foſſé ; les domeſtiques s'étoient écartés pour aller chercher du ſecours ; le maître de l'équipage reſtoit tranquillement dans ſa voiture, ne témoignant pas la plus légere impatience & s'amuſant à fumer ; car on fumoit alors ; il ſe nommoit mylord *What-t-hen*, ce qui ſignifie à peu près mylord *Qu'importe*, en la langue dans laquelle je traduis ces mémoires.

Amazan ſe précipita pour lui rendre ſervice ; il releva tout ſeul la voiture, tant ſa force étoit ſupérieure à celle des autres hommes. Mylord Qu'importe ſe contenta de dire : Voilà un homme bien vigoureux. Des ruſtres du voiſinage étant accourus, ſe mirent en colere de ce qu'on les avoit fait venir inutilement & s'en prirent à l'étranger ; ils le menacerent, en l'appellant chien d'étranger, & ils voulurent le battre.

Amazan en ſaiſit un de chaque main, & les jetta à vingt pas ; les autres le reſpecterent, le ſaluerent, lui demanderent pour boire ; il leur donna plus d'argent qu'ils n'en avoient jamais vu. Mylord Qu'importe lui dit : Je vous eſtime ; venez dîner avec moi dans ma maiſon de campagne qui n'eſt qu'à trois milles ; il monta dans la voiture d'Amazan, parce que le ſienne étoit dérangée par la ſecouſſe.

Après un quart-d'heure de ſilence, il regarda un moment Amazan, & lui dit : *How dye do*, à la lettre, *Comment faites-vous faire ?* & dans la langue du traducteur, *Comment vous portez-vous ?* ce qui ne veut rien dire du tout en aucune langue ; puis il ajouta :

Vous

Vous avez là ſix jolies licornes ; & il ſe remit à fumer.

Le voyageur lui dit que ſes licornes étoient à ſon ſervice, qu'il venoit avec elles du pays des Gangarides, & il en prit occaſion de lui parler de la princeſſe de Babylone, & du fatal baiſer qu'elle avoit donné au roi d'Egypte ; à quoi l'autre ne répliqua rien du tout, ſe ſouciant très-peu qu'il y eût dans le monde un roi d'Egypte & une princeſſe de Babylone. Il fut encore un quart-d'heure ſans parler, après quoi il redemanda à ſon compagnon comment il faiſoit faire, & ſi on mangeoit du bon roſt-beeff dans le pays des Gangarides. Le voyageur lui répondit, avec ſa politeſſe ordinaire, qu'on ne mangeoit point ſes freres ſur les bords du Gange. Il lui expliqua le ſyſteme, qui fut, après tant de ſiecles, celui de Pythagore, de Porphyre, de Jamblique. Sur quoi mylord s'endormit, & ne fit qu'un ſomme juſqu'à ce qu'on fût arrivé à ſa maiſon.

Il avoit une femme jeune & charmante, à qui la Nature avoit donné une ame auſſi vive & auſſi ſenſible que celle de ſon mari étoit indifférente. Pluſieurs ſeigneurs Albio-

niens étoient venus ce jour là dîner avec elle. Il y avoit des caracteres de toutes les eſpeces ; car le pays n'ayant preſque jamais été gouverné que par des étrangers, les familles venues avec ces princes avoient toutes apporté des mœurs différentes. Il ſe trouva dans la compagnie des gens très-aimables, d'autres d'un eſprit ſupérieur, quelques-uns d'une ſcience profonde.

La maîtreſſe de la maiſon n'avoit rien de cet air emprunté & gauche, de cette roideur, de cette mauvaiſe honte qu'on reprochoit alors aux jeunes femmes d'Albion ; elle ne cachoit point, par un maintien dédaigneux & par un ſilence affecté, la ſtérilité de ſes idées, & l'embarras humiliant de n'avoir rien à dire : nulle femme n'étoit plus engageante. Elle reçut Amazan avec la politeſſe & les graces qui lui étoient naturelles. L'extrême beauté de ce jeune étranger, & la comparaiſon ſoudaine qu'elle fit entre lui & ſon mari, la frapperent d'abord ſenſiblement.

On ſervit. Elle fit aſſeoir Amazan à côté d'elle, & lui fit manger des poudings de toute eſpece, ayant ſu de lui que les Gau-

garides ne ſe nourriſſoient de rien qui eût reçu des dieux le don céleſte de la vie. Sa beauté, ſa force, les mœurs des Gangarides, les progrès des arts, la religion & le gouvernement, furent le ſujet d'une converſation auſſi agréable qu'inſtructive, pendant le repas qui dura juſqu'à la nuit, & pendant lequel milord Qu'importe but beaucoup & ne dit mot.

Après le dîner, pendant que myladi verſoit du thé, & qu'elle dévoroit des yeux le jeune homme, il s'entretenoit avec un membre du parlement; car chacun ſait que dès-lors il y avoit un parlement, & qu'il s'appeloit *Wittenagemot*, ce qui ſignifie *l'aſſemblée des gens d'eſprit.* Amazan s'informoit de la conſtitution, des mœurs, des loix, des forces, des uſages, des arts qui rendoient ce pays ſi recommandable, & ce ſeigneur lui parloit en ces termes:

Nous avons long-tems marché tout nuds, quoique le climat ne ſoit pas chaud; nous avons été long-tems traités en eſclaves par des gens venus de l'antique terre de Saturne, arroſée des eaux du Tibre; mais nous nous ſommes faits nous-mêmes beaucoup plus

de maux que nous n'en avons eſſuyé de nos premiers vainqueurs. Un de nos rois pouſſa la baſſeſſe juſqu'à ſe déclarer ſujet d'un prêtre qui demeuroit auſſi ſur les bords du Tibre, & qu'on appeloit *le vieux des ſept montagnes*; tant la deſtinée de ces ſept montagnes a été long-tems de dominer ſur une grande partie de l'Europe, habitée alors par des brutes !

Après ces tems d'aviliſſement ſont venus des ſiecles de férocité & d'anarchie. Notre terre, plus orageuſe que les mers qui l'environnent, a été ſaccagée & enſanglantée par nos diſcordes; pluſieurs têtes couronnées ont péri par le dernier ſupplice ; plus de cent princes du ſang des rois ont fini leurs jours ſur l'échafaud. On a arraché le cœur à tous leurs adhérens, & on leur en a battu les joues. C'étoit au bourreau qu'il appartenoit d'écrire l'hiſtoire de notre île, puiſque c'étoit lui qui avoit terminé toutes les grandes affaires.

Il n'y a pas long-tems que, pour comble d'horreur, quelques perſonnes portant un manteau noir, & d'autres qui mettoient une chemiſe blanche par deſſus leur jaquette,

ayant été mordus par des chiens enragés, communiquerent la rage à la nation entiere. Tous les citoyens furent ou meurtriers ou égorgés, ou bourreaux ou ſuppliciés, ou déprédateurs ou eſclaves au nom du ciel, & en cherchant le Seigneur.

Qui croiroit que de cet abîme épouvantable, de ce chaos de diſſenſions, d'atrocités, d'ignorance & de fanatiſme, il eſt enfin réſulté le plus parfait gouvernement peut-être qui ſoit aujourd'hui dans le monde! Un roi, honoré & riche, tout-puiſſant pour faire le bien, impuiſſant pour faire le mal, eſt à la tête d'une nation libre, guerriere, commerçante & éclairée. Les grands d'un côté, & les repréſentans des villes de l'autre, partagent la légiſlation avec le monarque.

On avoit vu, par une fatalité ſinguliere, le déſordre, les guerres civiles, l'anarchie & la pauvreté déſoler le pays, quand les rois affectoient le pouvoir arbitraire. La tranquillité, la richeſſe, la félicité publique n'ont régné chez nous que quand les rois ont reconnu qu'ils n'étoient pas abſolus. Tout étoit ſubverti quand on diſputoit ſur des choſes inintelligibles : tout a été dans

l'ordre quand on les a mépriſées. Nos flottes victorieuſes portent notre gloire ſur toutes les mers, & les loix mettent en sûreté nos fortunes : jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement : jamais on ne rend un arrêt qui ne ſoit motivé. Nous punirions comme des aſſaſſins des juges qui oſeroient envoyer à la mort un citoyen, ſans manifeſter les témoignages qui l'accuſent, & la loi qui le condamne.

Il eſt vrai qu'il y a toujours chez nous deux partis qui ſe combattent avec la plume & avec des intrigues ; mais auſſi ils ſe réuniſſent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie & la liberté. Ces deux partis veillent l'un ſur l'autre ; ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt ſacré des loix ; ils ſe haïſſent, mais ils aiment l'état ; ce ſont des amans jaloux qui ſervent à l'envi la même maîtreſſe.

Du même fonds d'eſprit qui nous a fait connoître & ſoutenir les droits de la nature humaine, nous avons porté les ſciences au plus haut point où elles puiſſent parvenir chez les hommes. Vos Egyptiens, qui paſſent pour de ſi grands méchaniciens ; vos Indiens,

qu'on croit de ſi grands philoſophes ; vos Babyloniens, qui ſe vantent d'avoir obſervé les aſtres pendant quatre cent trente mille années ; les Grecs, qui ont écrit tant de phraſes & ſi peu de choſes, ne ſavent préciſément rien en comparaiſon de nos moindres écoliers, qui ont étudié les découvertes de nos grands maîtres. Nous avons arraché plus de ſecrets à la nature dans l'eſpace de cent années, que le genre-humain n'en avoit découvert dans la multitude des ſiecles.

Voilà au vrai l'état où nous ſommes : je ne vous ai caché ni le bien, ni le mal, ni nos opprobres, ni notre gloire, & je n'ai rien exagéré.

Amazan, à ce diſcours, ſe ſentit pénétré du deſir de s'inſtruire dans ces ſciences ſublimes dont on lui parloit ; & ſi ſa paſſion pour la princeſſe de Babylone, ſon reſpect filial pour ſa mere, qu'il avoit quittée, & l'amour de ſa patrie n'euſſent fortement parlé à ſon cœur déchiré, il auroit voulu paſſer ſa vie dans l'iſle d'Albion. Mais ce malheureux baiſer donné par ſa princeſſe au roi d'Égypte, ne lui laiſſoit pas aſſez de liberté dans l'eſprit pour étudier les hautes ſciences.

Je vous avoue, dit-il, que m'étant impoſé la loi de courir le monde, & de m'éviter moi-même, je ſerois curieux de voir cette antique terre de Saturne, ce peuple du Tibre & des ſept-montagnes à qui vous avez obéi autrefois; il faut ſans doute que ce ſoit le premier peuple de la terre. Je vous conſeille de faire ce voyage, lui répondit l'Albionien, pour peu que vous aimiez la muſique & la peinture. Nous allons très-ſouvent nous-mêmes porter quelquefois notre ennui vers les ſept-montagnes; mais vous ſerez bien étonné en voyant les deſcendans de nos vainqueurs.

Cette converſation fut longue. Quoique le bel Amazan eut la cervelle un peu attaquée, il parloit avec tant d'agrément, ſa voix étoit ſi touchante, ſon maintien ſi noble & ſi doux, que la maîtreſſe de la maiſon ne put s'empêcher de l'entretenir à ſon tour tête-à-tête. Elle lui ſerra tendrement la main en lui parlant, & en le regardant avec des yeux humides & étincelans, qui portoient les deſirs dans tous les reſſorts de la vie. Elle le retint à ſouper & à coucher. Chaque inſtant, chaque parole, chaque regard enflammerent ſa paſſion. Dès que tout le monde fut retiré, elle lui écrivit

un petit billet, ne doutant pas qu'il ne vînt lui faire la cour dans ſon lit, tandis que mylord Qu'importe dormiroit dans le ſien. Amazan eut encore le courage de réſiſter; tant un grain de folie produit d'effets miraculeux dans une ame forte & profondément bleſſée.

Amazan, ſelon ſa coutume, fit à la dame une réponſe reſpectueuſe, par laquelle il lui repréſentoit la ſainteté de ſon ſerment & l'obligation étroite où il étoit d'apprendre à la princeſſe de Babylone à dompter ſes paſſions; après quoi il fit atteler ſes licornes, & repartit pour la Batavie, laiſſant toute la compagnie émerveillée de lui, & la dame du logis déſeſpérée. Dans l'excès de ſa douleur, elle laiſſa traîner la lettre d'Amazan; mylord Qu'importe la lut le lendemain matin : Voilà, dit-il en levant les épaules, de bien plates niaiſeries, & il alla chaſſer au renard avec quelques ivrognes du voiſinage.

Amazan voguoit déja ſur la mer, muni d'une carte géographique dont lui avoit fait préſent le ſavant Albionien qui s'étoit entretenu avec lui chez mylord Qu'importe. Il voyoit avec ſurpriſe une grande partie de la terre ſur une feuille de papier.

Ses yeux & ſon imagination s'égaroient dans ce petit eſpace ; il regardoit le Rhin, le Danube, les Alpes, le Tirol, marqués alors par d'autres noms, & tous les pays par où il devoit paſſer avant d'arriver à la ville des ſept-montagnes ; mais ſur-tout il jettoit les yeux ſur la contrée des Gangarides, ſur Babylone, où il avoit vu ſa chere princeſſe, & ſur le fatal pays de Baſſora où elle avoit donné un baiſer au roi d'Égypte. Il ſoupiroit, il verſoit des larmes ; mais il convenoit que l'Albionien, qui lui avoit fait préſent de l'univers en raccourci, n'avoit pas eu tort en diſant qu'on étoit mille fois plus inſtruit ſur les bords de la Tamiſe, que ſur ceux du Nil, de l'Euphrate & du Gange.

Comme il retournoit en Batavie, Formoſanthe voloit vers Albion avec ſes deux vaiſſeaux qui cingloient à pleines voiles ; celui d'Amazan & celui de la princeſſe ſe croiſerent, ſe toucherent preſque : les deux amans étoient près l'un de l'autre & ne pouvoient s'en douter. Ah ! s'ils l'avoient ſu ! mais l'impérieuſe deſtinée ne le permit pas.

Si-tôt qu'Amazan fut débarqué ſur le ter-

rein égal & fangeux de la Batavie, il partit comme un éclair pour la ville aux ſept-montagnes. Il fallut traverſer la partie méridionale de la Germanie. De quatre milles en quatre milles on trouvoit un prince & une princeſſe, des filles d'honneur & des gueux. Il étoit étonné des coqueteries que ces dames & ces filles d'honneur lui faiſoient par-tout avec la bonne foi Germanique, & il n'y répondoit que par de modeſtes refus. Après avoir franchi les Alpes, il s'embarqua ſur la mer de Dalmatie, & aborda dans une ville qui ne reſſembloit à rien du tout de ce qu'il avoit vu juſqu'alors. La mer formoit les rues, les maiſons étoient bâties dans l'eau. Le peu de places publiques qui ornoient cette ville étoit couvert d'hommes & de femmes qui avoient un double viſage : celui que la nature leur avoit donné & une face de carton mal peint qu'ils appliquoient par deſſus, en ſorte que la nation ſembloit compoſée de ſpectres. Les étrangers qui venoient dans cette contrée commençoient par acheter un viſage, comme on ſe pourvoit ailleurs de bonets & de ſouliers. Amazan dédaigna cette mode contre nature, il ſe préſenta tel qu'il étoit. Il y avoit

dans la ville douze mille filles enregiſtrées dans le grand livre de la république, filles utiles à l'état, chargées du commerce le plus avantageux & le plus agréable qui ait jamais enrichi une nation. Les négocians ordinaires envoyoient à grands fraix & à grands riſques des étoffes dans l'Orient : ces belles négociantes faiſoient ſans aucun riſque un trafic toujours renaiſſant de leurs attraits. Elles vinrent toutes ſe préſenter au bel Amazan & lui offrir le choix. Il s'enfuit au plus vîte, en prononçant le nom de l'incomparable princeſſe de Babylone, & en jurant par les dieux immortels qu'elle étoit plus belle que toutes les habitantes de ces Langunes. Sublime fripone, s'écrioit-il dans ſes tranſports, je vous apprendrai à être fidele.

Enfin les ondes jaunes du Tibre, des marais empeſtés, des habitans haves, décharnés & rares, couverts de vieux manteaux troués, qui laiſſoient voir leur peau ſéche & tannée, ſe préſenterent à ſes yeux, & lui annoncerent qu'il étoit à la porte de la ville aux ſept-montagnes, de cette ville de héros & de légiſlateurs qui avoient conquis & policé une grande partie du globe.

Il

Il s'étoit imaginé qu'il verroit, à la porte triomphale, cinq cents bataillons commandés par des héros ; & , dans le ſénat, une aſſemblée de demi-dieux donnant des loix à la terre; il trouva pour toute armée une trentaine de gredins montant la garde avec un paraſol de peur du ſoleil. Ayant pénétré juſqu'à un temple qui lui parut très-beau, mais moins que celui de Babylone, il fut aſſez ſurpris d'y entendre une muſique exécutée par des hommes qui avoient des voix de femme.

Voilà, dit-il, un plaiſant pays que cette antique terre de Saturne. J'ai vu une ville où perſonne n'avoit ſon viſage, en voici une autre où les hommes n'ont ni leur voix, ni leur barbe. On lui dit que ces chantres n'étoient plus hommes, qu'on les avoit dépouillés de leur virilité, afin qu'ils chantaſſent plus agréablement les louanges d'une prodigieuſe quantité de gens de mérite. Amazan ne comprit rien à ce diſcours. Ces meſſieurs le prierent de chanter ; il chanta un air Gangaride avec ſa grace ordinaire. Sa voix étoit une très-belle haute-contre. Ah ! Monſignor, lui dirent-ils, quel charmant *ſoprano* vous auriez !.... ah ! ſi..... Comment ſi ?..... que prétendez-vous

dire ?.... Ah Monſignor !.... Eh bien ?.... Si vous n'aviez point de barbe ! Alors ils lui expliquerent très-plaiſamment & avec des geſtes fort comiques, ſelon leur coutume, de quoi il étoit queſtion. Amazan demeura tout confondu. J'ai voyagé, dit-il, & jamais je n'ai entendu parler d'une telle fantaiſie.

Lorſqu'on eut bien chanté, le vieux des ſept montagnes alla en grand cortege à la porte du temple ; il coupa l'air en quatre avec le pouce élevé, deux doigts étendus & deux autres pliés, en diſant ces mots dans une langue qu'on ne parloit plus : *A la Ville & à l'Univers* (*a*). Le Gangaride ne pouvoit comprendre que deux doigts puſſent atteindre ſi loin.

Il vit bientôt défiler toute la cour du maître du monde ; elle étoit compoſée de graves perſonnages, les uns en robes rouges, les autres en violet, preſque tous regardoient le bel Amazan en adouciſſant les yeux ; ils lui faiſoient des révérences, & ſe diſoient l'un à l'autre : *San Martino ! che bel ragazzo ! San Pancrazio ! che bel fanciullo !*

(*a*) *Urbis & Orbi.*

Les *Ardens*, dont le métier étoit de montrer aux étrangers les curioſités de la ville, s'empreſſerent de lui faire voir des mazures où un muletier ne voudroit pas paſſer la nuit, mais qui avoient été autrefois de dignes monumens de la grandeur d'un peuple roi. Il vit encore des tableaux de deux cents ans, & des ſtatues de plus de vingt ſiecles, qui lui parurent des chefs-d'œuvres. Faites-vous encore de pareils ouvrages ? Non, votre excellence, lui répondit un des ardens, mais nous mépriſons le reſte de la terre, parce que nous conſervons ces raretés. Nous ſommes des eſpeces de fripiers qui tirons notre gloire des vieux habits qui reſtent dans nos magaſins.

Amazan voulut voir le palais du prince, on l'y conduiſit. Il vit des hommes en violet qui comptoient l'argent des revenus de l'état, tant d'une terre ſituée ſur le Danube; tant d'une autre ſur la Loire, ou ſur le Guadalquivir, ou ſur la Viſtule. Oh ! oh ! dit Amazan, après avoir conſulté ſa carte de géographie, votre maître poſſede donc toute l'Europe, comme ces anciens héros des ſept montagnes ? Il doit poſſéder l'univers entier

de droit divin, lui répondit un violet; & même il a été un temps où ſes prédéceſſeurs ont approché de la monarchie univerſelle; mais leurs ſucceſſeurs ont la bonté de ſe contenter aujourd'hui de quelque argent que les rois leurs ſujets leur font payer en forme de tribut.

Votre maître eſt donc en effet le roi des rois? c'eſt donc là ſon titre? dit Amazan. Non, votre excellence, ſon titre eſt *ſerviteur des ſerviteurs*; il eſt originairement poiſſonnier & portier, & c'eſt pourquoi les emblêmes de ſa dignité ſont des clefs & des filets; mais il donne toujours des ordres à tous les rois. Il n'y a pas long-temps qu'il envoya cent & un commandemens à un roi du pays des Welches, & le roi obéit.

Votre poiſſonnier, dit Amazan, envoya donc cinq ou ſix cent mille hommes pour faire exécuter ſes cent & une volontés?

Point du tout, votre excellence, notre ſaint maître n'eſt pas aſſez riche pour ſoudoyer dix mille ſoldats; mais il a quatre à cinq cent mille prophetes divins diſtribués dans les autres pays. Ces prophetes de toutes couleurs ſont, comme de raiſon, nourris

aux dépens des peuples ; ils annoncent, de la part du ciel, que mon maître peut avec ſes clefs ouvrir & fermer toutes les ſerrures, & ſur-tout celles des coffres-forts. Un prêtre Neuſtrien, qui avoit, auprès du roi dont je vous parle, la charge de confident de ſes penſées, le convainquit qu'il devoit obéir ſans réplique aux cent & une penſées de mon maître ; car il faut que vous ſachiez qu'une des prérogatives du vieux des ſept-montagnes, eſt d'avoir toujours raiſon, ſoit qu'il daigne parler, ſoit qu'il daigne écrire.

Parbleu ! dit Amazan, voilà un ſingulier homme ; je ſerois curieux de dîner avec lui... Votre excellence, quand vous ſeriez roi, vous ne pourriez manger à ſa table ; tout ce qu'il pourroit faire pour vous, ce ſeroit de vous en faire ſervir une à côté de lui, plus petite & plus baſſe que la ſienne. Mais ſi vous voulez avoir l'honneur de lui parler, je lui demanderai audience pour vous, moyennant la *buona mancia* que vous aurez la bonté de me donner. Très-volontiers, dit le Gangaride. Le violet s'inclina : Je vous introduirai demain, dit-il ; vous ferez trois génuflexions, & vous baiſerez les pieds du vieux des ſept

montagnes. A ces mots, Amazan fit de ſi prodigieux éclats de rire, qu'il fut près de ſuffoquer; il ſortit en ſe tenant les côtés, & rit aux larmes pendant tout le chemin, juſqu'à ce qu'il fût arrivé à ſon hôtellerie, où il rit encore très-long-temps.

A ſon dîner, il ſe préſenta vingt hommes ſans barbe, & vingt violons qui lui donnerent un concert. Il fut courtiſé le reſte de la journée par les ſeigneurs les plus importans de la ville; ils lui firent des propoſitions encore plus étranges que celle de baiſer les pieds du vieux des ſept-montagnes. Comme il étoit extrêmement poli, il crut d'abord que ces meſſieurs le prenoient pour une dame, & les avertit de leur mépriſe avec l'honnêteté la plus circonſpecte. Mais étant preſſé un peu vivement par deux ou trois des plus déterminés violets, il les jetta par les fenêtres, ſans croire faire un grand ſacrifice à la belle Formoſanthe. Il quitta au plus vîte cette ville des maîtres du monde, où il falloit baiſer un vieillard à l'orteil, comme ſi ſa joue étoit à ſon pied, & où l'on n'abordoit les jeunes gens qu'avec des cérémonies encore plus bizares.

De province en province, ayant toujours repouſſé les agaceries de toute eſpece, toujours fidele à la princeſſe de Babylone, toujours en colere contre le roi d'Egypte, ce modele de conſtance parvint à la capitale nouvelle des Gaules. Cette ville avoit paſſé, comme tant d'autres, par tous les degrés de la barbarie, de l'ignorance, de la ſottiſe & de la miſere. Son premier nom avoit été, la *Boue* & la *Crotte;* enſuite elle avoit pris celui d'*Iſis*, du culte d'Iſis parvenu juſque chez elle. Son premier ſénat avoit été une compagnie de bateliers. Elle avoit été longtems eſclave des héros déprédateurs des ſept-montagnes; &, après quelques ſiecles, d'autres héros brigands venus de la rive ultérieure du Rhin, s'étoient emparés de ſon petit terrein.

Le tems, qui change tout, en avoit fait une ville dont la moitié étoit très-noble & très-agréable, l'autre un peu groſſiere & ridicule: c'étoit l'emblême de ſes habitans. Il y avoit dans ſon enceinte environ cent mille perſonnes au moins qui n'avoient rien à faire qu'à jouer & à ſe divertir. Ce peuple d'oiſifs jugeoit des arts que les autres cultivoient. Ils

ne ſavoient rien de ce qui ſe paſſoit à la cour. Quoiqu'elle ne fût qu'à quatre petits milles d'eux, il ſembloit qu'elle en fût à ſix cent milles au moins. La douceur de la ſociété, la gaité, la frivolité étoient leur importante & leur unique affaire : on les gouvernoit comme des enfansàqui l'on prodigue des hochets pour les empêcher de crier. Si on leur parloit de ces horreurs qui avoient, deux ſiecles auparavant, déſolé leur patrie, & des tems épouvantables où la moitié de la nation avoit maſſacré l'autre pour des ſophiſmes, ils diſoient qu'en effet cela n'étoit pas bien ; & puis ils ſe mettoient à rire & à chanter des vaudevilles.

Plus les oiſifs étoient polis, plaiſans & aimables, plus on obſervoit un triſte contraſte entre eux & des compagnies d'occupés.

Il étoit parmi ces occupés, ou qui prétendoient l'être, une troupe de ſombres fanatiques, moitié abſurdes, moitié fripons, dont le ſeul aſpect contriſtoit la terre, & qui l'auroient bouleverſée, s'ils l'avoient pu, pour ſe donner un peu de crédit ; mais la nation des oiſifs, en danſant & en chantant, les faiſoit rentrer dans leurs cavernes, comme

les oiſeaux obligent les chats-huants à ſe plonger dans les trous des mazures.

D'autres occupés, en plus petit nombre, étoient les conſervateurs d'anciens uſages barbares contre leſquels la nature effrayée réclamoit à haute voix ; ils ne conſultoient que leurs régiſtres rongés des vers. S'ils y voyoient une coutume inſenſée & horrible, ils la regardoient comme une loi ſacrée. C'eſt par cette lâche habitude de n'oſer penſer par eux-mêmes & de puiſer leurs idées dans les débris des tems où l'on ne penſoit pas que dans la ville des plaiſirs il y avoit encore des mœurs atroces. C'eſt par cette raiſon qu'il n'y avoit nulle proportion entre les délits & les peines. On faiſoit quelquefois ſouffrir mille morts à un innocent pour lui faire avouer un crime qu'il n'avoit pas commis.

On puniſſoit une étourderie de jeune homme comme on auroit puni un empoiſonnement ou un paricide. Les oiſifs en pouſſoient des cris perçans, & le lendemain ils n'y penſoient plus, & ne parloient que de modes nouvelles.

Ce peuple avoit vu s'écouler un ſiecle entier, pendant lequel les beaux-arts s'éleverent

à un degré de perfection qu'on n'auroit jamais oſé eſpérer ; les étrangers venoient alors, comme à Babylone, y admirer les grands monumens d'architecture, les prodiges des jardins, les ſublimes efforts de la ſculpture & de la peinture. Ils étoient enchantés d'une muſique qui alloit à l'ame ſans étonner les oreilles.

La vraie poéſie, c'eſt-à-dire, celle qui eſt naturelle & harmonieuſe, celle qui parle au cœur autant qu'à l'eſprit, ne fut connue de la nation que dans cet heureux ſiecle. De nouveaux genres d'éloquence déployerent des beautés ſublimes. Les théatres ſur-tout retentirent de chefs-d'œuvres dont aucun peuple n'approcha jamais. Enfin, le bon goût ſe répandit dans toutes les profeſſions, au point qu'il y eut de bons écrivains même chez les druïdes.

Tant de lauriers qui avoient levé leurs têtes juſqu'aux nues, ſe ſécherent bientôt dans une terre épuiſée. Il n'en reſta qu'un très-petit nombre, dont les feuilles étoient d'un verd pâle & mourant. La décadence fut produite par la facilité de faire, & par la pareſſe de bien faire, par la ſatiété du beau &

par le goût du bizare. La vanité protégea des artiſtes qui ramenoient les tems de la barbarie ; & cette même vanité, en perſécutant les talens véritables, les força de quitter leur patrie : les frélons firent diſparoître les abeilles.

Preſque plus de véritables arts, preſque plus de génie ; le mérite conſiſtoit à raiſonner à tort & à travers ſur le mérite du ſiecle paſſé ; le barbouilleur des murs d'un cabaret critiquoit ſavamment les tableaux des grands peintres ; les barbouilleurs de papier défiguroient les ouvrages des grands écrivains. L'ignorance & le mauvais goût avoient d'autres barbouilleurs à leur gages ; on répétoit les mêmes choſes dans cent volumes ſous des titres différens. Tout étoit ou dictionnaire ou brochure. Un gazetier druïde écrivoit deux fois par ſemaine les annales obſcures de quelques énergumenes ignorés de la nation, & de prodiges céleſtes opérés dans des galetas par de petits gueux & de petites gueuſes ; d'autres ex-druïdes vêtus de noir, près de mourir de colere & de faim, ſe plaignoient dans cent écrits qu'on ne leur permît plus de tromper les hommes, & qu'on laiſſât ce droit à des

boucs vêtus de gris. Quelques archi-druïdes imprimoient des libelles diffamatoires.

Amazan ne ſavoit rien de tout cela ; & quand il l'auroit ſu, il ne s'en ſeroit guere embaraſſé, n'ayant la tête remplie que de la princeſſe de Babylone, du roi d'Egypte, & de ſon ſerment inviolable de mépriſer toutes les coquéteries des dames, dans quelque pays que le chagrin conduisît ſes pas.

Toute la populace, légere, ignorante, & toujours pouſſant à l'excès cette curioſité naturelle au genre-humain, s'empreſſa longtems autour de ſes licornes ; les femmes, plus ſenſées, forcerent les portes de ſon hôtel pour contempler ſa perſonne.

Il témoigna d'abord à ſon hôte quelque deſir d'aller à la cour ; mais des oiſifs de bonne compagnie qui ſe trouverent là par haſard, lui dirent que ce n'étoit plus la mode, que les tems étoient bien changés, & qu'il n'y avoit plus de plaiſir qu'à la ville. Il fut invité le ſoir même à ſouper par une dame dont l'eſprit & les talens étoient connus hors de ſa patrie, & qui avoit voyagé dans quelques pays où Amazan avoit paſſé. Il goûta fort cette dame & la ſociété raſſemblée chez

chez elle. La liberté y étoit décente, la gaieté n'y étoit point bruyante, la ſcience n'y avoit rien de rebutant, & l'eſprit rien d'aprêté. Il vit que le nom de bonne compagnie n'eſt pas un vain nom, quoiqu'il ſoit ſouvent uſurpé. Le lendemain, il dîna dans une ſociété non moins aimable, mais beaucoup plus voluptueuſe. Plus il fut ſatisfait des convives, plus on fut content de lui. Il ſentoit ſon ame s'amolir & ſe diſſoudre, comme les aromates de ſon pays ſe fondent doucement à un feu modéré & s'exhalent en parfums délicieux.

Après le dîné, on le mena à un ſpectacle enchanteur, condamné par les druïdes, parce qu'il leur enlevoit les auditeurs dont ils étoient le plus jaloux. Ce ſpectacle étoit un compoſé de vers agréables, de chants délicieux, de danſes qui exprimoient les mouvemens de l'ame, & de perſpectives qui charmoient les yeux en les trompant. Ce genre de plaiſir qui raſſembloit tant de genres n'étoit connu que ſous un nom étranger : il s'appelloit *Opéra*, ce qui ſignifioit autrefois, dans la langue des ſept-montagnes, *travail*, *ſoin*, *occupation*, *induſtrie*, *entrepriſe*, *beſogne*, *affaire*. Cette affaire l'enchanta. Une fille

ſur-tout le charma par ſa voix mélodieuſe, & par les graces qui l'accompagnoient : cette fille d'affaire, après le ſpectacle, lui fut préſentée par ſes nouveaux amis. Il lui fit préſent d'une poignée de diamans. Elle en fut ſi reconnoiſſante qu'elle ne put le quitter le reſte du jour. Il ſoupa avec elle, & pendant le repas il oublia ſa ſobriété ; & après le repas il oublia ſon ſerment d'être toujours inſenſible à la beauté, & inexorable aux tendres coqueteries. Quel exemple de la foibleſſe humaine !

La belle princeſſe de Babylone arrivoit alors avec le phénix, ſa femme de chambre Irla, & ſes deux cents cavaliers Gangarides montés ſur leurs licornes. Il falut attendre aſſez longtems pour qu'on ouvrît les portes. Elle demanda d'abord ſi le plus beau des hommes, le plus courageux, le plus ſpirituel & le plus fidele étoit encore dans cette ville. Les magiſtrats virent bien qu'elle vouloit parler d'Amazan. Elle ſe fit conduire à ſon hôtel, elle entra le cœur palpitant d'amour ; toute ſon ame étoit pénétrée de l'inexprimable joie de revoir enfin daus ſon amant le modele de la conſtance. Rien ne put l'empêcher

d'entrer dans ſa chambre ; les rideaux étoient ouverts ; elle vit le bel Amazan dormant entre les bras d'une jolie brune. Ils avoient tous deux grand beſoin de repos.

Formoſanthe jetta un cri de douleur qui retentit dans toute la maiſon, mais qui ne put éveiller ni ſon couſin, ni la fille d'affaire. Elle tomba pâmée entre les bras d'Irla. Dès qu'elle eut repris ſes ſens, elle ſortit de cette chambre fatale avec une douleur mêlée de rage. Irla s'informa quelle étoit cette jeune demoiſelle qui paſſoit des heures ſi douces avec le bel Amazan. On lui dit que c'étoit une fille d'affaire, fort complaiſante, qui joignoit à ſes talens celui de chanter avec aſſez de grace. O juſte ciel ! ô puiſſant Oroſmade ! s'écrioit la belle princeſſe de Babylone toute en pleurs, par qui ſuis-je trahie & pour qui ! Ainſi donc celui qui a refuſé pour moi tant de princeſſes, m'abandonne pour une farceuſe des Gaules ! Non, je ne pourrai ſurvivre à cet affront.

Madame, lui dit Irla, voilà comme ſont faits tous les jeunes gens d'un bout du monde à l'autre, fuſſent-ils amoureux d'une beauté deſcendue du ciel, ils lui feroient,

dans de certains momens, des infidélités pour une ſervante de cabaret.

C'en eſt fait, dit la princeſſe, je ne le reverrai de ma vie; partons dans l'inſtant même, & qu'on atele mes licornes. Le phénix la conjura d'attendre au moins qu'Amazan fût éveillé, & qu'il pût lui parler. Il ne le mérite pas, dit la princeſſe; vous m'offenſeriez cruellement; il croiroit que je vous ai prié de lui faire des reproches & que je veux me racommoder avec lui; ſi vous m'aimez, n'ajoutez pas cette injure à celle qu'il m'a faite. Le phénix, qui, après tout, devoit la vie à la fille du roi de Babylone, ne put lui déſobéir. Elle repartit avec tout ſon monde. Où allons-nous, madame, lui demanda Irla: Je n'en ſais rien, répondoit la princeſſe, nous prendrons le chemin que nous trouverons, pourvu que je fuie Amazan pour jamais, je ſuis contente. Le phénix qui étoit plus ſage que Formoſanthe, parce qu'il étoit ſans paſſion, la conſoloit en chemin; il lui remontroit avec douceur qu'il étoit triſte de ſe punir pour les fautes d'un autre; qu'Amazan lui avoit donné des preuves aſſez éclatantes & aſſez nombreuſes de fidélité pour

qu'elle pût lui patdonner de s'être oublié un moment ; que c'étoit un juſte à qui la grace d'Oroſmade avoit manqué ; qu'il n'en ſeroit que plus conſtant déſormais dans l'amour & dans la vertu ; que le deſir d'expier ſa faute le mettroit au deſſous de lui-même ; qu'elle n'en ſeroit que plus heureuſe ; que pluſieurs grandes princeſſes avant elle avoient pardonné de ſemblables écarts & s'en étoient bien trouvées ; il lui en rapportoit des exemples ; & il poſſédoit tellement l'art de conter, que le cœur de Formoſanthe fut enfin plus calme & plus paiſible ; elle auroit voulu n'être point ſi-tôt partie ; elle trouvoit que ſes licornes alloient trop vîte, mais elle n'oſoit revenir ſur ſes pas ; combattue entre l'envie de pardonner & celle de montrer ſa colere ; entre ſon amour & ſa vanité, elle laiſſoit aller ſes licornes ; elle couroit le monde, ſelon la prédiction de l'oracle de ſon pere.

Amazan, à ſon réveil, apprend l'arrivée & le départ de Formoſanthe & du phénix ; il apprend le déſeſpoir & le courroux de la princeſſe : on lui dit qu'elle a juré de ne lui pardonner jamais. Il ne me reſte plus, s'é-

cria-t-il, qu'à la ſuivre & me tuer à ſes pieds.

Ses amis de la bonne compagnie des oiſifs accoururent au bruit de cette aventure ; tous lui remontrerent qu'il valoit infiniment mieux demeurer avec eux ; que rien n'étoit comparable à la douce vie qu'ils menoient dans le ſein des arts & d'une volupté tranquille & délicate ; que pluſieurs étrangers & des rois mêmes avoient préféré ce repos, ſi agréablement occupé & ſi enchanteur, à leur patrie & à leur trône ; que d'ailleurs ſa voiture étoit briſée, & qu'un ſellier lui en faiſoit une à la nouvelle mode ; que le meilleur tailleur de la ville lui avoit déja coupé une douzaine d'habits du dernier goût ; que les dames les plus ſpirituelles & les plus aimables de la ville chez qui on jouoit très-bien la comédie, avoient retenu chacune leur jour pour lui donner des fêtes. La fille d'affaire, pendant ce tems-là, prenoit ſon chocolat à ſa toilette, rioit, chantoit, & faiſoit des agaceries au bel Amazan, qui s'apperçut enfin qu'elle n'avoit pas le ſens d'un oiſon.

Comme la ſincérité, la cordialité, la franchiſe, ainſi que la magnanimité & le courage

compoſoient le caractere de ce grand prince ; il avoit conté ſes malheurs & ſes voyages à ſes amis ; ils ſavoient qu'il étoit couſin iſſu de germain de la princeſſe ; ils étoient informés du baiſer funeſte donné par elle au roi d'Egypte : On ſe pardonne, lui dirent-ils, ces petites fraſques entre parens, ſans quoi il faudroit paſſer ſa vie dans d'étetnelles querelles. Rien n'ébranla ſon deſſein de courir après Formoſanthe ; mais ſa voiture n'étant pas prête, il fut obligé de paſſer trois jours parmi les oiſifs dans les fêtes & dans les plaiſirs : enfin, il prit congé d'eux en les embraſſant, en leur faiſant accepter les diamans de ſon pays les mieux montés, en leur recommandant d'être toujours légers & frivoles, puiſqu'ils n'en étoient que plus aimables & plus heureux. Les Germains, diſoit-il, ſont les vieillards de l'Europe, les peuples d'Albion ſont les hommes faits ; les habitans de la Gaule ſont les enfans, & j'aime à jouer avec eux.

Ses guides n'eurent pas de peine à ſuivre la route de la princeſſe ; on ne parloit que d'elle & de ſon gros oiſeau. Tous les habitans

étoient encore dans l'enthouſiaſme de l'admiration. Les peuples de la Dalmatie & de la Marche d'Ancone éprouverent depuis une ſurpriſe moins délicieuſe, quand ils virent une maiſon voler dans les airs. Les bords de la Loire, de la Dordogne, de la Garonne, de la Gironde, retentiſſoient encore d'acclamations.

Quand Amazan fut aux pieds des Pyrénées, les magiſtrats & les druïdes du pays lui firent danſer, malgré lui, un tambourin; mais ſi-tôt qu'il eut franchi les Pyrénées, il ne vit plus de gaieté & de joie. S'il entendit quelques chanſons de loin en loin, elles étoient toutes ſur un ton triſte: les habitans marchoient gravement avec des grains enfilés & un poignard à leur ceinture. La nation vêtue de noir ſembloit être en deuil. Si les domeſtiques d'Amazan interrogeoient les paſſans, ceux-ci répondoient par ſignes; ſi on entroit dans une hôtellerie, le maître de la maiſon enſeignoit aux gens, en trois paroles, qu'il n'y avoit rien dans la maiſon, & qu'on pouvoit envoyer chercher à quelques milles les choſes dont on avoit un beſoin preſſant.

Quand on demandoit à ces ſilenciaires s'ils

avoient vu paſſer la belle princeſſe de Babylone, ils répondoient avec moins de briéveté : Nous l'avons vue, elle n'eſt pas ſi belle, il n'y a de beau que les teints baſanés ; elle étale une gorge d'albâtre qui eſt la choſe du monde la plus dégoûtante, & qu'on ne connoît preſque point dans nos climats.

Amazan avançoit vers la province arroſée du Bétis. Il ne s'étoit pas écoulé plus de douze mille années depuis que ce pays avoit été découvert par les Tyriens, vers le même tems qu'ils firent la découverte de la grande iſle Atlantique ſubmergée quelques ſiecles après. Les Tyriens cultiverent la Bétique que les naturels du pays laiſſoient en friche, prétendant qu'ils ne devoient ſe mêler de rien, & que c'étoit aux Gaulois leurs voiſins à venir cultiver leurs terres. Les Tyriens avoient amené avec eux des Paleſtins, qui dès ce tems-là couroient dans tous les climats, pour peu qu'il y eût de l'argent à gagner. Ces Paleſtins en prêtant ſur gages à cinquante pour cent avoient attiré à eux preſque toutes les richeſſes du pays. Cela fit croire aux peuples de la Bétique que les Paleſtins étoient ſorciers ; & tous ceux qui étoient accuſés de magie étoient brûlés ſans

miſéricorde par une compagnie de druïdes qu'on appelloit les *Rechercheurs* ou les *Anthropokaies.* Ces prêtres les revêtoient d'abord d'un habit de maſque, s'emparoient de leurs biens, & récitoient dévotement les propres prieres des Paleſtins, tandis qu'on les cuiſoit à petit feu *por l'amor de Dios.*

La princeſſe de Babylone avoit mis pied à terre dans la ville qu'on appella depuis Sevilla. Son deſſein étoit de s'embarquer ſur le Bétis pour retourner par Tyr à Babylone, revoir le roi Bélus, ſon pere, & oublier, ſi elle pouvoit ſon infidele amant, ou bien le demander en mariage. Elle fit venir chez elle deux Paleſtins qui faiſoient toutes les affaires de la cour. Ils devoient lui fournir trois vaiſſeaux. Le phénix fit avec eux tous les arrangemens néceſſaires, & convint du prix, après avoir un peu diſputé.

L'hôteſſe étoit fort dévote, & ſon mari non moins dévot, étoit *familier*, c'eſt-à-dire, eſpion des druïdes rechercheurs antropokaies; il ne manqua pas de les avertir qu'il avoit dans ſa maiſon une ſorciere & deux Paleſtins qui faiſoient un pacte avec le diable déguiſé en gros oiſeau doré. Les rechercheurs appre-

nant que la dame avoit une prodigieuſe quantité de diamans, la jugerent incontinent ſorciere ; ils attendirent la nuit pour enfermer les deux cents cavaliers & les licornes qui dormoient dans de vaſtes écuries, car les rechercheurs ſont poltrons.

Après avoir bien barricadé les portes, ils ſe ſaiſirent de la princeſſe & d'Irla ; mais ils ne purent prendre le phénix qui s'envola à tire d'aîles : il ſe doutoit bien qu'il trouveroit Amazan ſur le chemin des Gaules à Sevilla.

Il le rencontra ſur la frontiere de la Bétique & lui apprit le déſaſtre de la princeſſe. Amazan ne put parler ; il étoit trop ſaiſi, trop en fureur ; il s'arme d'une cuiraſſe d'acier damaſquinée d'or, d'une lance de douze pieds, de deux javelots & d'une épée tranchante, appellée la *fulminante*, qui pouvoit fendre d'un ſeul coup des arbres, des rochers & des druïdes ; il couvre ſa belle tête d'un caſque d'or ombragé de plumes de héron & d'autruche. C'etoit l'ancienne armure de Magog, dont ſa ſœur Aldée lui avoit fait préſent dans ſon voyage en Scythie, le peu de ſuivans qui l'accompagnoient, montent comme lui chacun ſur ſa licorne.

Amazan, en embraſſant ſon cher phénix, ne lui dit que ces triſtes paroles : Je ſuis coupable ; ſi je n'avois pas couché avec une fille d'affaire dans la ville des oiſifs, la belle princeſſe de Babylone ne ſeroit pas dans cet état épouvantable ; courons aux antropokaies ; il entre bientôt dans Sevilla : quinze-cents alguazils gardoient les portes de l'enclos où les deux cents Gangarides & leurs licornes étoient renfermés ſans avoir à manger ; tout étoit préparé pour le ſacrifice qu'on alloit faire de la princeſſe de Babylone, de ſa femme de chambre Irla, & des deux riches Paleſtins.

Le grand antropokaies entouré de ſes petits antropokaies étoit déja ſur ſon tribunal ſacré, une foule de Sévillais portant des grains enfilés à leurs ceintures joignoient les deux mains ſans dire un mot ; & l'on amenoit la belle princeſſe, Irla, & les deux Paleſtins les mains liées derriere le dos, & vêtus d'un habit de maſque.

Le phénix entra par une lucarne dans la priſon où les Gangarides commençoient déja à enfoncer les portes : l'invincible Amazan les briſoit en dehors. Ils ſortent tous armés, tous ſur leurs licornes ; Amazan ſe met à leur

leur tête. Il n'eut pas de peine à renverſer les alguazils, les familiers, les prêtres anthropokaies ; chaque licorne en perçoit des douzaines à la fois. La fulminante d'Amazan coupoit en deux tous ceux qu'il rencontroit ; le peuple fuyoit en manteau noir & en fraize ſale, toujours tenant à la main ſes grains bénis *por l'amor de Dios.*

Amazan ſaiſit de ſa main le grand rechercheur ſur ſon tribunal, & le jete ſur le bûcher, qui étoit préparé à quarante pas ; il y jeta auſſi tous les autres petits rechercheurs l'un après l'autre. Il ſe proſterne enſuite aux pieds de Formoſanthe. Ah ! que vous êtes aimable, dit-elle, & que je vous adorerois, ſi vous ne m'aviez pas fait une infidélité avec une fille d'affaire !

Tandis qu'Amazan faiſoit ſa paix avec la princeſſe, tandis que ſes Gangarides entaſſoient dans le bûcher les corps de tous les anthropokaies, & que les flammes s'élevoient juſqu'aux nues, Amazan vit de loin comme une armée qui venoit à lui. Un vieux monarque, la couronne en tête, s'avançoit ſur un char traîné par huit mules atelées avec des cordes ; cent autres chars ſuivoient.

Ils étoient accompagnés de graves perſonnages en manteau noir & en fraize, montés ſur de très-beaux chevaux; une multitude de gens à pied ſuivoit en cheveux gras & en ſilence.

D'abord Amazan fit ranger autour de lui ſes Gangarides, & s'avança la lance en arrêt. Dès que le roi l'apperçut, il ôta ſa couronne, deſcendit de ſon char, embraſſa l'étrier d'Amazan, & lui dit : Héros envoyé de Dieu, vous êtes le vengeur du genre-humain, le libérateur de ma patrie, mon protecteur. Ces monſtres ſacrés dont vous avez purgé la terre, étoient mes maîtres au nom du vieux des ſept montagnes : j'étois forcé de ſouffrir leur puiſſance criminelle. Mon peuple m'auroit abandonné ſi j'avois voulu ſeulement modérer leurs abominables atrocités. D'aujourd'hui je reſpire, je regne, & je vous le dois.

Enſuite il baiſa reſpectueuſement la main de Formoſanthe, & la ſupplia de vouloir bien monter avec Amazan, Irla & le phénix dans ſon carroſſe à huit mules. Les deux Paleſtins, banquiers de la cour, encore proſternés à terre de frayeur & de reconnoiſ-

ſance, ſe releverent ; & la troupe des licornes ſuivit le roi de la Bétique dans ſon palais.

Comme la dignité de roi d'un peuple grave exigeoit que ſes mules allaſſent au petit pas, Amazan & Formoſanthe eurent le tems de lui conter leurs aventures. Il entretint auſſi le phénix, il l'admira & le baiſa cent fois. Il comprit combien les peuples d'Occident qui mangeoient les animaux, & qui n'entendoient plus leur langage, étoient ignorans, brutaux & barbares ; que les ſeuls Gangarides avoient conſervé la nature & la dignité primitive de l'homme ; mais il convenoit ſur-tout que les plus barbares des mortels étoient ces rechercheurs anthropokaies dont Amazan venoit de purger le monde. Il ne ceſſoit de le bénir & de le remercier. La belle Formoſanthe oublioit déja l'aventure de la fille d'affaire, & n'avoit l'ame remplie que de la valeur du héros qui lui avoit ſauvé la vie. Amazan, inſtruit de l'innocence du baiſer donné au roi d'Egypte & de la réſurrection du phénix, goûtoit une joie pure, & étoit enivré du plus violent amour.

On dîna au palais, & on y fit aſſez mauvaiſe chere. Les cuiſiniers de l'Ibérie étoient les plus mauvais de l'Europe. Amazan conſeilla d'en faire venir des Gaules. Les muſiciens du roi exécuterent, pendant le repas, cet air célebre, qu'on appela dans la ſuite des ſiecles, les *Folies d'Eſpagne*. Après le repas, on parla d'affaire.

Le roi demanda au bel Amazan, à la belle Formoſanthe & au beau phénix, ce qu'ils prétendoient devenir. Pour moi, dit Amazan, mon intention eſt de retourner à Babylone, dont je ſuis l'héritier préſomptif, & de demander à mon oncle Bélus ma couſine iſſue de germaine, l'incomparable Formoſanthe, à moins qu'elle n'aime mieux vivre avec moi chez les Gangarides.

Mon deſſein, dit la princeſſe, eſt aſſurément de ne jamais me ſéparer de mon couſin iſſu de germain. Mais je crois qu'il convient que je me rende auprès du roi mon pere, d'autant plus qu'il ne m'a donné permiſſion que d'aller en pélerinage à Baſſora, & que j'ai couru le monde. Pour moi, dit le phénix, je ſuivrai par-tout ces deux tendres & généreux amans.

Vous avez raiſon, dit le roi de la Bétique. Mais le retour à Babylone n'eſt pas ſi aiſé que vous le penſez. Je ſais tous les jours des nouvelles de ce pays-là par les vaiſſeaux Tyriens & par mes banquiers Paleſtins, qui ſont en correſpondance avec tous les peuples de la terre. Tout eſt en armes vers l'Euphrate & le Nil. Le roi de Scythie redemande l'héritage de ſa femme à la tête de trois cent mille guerriers tous à cheval. Le Roi d'Egypte & le roi des Indes déſolent auſſi les bords du Tygre & de l'Euphrate, chacun à la tête de trois cent mille hommes, pour ſe venger de ce qu'on s'eſt moqué d'eux. Pendant que le roi d'Egypte eſt hors de ſon pays, ſon ennemi le roi d'Ethiopie ravage l'Egypte avec trois cent mille hommes; & le roi de Babylone n'a encore que ſix cent mille hommes ſur pied pour ſe défendre.

Je vous avoue, continua le roi, que lorſque j'entends parler de ces prodigieuſes armées que l'Orient vomit de ſon ſein, & de leur étonnante magnificence; quand je les compare à nos petits corps de vingt à trente mille ſoldats, qu'il eſt ſi difficile de vêtir & de nourir, je ſuis tenté de croire

que l'Orient a été fait bien long-tems avant l'Occident. Il ſemble que nous ſoyions ſortis avant-hier du chaos, & hier de la barbarie.

Sire, dit Amazan, les derniers venus l'emportent quelquefois ſur ceux qui ſont entrés les premiers dans la carriere. On penſe dans mon pays que l'homme eſt originaire de l'Inde; mais je n'en ai aucune certitude.

Et vous, dit le roi au phénix, qu'en penſez-vous? Sire, répondit le phénix, je ſuis encore trop jeune pour être inſtruit des faits de l'antiquité. Je n'ai vécu qu'environ vingt ſept mille ans; mais mon pere, qui avoit vécu cinq fois cet âge, me diſoit qu'il avoit appris de ſon pere que les contrées de l'Orient avoient toujours été plus peuplées & plus riches que les autres. Il tenoit de ſes ancêtres, que les générations de tous les animaux avoient commencé ſur les bords du Gange. Pour moi, je n'ai pas la vanité d'être de cette opinion. Je ne puis croire que les renards d'Albion, les marmotes des Alpes & les loups de la Gaule viennent de mon pays; de même que je ne crois pas que les ſapins & les chênes de vos contrées deſcendent des palmiers & des cocotiers des Indes.

Mais, d'où venons-nous donc ! dit le roi : Je n'en ſais rien, dit le phénix ; je voudrois ſeulement ſavoir où la belle princeſſe de Babylone & mon cher ami Amazan pourront aller. Je doure fort, répartit le roi, qu'avec ſes deux cents licornes il ſoit en état de percer à travers tant d'armées de trois cent mille hommes chacune. Pourquoi non ? dit Amazan.

Le monarque ſentit le ſublime du *Pourquoi non ;* mais il crut que le ſublime ſeul ne ſuffiſoit pas contre des armées innombrables. Je vous conſeille, dit-il, d'aller trouver le roi d'Ethiopie ; je ſuis en relation avec ce Prince noir, par le moyen de mes Paleſtins. Je vous donnerai des lettres pour lui. Puiſqu'il eſt l'ennemi du roi d'Egyte, il ſera trop heureux d'être fortifié par votre alliance. Je puis vous aider de deux mille Ibériens très-ſobres & très-braves ; il ne tiendra qu'à vous d'en engager autant chez les peuples qui demeurent, ou plutôt qui ſautent au pied des Pyrénées, & qu'on appelle *Vaſques* ou *Vaſcons*. Envoyez un de vos guerriers ſur une licorne avec quelques diamans ; il n'y a point de Vaſcon qui ne quitte le *caſtel*, c'eſt-

à-dire, la chaumiere de ſon pere, pour vous ſervir. Ils ſont infatigables, courageux & plaiſans; vous en ſerez très-ſatisfait. En attendant qu'ils ſoient arrivés, nous vous donnerons des fêtes, & nous vous préparerons des vaiſſeaux. Je ne puis trop reconnoître le ſervice que vous m'avez rendu.

Amazan jouiſſoit du bonheur d'avoir retrouvé Formoſanthe, & de goûter en paix dans ſa converſation tous les charmes de l'amour réconcilié, qui valent preſque ceux de l'amour naiſſant.

Bientôt une troupe fiere & joyeuſe de Vaſcons arriva en danſant au tambourin. L'autre troupe fiere & ſérieuſe d'Ibériens étoit prête. Le vieux roi tanné, embraſſa tendrement les deux amans; il fit charger leurs vaiſſeaux d'armes, de lits, de jeux d'échecs, d'habits noirs, de golilles, d'oignons, de moutons, de poules, de farine & de beaucoup d'ail, en leur ſouhaitant une heureuſe traverſée, un amour conſtant & des victoires.

La flotte aborda le rivage où l'on dit que, tant de ſiecles après, la Phénicienne Didon, ſœur d'un Pygmalion, épouſe d'un Sichée, ayant quitté cette ville de Tyr, vint fonder

la ſuperbe ville de Carthage, en coupant un cuir de bœuf en lanieres, ſelon le témoignage des plus graves auteurs de l'antiquité, leſquels n'ont jamais conté de fables; & ſelon les profeſſeurs qui ont écrit pour les petits garçons; quoiqu'après tout il n'y ait jamais eu perſonne à Tyr qui ſe ſoit appellé Pygmalion, ou Didon, ou Sichée, qui ſont des noms entiérement Grecs, & quoiqu'enfin il n'y eût point de roi à Tyr en ces tems-là.

La ſuperbe Carthage n'étoit point encore un port de mer; il n'y avoit là que quelques Numides qui faiſoient ſécher des poiſſons au ſoleil. On côtoya la Byzacene, les Syrtes & les bords où furent depuis Cyrene & la grande Cherſoneſe.

Enfin on arriva vers la premiere embouchure du fleuve ſacré du Nil. C'eſt à l'extrémité de cette terre fertile que le port de Canope recevoit déja les vaiſſeaux de toutes les nations commerçantes, ſans qu'on ſût ſi le dieu *Canope* avoit fondé le port, ou ſi les habitans avoient fabriqué le dieu; ou ſi l'étoile *Canope* avoit donné ſon nom à la ville, ou ſi la ville avoit donné le ſien à l'étoile: tout ce qu'on en ſavoit, c'eſt que

la ville & l'étoile étoient fort anciennes ; & c'eſt tout ce qu'on peut ſavoir de l'origine des choſes, de quelque nature qu'elles puiſſent être.

Ce fut là que le roi d'Ethiopie, ayant ravagé toute l'Egypte, vit débarquer l'invincible Amazan & l'adorable Formoſanthe ; il prit l'un pour le Dieu des combats, & l'autre pour la déeſſe de la beauté. Amazan lui préſenta la lettre de recommandation du roi Ibérien. Le roi d'Ethiopie donna d'abord des fêtes admirables, ſuivant la coutume indiſpenſable des tems héroïques.

Enſuite on parla d'aller exterminer les trois cents mille hommes du roi d'Egypte, les trois cents mille de l'empereur des Indes, & les trois cents mille du grand Kan des Scythes qui aſſiégeoient l'immenſe, l'orgueilleuſe, la voluptueuſe ville de Babylone.

Les deux mille Ibériens qu'Amazan avoit amenés avec lui, dirent qu'ils n'avoient que faire du roi d'Ethiopie pour ſecourir Babylone ; que c'étoit aſſez que leur roi eût ordonné de la délivrer ; qu'il ſuffiſoit d'eux pour cette expédition.

Les Vaſcons dirent qu'ils en avoient bien fait d'autres ; qu'ils battroient tout ſeuls les

Egyptiens, les Indiens & les Scythes, & qu'ils ne vouloient marcher avec les Ibériens qu'à condition que ceux-ci ſeroient à l'arriere-garde.

Les deux cents Gangarides ſe mirent a rire des prétentions de leurs alliés, & ils ſoutinrent qu'avec cent licornes ſeulement ils feroient fuir tous les rois de la terre. La belle Formoſanthe les appaiſa par ſa prudence & par ſes diſcours enchanteurs : Amazan préſenta au monarque noir ſes Gangarides, ſes licornes, ſes Ibériens, ſes Vaſcons & ſon oiſeau.

Tout fût prêt bientôt pour marcher par Ombes, par Tentire, par Memphis, par Héliopolis, par Arſinoë, par Petra, par Sora, par Apamée, pour aller attaquer les trois rois, & pour faire cette guerre mémorable, devant laquelle toutes les guerres que les hommes ont fait depuis n'ont été que des combats de coqs & de cailles.

Chacun ſait comment le roi d'Ethiopie devint amoureux de la belle Formoſanthe, & comment il la voulut ſurprendre au lit, lorſqu'un doux ſommeil fermoit ſes longues paupieres ; on ſe ſouvient qu'Amazan, ſurvenant

dans ce moment, crut voir le jour & la nuit prêts à coucher enſemble ; on n'ignore pas qu'indigné de l'affront qu'on lui préparoit, il tira ſoudain ſa *fulminante*, qu'il coupa la tête perverſe du negre inſolent, & qu'il chaſſa tous les Ethiopiens d'Egypte : ces prodiges ne ſont-ils pas écrits dans le livre des chroniques d'Egypte ? La Renommée a publié de ſes cent bouches les victoires qu'il remporta ſur les trois rois avec ſes Ibériens, ſes Vaſcons & ſes licornes ; il rendit la belle Formoſanthe à ſon pere ; il délivra toute la ſuite de ſa maîtreſſe que le roi d'Egypte avoit réduite en eſclavage ; le grand Kan des Scythes ſe déclara ſon vaſſal, & ſon mariage avec la princeſſe Aldée fut confirmé. L'invincible & généreux Amazan, reconnu pour héritier de l'empire de Babylone, entra dans la ville en triomphe avec le phénix en préſence de cent rois tributaires ; la fête de ſon mariage ſurpaſſa en tout celle que le roi Bélus avoit donnée ; on ſervit à table le bœuf Apis rôti ; le roi d'Egypte & celui des Indes donnerent à boire aux deux époux ; & ces nôces furent célébrées par cinq cents grands poëtes de Babylone.

LE BLANC

LE BLANC ET LE NOIR.

TOUT le monde, dans la province de Candahar, connoît l'aventure du jeune Ruſtan. Il étoit fils unique d'un mirzah du pays, c'eſt comme qui diroit marquis parmi nous, ou baron chez les Allemands. Le mirzah ſon pere avoit un bien honnête. On devoit marier le jeune Ruſtan à une demoiſelle, ou mirzahze de ſa ſorte. Les deux familles le déſiroient paſſionnément. Il devoit faire la conſolation de ſes parens, rendre ſa femme heureuſe, & l'être avec elle.

Mais par malheur il avoit vu la princeſſe de Cachemire à la foire de Kabul, qui eſt la foire la plus conſidérable du monde, & incomparablement plus fréquentée que celles de Baſſora & d'Aſtracan; & voici pourquoi le vieux prince de Cachemire étoit venu à la foire avec ſa fille.

Il avoit perdu les deux plus rares pieces de ſon tréſor; l'une étoit un diamant gros comme le pouce, ſur lequel ſa fille étoit gra-

vée par un art que les Indiens poſſédoient alors, & qui s'eſt perdu depuis. L'autre étoit un javelot qui alloit de lui-même où l'on vouloit ; ce qui n'eſt pas une choſe bien extraordinaire parmi nous, mais qui l'étoit à Cachemire.

Un fakir de ſon alteſſe lui vola ces deux bijoux ; il les porta à la princeſſe : Gardez ſoigneuſement ces deux pieces, lui dit-il, votre deſtinée en dépend. Il partit alors, & on ne le revit plus. Le duc de Cachemire, au déſeſpoir, réſolut d'aller voir à la foire de Kabul, ſi de tous les marchands qui s'y rendent des quatre coins du monde, il n'y en auroit pas un qui eût ſon diamant & ſon arme. Il menoit ſa fille avec lui dans tous ſes voyages. Elle porta ſon diamant bien enfermé dans ſa ceinture ; mais pour le javelot qu'elle ne pouvoit ſi bien cacher, elle l'avoit enfermé ſoigneuſement à Cachemire dans ſon grand coffre de la Chine.

Ruſtan & elle ſe virent à Kabul ; ils s'aimerent avec toute la bonne foi de leur âge, & toute la tendreſſe de leur pays. La princeſſe, pour gage de ſon amour, lui donna ſon diamant, & Ruſtan lui promit à ſon dé-

part de l'aller voir ſecrétement à Cachemire.

Le jeune mirzah avoit deux favoris qui lui ſervoient de ſecrétaires, d'écuyers, de maîtres-d'hôtel & de valets de chambre. L'un s'appelloit Topaze ; il étoit beau, bien fait, blanc comme une Circaſſienne, doux & ſerviable comme un Arménien, ſage comme un Guebre. L'autre ſe nommoit Ebene ; c'étoit un negre fort joli, plus empreſſé, plus induſtrieux que Topaze, & qui ne trouvoit rien de difficile. Il leur communiqua le projet de ſon voyage. Topaze tâcha de l'en détourner avec le zele circonſpect d'un ſerviteur qui ne vouloit pas lui déplaire ; il lui repréſenta tout ce qu'il haſardoit. Comment laiſſer deux familles au déſeſpoir ? comment mettre le coûteau dans le cœur de ſes parens ? Il ébranla Ruſtan ; mais Ebene le raffermit, & leva tous ſes ſcrupules.

Le jeune homme manquoit d'argent pour un ſi long voyage. Le ſage Topaze ne lui en auroit pas fait prêter ; Ebene y pourvut. Il prit adroitement le diamant de ſon maître, en fit faire un faux tout ſemblable qu'il remit à ſa place, & donna le véritable en gage

à un Arménien pour quelques milliers de roupies.

Quand le marquis eut ſes roupies, tout fut prêt pour le départ. On chargea un éléphant de ſon bagage, on monta à cheval. Topaze dit à ſon maître : J'ai pris la liberté de vous faire des remontrances ſur votre entrepriſe ; mais après avoir remontré, il faut obéir ; je ſuis à vous, je vous aime, je vous ſuivrai juſqu'au bout du monde ; mais conſultons, avant de nous mettre en chemin, l'oracle qui eſt à deux parafanges d'ici. Ruſtan y conſentit. L'oracle répondit, « Si tu « vas à l'Orient, tu ſeras à l'Occident ». Ruſtan ne comprit rien à cette réponſe. Topaze ſoutint qu'elle ne contenoit rien de bon. Ebene toujours complaiſant lui perſuada qu'elle étoit très-favorable.

Il y avoit encore un autre oracle dans Kabul ; ils y allerent. L'oracle de Kabul répondit en ces mots ; « Si tu poſſedes, tu ne » poſſéderas pas ; ſi tu es vainqueur, tu ne » vaincras pas ; ſi tu es Ruſtan, tu ne le » ſeras pas ». Cet oracle parut encore plus inintelligible que l'autre. Prenez garde à vous,

diſoit Topaze : Ne redoutez rien, diſoit Ebene ; & ce miniſtre, comme on peut le croire, avoit toujours raiſon auprès de ſon maître, dont il encourageoit la paſſion & l'eſpérance.

Au ſortir de Kabul, on marcha par une grande forêt ; on s'aſſit ſur l'herbe pour manger, on laiſſa les chevaux paître. On ſe préparoit à décharger l'éléphant qui portoit le dîner & le ſervice, lorſqu'on s'apperçut que Topaze & Ebene n'étoient plus avec la petite caravane. On les appelle ; la forêt retentit des noms d'Ebene & de Topaze. Les valets les cherchent de tous côtés, & rempliſſent la forêt de leurs cris ; ils reviennent ſans avoir rien vu, ſans qu'on leur ait répondu. Nous n'avons trouvé, dirent-ils à Ruſtan, qu'un vautour qui ſe battoit avec un aigle, & qui lui ôtoit toutes ſes plumes. Le récit de ce combat piqua la curioſité de Ruſtan ; il alla à pied ſur le lieu ; il n'apperçut ni vautour ni aigle, mais il vit ſon éléphant encore tout chargé de ſon bagage qui étoit aſſailli par un gros rhinocéros. L'un frappoit de ſa corne, l'autre de ſa trompe. Le rhinocéros lâcha priſe à la vue de Ruſtan : on ramena ſon élé-

phant, mais on ne trouva plus les chevaux. Il arrive d'étranges choſes dans les forêts quand on voyage ! s'écria Ruſtan. Les valets étoient conſternés, & le maître au déſeſpoir d'avoir perdu à la fois ſes chevaux, ſon cher negre & le ſage Topaze, pour lequel il avoit toujours de l'amitié, quoiqu'il ne fût jamais de ſon avis.

L'eſpérance d'être bientôt aux pieds de la belle princeſſe de Cachemire le conſoloit, quand il rencontra un grand âne rayé, à qui un ruſtre vigoureux & terrible donnoit cent coups de bâton. Rien n'eſt ſi beau, ni ſi rare, ni ſi léger à la courſe que les ânes de cette eſpece. Celui-ci répondoit aux coups redoublés du vilain par des ruades qui auroient pu déraciner un chêne. Le jeune Mirzah prit, comme de raiſon, le parti de l'âne, qui étoit une créature charmante. Le ruſtre s'enfuit en diſant à l'âne : Tu me la paieras. L'âne remercia ſon libérateur en ſon langage, s'approcha, ſe laiſſa careſſer, & careſſa. Ruſtan monte deſſus après avoir dîné, & prend le chemin de Cachemire avec ſes domeſtiques qui ſuivent, les uns à pied, les autres montés ſur l'éléphant.

A peine étoit-il ſur ſon âne que cet animal tourne vers Kabul, au lieu de ſuivre la route de Cachemire. Son maître a beau tourner la bride, donner des ſacades, ſerrer les genoux, appuyer des éperons, rendre la bride, tirer à lui, foueter à droite & à gauche, l'animal opiniâtre couroit toujours vers Kabul.

Ruſtan ſuoit, ſe demenoit, ſe déſeſpéroit, quand il rencontra un marchand de chamaux qui lui dit : Maître, vous avez là un âne bien malin, qui vous mene où vous ne voulez pas aller ; ſi vous voulez me le céder, je vous donnerai quatre de mes chameaux à choiſir. Ruſtan remercia la Providence de lui avoir procuré un ſi bon marché. Topaze avoit grand tort, dit-il, de me dire que mon voyage ſeroit malheureux. Il monte ſur le plus beau chameau, les trois autres ſuivent ; il rejoint ſa caravane, & ſe voit dans le chemin de ſon bonheur.

A peine a-t-il marché quatre paraſanges, qu'il eſt arrêté par un torrent profond, large & impétueux, qui rouloit des rochers blanchis d'écume. Les deux rivages étoient des précipices affreux qui éblouiſſoient la vue

& glacoient le courage ; nul moyen de paſſer, nul d'aller à droite ou à gauche. Je commence à craindre, dit Ruſtan, que Topaze n'ait eu raiſon de blâmer mon voyage ; & moi grand tort de l'entreprendre : encor s'il étoit ici, il me pourroit donner quelques bons avis. Si j'avois Ebene, il me conſoleroit, & il trouveroit des expédiens : mais tout me manque. Son embarras étoit augmenté par la conſternation de la troupe : la nuit étoit noire, on la paſſa à ſe lamenter. Enfin, la fatigue & l'abattement endormirent l'amoureux voyageur. Il ſe réveille au point du jour, & voit un beau pont de marbre élevé ſur le torrent d'une rive à l'autre.

Ce furent des exclamations, des cris d'étonnement & de joie. Eſt-il poſſible ? eſt-ce un ſonge ? quel prodige ! quel enchantement ! oſerons-nous paſſer ? Toute la troupe ſe mettoit à genoux, ſe relevoit, alloit au pont, baiſoit la terre, regardoit le ciel, étendoit les mains, poſoit le pied en tremblant, alloit revenoit, étoit en extaſe ; & Ruſtan diſoit : Pour le coup le ciel me favoriſe ; Topaze ne ſavoit ce qu'il diſoit ; les oracles étoient en

ma faveur ; Ebene avoit raiſon ; mais pourquoi n'eſt-il pas ici ?

A peine la troupe fut-elle au-delà du torrent, que voilà le pont qui s'abîme dans l'eau avec un fracas épouvantable. Tant mieux ! tant mieux ! s'écria Ruſtan ; Dieu ſoit loué, le ciel ſoit béni ! il ne veut pas que je retourne dans mon pays, où je n'aurois été qu'un ſimple gentilhomme ; il veut que j'épouſe ce que j'aime. Je ſerai prince de Cachemire ; c'eſt ainſi qu'en poſſédant ma maîtreſſe je ne poſſéderai pas ma petite ſeigneurie à Candahar. Je ſerai Ruſtan, & je ne le ſerai pas, puiſque je deviendrai un grand prince. Voilà une grande partie de l'oracle expliquée nettement en ma faveur, le reſte s'expliquera de même : je ſuis trop heureux ; mais pourquoi Ebene n'eſt-il pas auprès de moi ? je le regrette mille fois plus que Topaze.

Il avança encore quelques paraſanges avec la plus grande allégreſſe : mais ſur la fin du jour une enceinte de montagnes, plus roides qu'une contreſcarpe, & plus hautes que n'auroit été la tour de Babel, ſi elle avoit été achevée, barra entiérement la caravane ſaiſie de crainte.

Tout le monde s'écria : Dieu veut que nous périſſions ici ; il n'a briſé le pont que pour nous ôter tout eſpoir de retour ; il n'a élevé la montagne que pour nous priver de tout moyen d'avancer. O Ruſtan ! ô malheureux Mirzah ! nous ne verrons jamais Cachemire ; nous ne rentrerons jamais dans la terre de Candahar.

La plus cuiſante douleur, l'abattement le plus accablant ſuccédoient dans l'ame de Ruſtan à la joie immodérée qu'il avoit reſſentie, aux eſpérances dont il s'étoit enivré. Il étoit bien loin d'interpréter les prophéties à ſon avantage. O ciel ! ô Dieu paternel ! faut-il que j'aie perdu mon ami Topaze ?

Comme il prononçoit ces paroles, en pouſſant de profonds ſoupirs & en verſant des larmes au milieu de ſes ſuivans déſeſpérés, voilà la baſe de la montagne qui s'ouvre ; une longue galerie en voûte éclairée de cent mille flambeaux ſe préſente aux yeux éblouis ; & Ruſtan de s'écrier, & ſes gens de ſe jetter à genoux, & de tomber d'étonnement à la renverſe, & de crier miracle & de dire, Ruſtan eſt le favori de Wiſthnou, le bien-aimé de Bramah ; il ſera maître du monde ;

Ruſtan le croyoit : il étoit hors de lui, élevé au-deſſus de lui-même. Ah ! Ebene, mon cher Ebene ! où êtes-vous ? que n'êtes-vous témoin de toutes ces merveilles ? comment vous ai-je perdu ? belle princeſſe de Cachemire, quand reverrai-je vos charmes ?

Il avance avec ſes domeſtiques, ſon éléphant, ſes chameaux, ſous la voûte de la montagne ; au bout de laquelle il entre dans une prairie émaillée de fleurs, & bordée de ruiſſeaux ; & au bout de la prairie ce ſont des allées d'arbres, à perte de vue, & au bout de ces allées, une riviere le long de laquelle ſont mille maiſons de plaiſance, avec des jardins délicieux. Il entend par-tout des concerts de voix & d'inſtrumens ; il voit des danſes ; il ſe hâte de paſſer ſur un des ponts de la riviere ; il demande au premier homme qu'il rencontre, quel eſt ce beau pays ?

Celui auquel il s'adreſſoit lui répondit : Vous êtes dans la province de Cachemire ; vous voyez les habitans dans la joie & dans les plaiſirs ; nous célébrons les nôces de notre belle princeſſe qui va ſe marier avec le ſeigneur Barbabou à qui ſon pere l'a promiſe ;

que Dieu perpétue leur félicité ! A ces paroles Ruſtan tomba évanoui, & le ſeigneur Cachemirien crut qu'il étoit ſujet à l'épilepſie ; il le fit porter dans ſa maiſon, où il fut long-tems ſans connoiſſance. On alla chercher les deux plus habiles médecins du canton ; ils tâterent le pouls du malade, qui ayant repris un peu ſes eſprits, pouſſoit des ſanglots, rouloit les yeux, & s'écrioit de tems en tems : Topaze ! Topaze ! vous aviez bien raiſon !

L'un des deux médecins dit au ſeigneur Cachemirien : Je vois à ſon accent que c'eſt un jeune homme de Candahar à qui l'air de ce pays ne vaut rien ; il faut le renvoyer chez lui ; je vois à ſes yeux qu'il eſt devenu fou ; confiez-le moi, je le ramenerai dans ſa patrie, & je le guérirai. L'autre médecin aſſura qu'il n'étoit malade que de chagrin, qu'il faloit le mener aux nôces de la princeſſe, & le faire danſer. Pendant qu'ils conſultoient, le malade reprit ſes forces ; les deux médecins furent congédiés, & Ruſtan demeura tête-à-tête avec ſon hôte.

Seigneur, lui dit-il, je vous demande pardon de m'être évanoui devant vous, je ſais que

que cela n'eſt pas poli ; je vous ſupplie de vouloir bien accepter mon éléphant en reconnoiſſance des bontés dont vous m'avez honoré. Il lui conta enſuite toutes ſes aventures, en ſe gardant bien de lui parler de l'objet de ſon voyage. Mais au nom de Wiſthnou & de Bramah, lui dit-il, apprenez-moi quel eſt cet heureux Barbabou qui épouſe la princeſſe de Cachemire, pourquoi ſon pere l'a choiſi pour gendre, & pourquoi la princeſſe l'a accepté pour époux ?

Seigneur, lui dit le Cachemirien, la princeſſe n'a point du tout accepté Barbabou. Au contraire, elle eſt dans les pleurs, tandis que toute la province célebre avec joie ſon mariage ; elle s'eſt enfermée dans la tour de ſon palais, elle ne veut voir aucune des réjouiſſances qu'on fait pour elle. Ruſtan, en entendant ces paroles, ſe ſentit renaître ; l'éclat de ſes couleurs que la douleur avoit flétries, reparut ſur ſon viſage. Dites-moi, je vous prie, continua-t-il, pourquoi le prince de Cachemire s'obſtine à donner ſa fille à un Barbabou dont elle ne veut pas ?

Voici le fait, répondit le Cachemirien : Savez-vous que notre auguſte prince avoit perdu

un gros diamant & un javelot, qui lui tenoient fort au cœur? Ah! je le ſais très-bien, dit Ruſtan. Apprenez donc, dit l'hôte, que notre prince au déſeſpoir de n'avoir point de nouvelles de ſes deux bijoux, après les avoir fait long-tems chercher par toute la terre, a promis ſa fille à quiconque lui rapporteroit l'un ou l'autre. Il eſt venu un ſeigneur Barbabou qui étoit muni du diamant, & il épouſe demain la princeſſe.

Ruſtan pâlit, bégaya un compliment, prit congé de ſon hôte, & courut ſur ſon dromadaire à la ville capitale où ſe devoit faire la cérémonie. Il arrive au palais du prince, il dit qu'il a des choſes importantes à lui communiquer; il demande une audience; on lui répond que le prince eſt occupé des préparatifs de la nôce. C'eſt pour cela même, dit-il, que je veux lui parler; il preſſe tant qu'il eſt introduit. Monſeigneur, dit-il, que Dieu couronne tous vos jours de gloire & de magnificence! Votre gendre eſt un fripon.

Comment? un fripon! qu'oſez-vous dire? eſt-ce ainſi qu'on parle à un duc de Cachemire du gendre qu'il a choiſi? Oui, un fripon, reprit Ruſtan; &, pour le prouver à votre

alteſſe, c'eſt que voici votre diamant que je vous rapporte.

Le duc tout étonné confronta les deux diamans ; & comme il ne s'y connoiſſoit guere, il ne peut dire quel étoit le véritable. Voilà deux diamans, dit-il, & je n'ai qu'une fille ; me voilà dans un étrange embarras ! Il fit venir Barbabou & lui demanda s'il ne l'avoit point trompé. Barbabou jura qu'il avoit acheté ſon diamant d'un Arménien ; l'autre ne diſoit pas de qui il tenoit le ſien ; mais il propoſa un expédient ; ce fut qu'il plût à ſon alteſſe de le faire combattre ſur le champ contre ſon rival. Ce n'eſt pas aſſez que votre gendre donne un diamant, diſoit-il ; il faut auſſi qu'il donne des preuves de valeur. Ne trouvez-vous pas bon que celui qui tuera l'autre, épouſe la princeſſe ? Très-bon, répondit le prince, ce ſera un fort beau ſpectacle pour la cour, battez-vous vîte tous deux ; le vainqueur prendra les armes du vaincu, ſelon l'uſage de Cachemire, & il épouſera ma fille.

Les deux prétendans deſcendent auſſi-tôt dans la cour. Il y avoit ſur l'eſcalier une pie & un corbeau. Le corbeau crioit : Battez-vous, battez-vous ; la pie : Ne vous battez pas. Cela

fit rire le prince ; les deux rivaux y prirent garde à peine ; ils commencent le combat ; tous les courtiſans faiſoient un cercle autour d'eux. La princeſſe, ſe tenant toujours renfermée dans ſa tour, ne voulut point aſſiſter à ce ſpectacle ; elle étoit bien loin de ſe douter que ſon amant fût à Cachemire ; & elle avoit tant d'horreur pour Barbabou qu'elle ne vouloit rien voir. Le combat ſe paſſa le mieux du monde ; Barbabou fut tué roide, & le peuple en fut charmé, parce qu'il étoit laid, & que Ruſtan étoit fort joli : c'eſt preſque toujours ce qui décide de la faveur publique.

Le vainqueur revêtit la cotte de mailles, l'écharpe & le caſque du vaincu ; & vint, ſuivi de toute la cour, au ſon des fanfares, ſe préſenter ſous les fenêtres de ſa maîtreſſe. Tout le monde crioit : Belle princeſſe ! venez voir votre beau mari qui a tué ſon vilain rival ! ſes femmes répétoient ces paroles. La princeſſe mit, par malheur, la tête à la fenêtre, & voyant l'armure d'un homme qu'elle abhorroit, elle courut en déſeſpérée à ſon coffre de la Chine, & tira le javelot fatal qui alla percer ſon cher Ruſtan au défaut de la cuiraſſe ; il jetta un grand cri, & à ce cri

la princeſſe crut reconnoître la voix de ſon malheureux amant.

Elle deſcend échevelée, la mort dans les yeux & dans le cœur. Ruſtan étoit déja tombé tout ſanglant dans les bras de ſon pere. Elle le voit, ô moment ! ô vue ! ô reconnoiſſance ! dont on ne peut exprimer ni la douleur, ni la tendreſſe, ni l'horreur ! Elle ſe jette ſur lui, elle l'embraſſe : Tu reçois, lui dit-elle, les premiers & les derniers baiſers de ton amante & de ta meurtriere. Elle retire le dard de la plaie, l'enfonce dans ſon cœur, & meurt ſur l'amant qu'elle adore. Le pere épouvanté, éperdu, prêt à mourir comme elle, tâche en vain de la rappeller à la vie ; elle n'étoit plus, il maudit ce dard fatal, le briſe en morceaux, jette au loin ces deux diamans funeſtes ; & tandis qu'on prépare les funérailles de ſa fille au lieu de ſon mariage, il fait tranſporter dans ſon palais Ruſtan enſanglanté qui avoit encore un reſte de vie.

On le porte dans un lit. La premiere choſe qu'il voit aux deux côtés de ce lit de mort, c'eſt Topaze & Ebene. Sa ſurpriſe lui rendit un peu de force. Ah ! cruels, dit-il, pour-

quoi m'avez-vous abandonné ? peut-être la princeſſe vivroit encore ſi vous aviez été près du malheureux Ruſtan. Je ne vous ai pas abandonné un moment, dit Topaze. J'ai toujours été près de vous, dit Ebene.

Ah ! que dites-vous ? pourquoi inſulter à mes derniers momens ? répondit Ruſtan d'une voix languiſſante. Vous pouvez m'en croire, dit Topaze ; vous ſavez que je n'approuvai jamais ce fatal voyage dont je prévoyois les horribles ſuites. C'eſt moi qui étois l'aigle qui a combattu contre le vautour, & qu'il a déplumée ; j'étois l'éléphant qui emportoit le bagage pour vous forcer à retourner dans votre patrie. J'étois l'âne rayé qui vous ramenoit, malgré vous, chez votre pere ; c'eſt moi qui ai égaré vos chevaux ; c'eſt moi qui ai formé le torrent qui vous empêchoit de paſſer ; c'eſt moi qui ai élevé la montagne qui vous fermoit un chemin ſi funeſte ; j'étois le médecin qui vous conſeilloit l'air natal ; j'étois la pie qui vous crioit de ne point combattre.

Et moi, dit Ebene, j'étois le vautour qui a déplumé l'aigle, le rhinocéros qui donnoit cent coups de cornes à l'éléphant, le villain

qui battoit l'âne rayé, le marchand qui vous donnoit des chameaux pour courir à votre perte ; j'ai bâti le pont ſur lequel vous avez paſſé ; j'ai creuſé la caverne que vous avez traverſée ; je ſuis le médecin qui vous encourageoit à danſer, le corbeau qui vous crioit de vous battre.

Hélas ! ſouviens-toi des oracles, dit Topaze : *Si tu vas à l'Orient, tu ſeras à l'Occident.* Oui, dit Ebene, on enſevelit ici les morts le viſage tourné à l'Occident : l'oracle étoit clair, que ne l'as-tu compris ? *Tu as poſſédé, & tu ne poſſédois pas ;* car tu avois le diamant ; mais il étoit faux, & tu n'en ſavois rien. Tu es vainqueur, & tu meurs ; tu es Ruſtan, & tu ceſſes de l'être : tout a été accompli.

Comme il parloit ainſi, quatre ailes blanches couvrirent le corps de Topaze, & quatres ailes noires celui d'Ebene. Que vois-je ? s'écria Ruſtan. Topaze & Ebene répondirent enſemble : Tu vois tes deux génies. Eh ! Meſſieurs, leur dit le malheureux Ruſtan, de quoi vous mêliez-vous ? & pourquoi deux génies pour un pauvre homme ? C'eſt la loi, dit Topaze, chaque homme a

ſes deux génies ; c'eſt Platon qui l'a dit le premier, & d'autres l'ont répété enſuite : tu vois que rien n'eſt plus véritable : moi qui te parle, je ſuis ton bon génie, & ma charge étoit de veiller auprès de toi juſqu'au dernier moment de ta vie, je m'en ſuis fidélement acquitté.

Mais, dit le mourant, ſi ton emploi étoit de me ſervir, je ſuis donc d'une nature fort ſupérieure à la tienne, & puis comment oſes-tu dire que tu es mon bon génie, quand tu m'as laiſſé tromper dans tout ce que j'ai entrepris, & que tu me laiſſes mourir moi & ma maîtreſſe miſérablement ? Hélas ! c'étoit ta deſtinée, dit Topaze. Si c'eſt la deſtinée qui fait tout, dit le mourant, à quoi un génie eſt-il bon ? Et toi, Ebene, avec tes quatre ailes noires, tu es apparemment mon mauvais génie. Vous l'avez dit, répondit Ebene. Mais tu étois donc auſſi le mauvais génie de ma princeſſe ? Non, elle avoit le ſien, & je l'ai parfaitement ſecondé. Ah ! maudit Ebene, ſi tu es ſi méchant, tu n'appartiens donc pas au même maître que Topaze ? vous avez donc été formés tous deux par deux principes différens, dont l'un eſt bon, &

l'autre méchant de ſa nature ? Ce n'eſt pas une conſéquence, dit Ebene, mais c'eſt une grande difficulté. Il n'eſt pas poſſible, reprit l'agoniſant, qu'un être favorable ait créé un génie ſi funeſte. Poſſible, ou non poſſible, repartit Ebene, la choſe eſt comme je te le dis. Hélas ! dit Topaze, mon pauvre ami, ne vois-tu pas que ce coquin-là a encore la malice de te faire diſputer pour alumer ton ſang, & précipiter l'heure de ta mort ? Va, je ne ſuis guere plus content de toi que de lui, dit le triſte Ruſtan. Il avoue du moins qu'il a voulu me faire du mal ; & toi, qui prétendois me défendre, tu ne m'as ſervi de rien. J'en ſuis bien fâché, dit le bon génie. Et moi auſſi, dit le mourant ; il y a quelque choſe là-deſſous que je ne comprends pas. Ni moi non plus, dit le pauvre bon génie. J'en ſerai inſtruit dans un moment, dit Ruſtan. C'eſt ce que nous verrons, dit Topaze. Alors tout diſparut. Ruſtan ſe retrouva dans la maiſon de ſon pere dont il n'étoit pas ſorti, & dans ſon lit où il avoit dormi une heure.

Il ſe réveille en ſurſaut tout en ſueur, tout égaré ; il ſe tâte, il appelle, il crie, il ſonne. Son valet-de-chambre Topaze accourt

en bonnet de nuit, & tout en bâillant. Suis-je mort, ſuis-je en vie ? s'écria Ruſtan ; la belle princeſſe de Cachemire en réchapera-t-elle ?... Monſeigneur rêve-t-il ? répondit froidement Topaze.

Ah ! s'écria Ruſtan, qu'eſt donc devenu ce barbare Ebene avec ſes quatre ailes noires ? C'eſt lui qui me fait mourir d'une mort ſi cruelle. Monſeigneur, je l'ai laiſſé là haut qui ronfle ; voulez-vous qu'on le faſſe deſcendre ? Le ſcélérat ! il y a ſix mois entiers qu'il me perſécute ; c'eſt lui qui me mena à cette fatale foire de Kabul, c'eſt lui qui m'eſcamota le diamant que m'avoit donné la princeſſe ; il eſt ſeul la cauſe de mon voyage, de la mort de ma princeſſe, & du coup de javelot dont je meurs à la fleur de mon âge.

Raſſurez-vous, dit Topaze, vous n'avez jamais été à Kabul ; il n'y a point de princeſſe de Cachemire ; ſon pere n'a jamais eu que deux garçons qui ſont actuellement au collége. Vous n'avez jamais eu de diamant ; la princeſſe ne peut être morte, puiſqu'elle n'eſt pas née ; & vous vous portez à merveille.

Comment, il n'eſt pas vrai que tu m'aſſiſtois à la mort dans le lit du prince de Cachemire ? Ne m'as-tu pas avoué que, pour me garantir de tant de malheurs, tu avois été aigle, éléphant, âne rayé, médecin & pie ? Monſeigneur, vous avez rêvé tout cela : nos idées ne dépendent pas plus de nous dans le ſommeil que dans la veille. Dieu a voulu que cette file d'idées vous ait paſſé par la tête pour vous donner apparemment quelque inſtruction dont vous ferez votre profit.

Tu te moques de moi, reprit Ruſtan ; combien de tems ai-je dormi ? Monſeigneur, vous n'avez encore dormi qu'une heure. Eh bien, maudit raiſonneur, comment veux-tu qu'en une heure de tems j'aie été à la foire de Kabul, il y a ſix mois, que j'en ſois revenu, que j'aie fait le voyage de Cachemire, & que nous ſoyions morts, Barbabou, la princeſſe & moi ? Monſeigneur, il n'y a rien de plus aiſé & de plus ordinaire, & vous auriez pu réellement faire le tour du monde, & avoir eu beaucoup plus d'aventures en bien moins de tems.

N'eſt-il pas vrai que vous pouvez lire en une heure l'abrégé de l'hiſtoire des Perſes écrite

par Zoroaſtre ? Cependant cet abrégé contient huit cent mille années. Tous ces événemens paſſent ſous vos yeux, l'un après l'autre, en une heure. Or, vous m'avouerez qu'il eſt auſſi aiſé à Bramah de les reſſerrer tous dans l'eſpace d'une heure, que de les étendre dans l'eſpace de huit cent mille années. C'eſt préciſément la même choſe. Figurez-vous que le tems tourne ſur une roue dont le diamêtre eſt infini. Sous cette roue immenſe ſont une multitude innombrable de roues les unes dans les autres ; celle du centre eſt imperceptible, & fait un nombre infini de tours, préciſément dans le même tems que la grande roue n'en acheve qu'un. Il eſt clair que tous les événemens, depuis le commencement du monde juſqu'à ſa fin, peuvent arriver ſucceſſivement en beaucoup moins de tems que la cent-millieme partie d'une ſeconde ; & on peut dire même que la choſe eſt ainſi.

BABABEC
OU
LES FAKIRS.

LORSQUE j'étois dans la ville de Bénarès ſur le rivage du Gange, ancienne patrie des Bracmanes, je tâchai de m'inſtruire. J'entendois paſſablement l'Indien ; j'écoutois beaucoup & remarquois tout. J'étois logé chez mon correſpondant Omri ; c'étoit le plus digne homme que j'aie jamais connu. Il étoit de la religion des Bramins, j'ai l'honneur d'être muſulman : jamais nous n'avons eu une parole plus haute que l'autre au ſujet de Mahomet & de Bramah. Nous faiſions nos ablutions chacun de notre côté ; nous buvions de la même limonade, nous mangions du même riz comme deux freres.

Un jour nous allâmes enſemble à la pagode de Gaviani : nous y vîmes pluſieurs bandes de fakirs, dont les uns étoient des jonguis, c'eſt-à-dire, des fakirs contemplatifs, & les autres des diſciples des anciens gymnoſophiſtes, qui menoient une vie active. Ils ont

(comme on ſait) une langue ſavante, qui eſt celle des plus anciens Bracmanes ; & dans cette langue un livre qu'ils appellent le Shaſtah ; c'eſt aſſurément le plus ancien livre de toute l'Aſie, ſans en excepter le Zend.

Je paſſai devant un fakir qui liſoit ce livre : Ah malheureux infidele ! s'écria-t-il, tu m'as fait perdre le nombre des voyelles que je comptois ; & de cette affaire là, mon ame paſſera dans le corps d'un lievre, au lieu d'aller dans celui d'un perroquet, comme j'avois tout lieu de m'en flatter. Je lui donnai une roupie pour le conſoler. A quelques pas de là, ayant eu le malheur d'éternuer, le bruit que je fis réveilla un fakir qui étoit en extaſe ? Où ſuis-je ? dit-il, quelle horrible chûte ! je ne vois plus le bout de mon nez : la lumiere céleſte eſt diſparue (*a*). Si je ſuis cauſe, lui dis-je, que vous voyez enfin plus loin que le bout de votre nez,

(*a*) Quand les fakirs veulent voir la lumiere céleſte, ce qui eſt très-commun parmi eux, ils tournent les yeux vers le bout de leur nez.

voilà une roupie pour réparer le mal que j'ai fait ; reprenez votre lumiere céleſte.

M'étant ainſi tiré d'affaire diſcrétement, je paſſai aux autres gymnoſophiſtes ; il y en eut pluſieurs qui m'apporterent de petits clous fort jolis, pour m'enfoncer dans les bras & dans les cuiſſes en l'honneur de Bramah. J'achetai leurs clous dont j'ai fait clouer mes tapis ; d'autres danſoient ſur les mains ; d'autres voltigeoient ſur la corde lâche ; d'autres alloient toujours à cloche-pied. Il y en avoit qui portoient des chaînes, d'autres un bât ; quelques-uns avoient la tête dans un boiſſeau. Mon ami Omri me mena dans la cellule d'un des plus fameux ; il s'appelloit Bababec ; il étoit nû comme un ſinge, & avoit au cou une chaîne qui peſoit plus de ſoixante livres. Il étoit aſſis ſur une chaiſe de bois, proprement garnie de petites pointes de clous qui lui entroient dans les feſſes, & on auroit cru qu'il étoit ſur un lit de ſatin. Beaucoup de femmes venoient le conſulter ; il étoit l'oracle des familles ; & on peut dire qu'il jouiſſoit d'une très-grande réputation. Je fus témoin du long entretien qu'Omri

eut avec lui. Croyez-vous, lui dit-il, mon pere, qu'après avoir paſſé par l'épreuve des ſept métempſycoſes, je puiſſe parvenir à la demeure de Bramah ? C'eſt ſelon, dit le fakir ; comment vivez-vous ? Je tâche, dit Omri, d'être bon citoyen, bon mari, bon pere, bon ami ; je prête de l'argent ſans intérêt aux riches dans l'occaſion ; j'en donne aux pauvres ; j'entretiens la paix parmi mes voiſins. Vous mettez-vous quelquefois des clous dans le cul ? demanda le bramin ; Jamais, mon révérend pere : J'en ſuis fâché, répliqua le fakir, vous n'irez certainement que dans le dix-neuvieme ciel ; & c'eſt dommage. Comment ? dit Omri, cela eſt fort honnête ; je ſuis très-content de mon lot ; qui m'importe du dix-neuvieme ou du vingtieme, pourvu que je faſſe mon devoir dans mon pélerinage, & que je ſois bien reçu au dernier gîte ? N'eſt-ce pas aſſez d'être honnête homme dans ce pays-ci, & d'être enſuite heureux au pays de Bramah ? Dans quel ciel prétendez-vous donc aller, vous, Monſieur Bababec, avec vos clous & vos chaînes ? Dans le trente-cinquieme, dit Bababec. Je

vous trouve plaiſant, répliqua Omri, de prétendre être logé plus haut que moi : ce ne peut être aſſurément que l'effet d'une exceſſive ambition. Vous condamnez ceux qui recherchent les honneurs dans cette vie, pourquoi en voulez-vous de ſi grands dans l'autre ? & ſur quoi, d'ailleurs, prétendez-vous être mieux traité que moi ? Sachez que je donne plus en aumônes en dix jours, que ne vous coûtent en dix ans tous les clous que vous vous enfoncez dans le derriere. Bramah a bien affaire que vous paſſiez la journée tout nû avec une chaîne au cou ; vous rendez là un beau ſervice à la patrie ! Je fais cent fois plus de cas d'un homme qui ſeme des légumes, ou qui plante des arbres, que de tous vos camarades qui regardent le bout de leur nez, ou qui portent un bât, par excès de nobleſſe d'ame. Ayant parlé ainſi, Omri ſe radoucit, le careſſa, le perſuada, l'engagea enfin à laiſſer là ſes clous & ſa chaîne, & à venir chez lui mener une vie honnête. On le décraſſa, on le frotta d'eſſences parfumées, on l'habilla décemment ; il vécut quinze jours d'une maniere fort

ſage, & avoua qu'il étoit cent fois plus heureux qu'auparavant. Mais il perdoit ſon crédit dans le peuple ; les femmes ne venoient plus le conſulter ; il quitta Omri, & reprit ſes clous pour avoir de la conſidération.

LE ROI DE BOUTAN,

Ou juſqu'à quel point on doit tromper le Peuple.

C'EST une très-grande queſtion, mais peu agitée, de ſavoir juſqu'à quel degré le peuple, c'eſt-à-dire, neuf parts du genre-humain ſur dix, doit être traité comme des ſinges. La partie trompante n'a jamais bien examiné ce problême délicat; &, de peur de ſe méprendre au calcul, elle a accumulé tout le plus de viſions qu'elle a pu dans les têtes de la partie trompée.

Les honnêtes gens qui liſent quelquefois Virgile, ou les Lettres-provinciales, ne ſavent pas qu'on tire vingt fois plus d'exemplaires de l'Almanach de Liége & du Meſſager-boiteux, que de tous les bons livres anciens & modernes. Perſonne aſſurément n'a une vénération plus ſincere que moi pour les illuſtres auteurs de ces almanachs & pour leurs confreres. Je ſais que, depuis le tems des anciens Chaldéens, il y a des jours &

des momens marqués pour prendre médecine, pour ſe couper les ongles, pour donner bataille, & pour fendre du bois. Je ſais que le plus fort revenu, par exemple, d'un illuſtre académie, conſiſte dans la vente des almanachs de cette eſpece. Oſerai-je, avec toute la ſoumiſſion poſſible & toute la défiance que j'ai de mon avis, demander quel mal il arriveroit au genre-humain, ſi quelque puiſſant aſtrologue apprenoit aux payſans & aux bons bourgeois des petites villes, qu'on peut, ſans rien riſquer, ſe couper les ongles quand on veut, pourvu que ce ſoit dans une bonne intention. Le peuple, me répondra-t-on, ne prendroit point des almanachs de ce nouveau venu. J'oſe préſumer au contraire qu'il ſe trouveroit parmi le peuple de grands génies qui ſe feroient un mérite de ſuivre cette nouveauté. Si on ne me réplique que ces grands génies feroient des factions, & allumeroient une guerre civile, je n'ai plus rien à dire, & j'abandonne, pour le bien de la paix, mon opinion haſardée.

Tout le monde connoît le roi de Boutan; c'eſt un des plus grands princes du monde:

Il foule à ſes pieds les trônes de la terre ; & ſes ſouliers (s'il en a) ont des ſceptres pour agraffes. Il adore le diable, comme on ſait, & lui eſt fort dévot, auſſi-bien que ſa cour. Il fit venir un jour un fameux ſculpteur de mon pays, pour lui faire une belle ſtatue de Béelzébuth. Le ſculpteur réuſſit parfaitement ; jamais le diable n'a été ſi beau ; mais malheureuſement notre Praxitele n'avoit donné que cinq griffes à ſon animal, & les Boutaniens lui en donnoient toujours ſix. Cette énorme faute du ſculpteur fut relevée par le grand-maître des cérémonies du diable, avec tout le zele d'un homme juſtement jaloux des droits de ſon patron, & de l'uſage immémorial & ſacré du royaume de Boutan. Il demanda la tête du ſculpteur. Celui-ci répondit que ſes cinq griffes peſoient tout juſte le poids des ſix griffes ordinaires : & le roi de Boutan, qui eſt fort indulgent, lui fit grace. Depuis ce tems, le peuple de Boutan fut détrompé ſur les ſix griffes du diable.

Le même jour, ſa majeſté eut beſoin d'être ſaignée. Un chirurgien Gaſcon, qui étoit venu à ſa cour dans un vaiſſeau de notre compagnie des Indes, fut nommé

pour tirer cinq onces de ce ſang précieux. L'aſtrologue de quartier cria que la vie du roi étoit en danger, ſi on le ſaignoit dans l'état où étoit le ciel. Le Gaſcon pouvoit lui répondre qu'il ne s'agiſſoit que de l'état où étoit le roi de Boutan; mais il attendit prudemment quelques minutes, & prenant ſon almanach : Vous avez raiſon, grand homme, dit-il à l'aumônier de quartier, le roi ſeroit mort ſi on l'avoit ſaigné dans l'inſtant où vous parliez; le ciel a changé depuis ce tems là, & voici le moment favorable. L'aumônier en convint : le roi fut guéri; & petit à petit on s'accoutuma à ſaigner les rois quand ils en avoient beſoin.

Un brave dominicain diſoit dans Rome à un philoſophe Anglois : Vous êtes un chien, vous enſeignez que c'eſt la terre qui tourne, & vous ne ſongez pas que Joſué arrêta le ſoleil. Eh! mon révérend pere, répondit l'autre, c'eſt auſſi depuis ce tems là que le ſoleil eſt immobile. Le dominicain & le chien s'embraſſerent, & on oſa croire enfin, même en Italie, que la terre tourne.

Un augure ſe lamentoit, du tems de Céſar, avec un ſénateur, ſur la décadence

de la république. Il eſt vrai que les tems ſont bien funeſtes, diſoit le ſénateur ; il faut trembler pour la liberté Romaine. Ah ! ce n'eſt pas là le plus grand mal, diſoit l'augure : on commence à n'avoir plus pour nous ce reſpect qu'on avoit autrefois ; il ſemble qu'on nous tolere ; nous ceſſons d'être néceſſaires. Il y a des généraux qui oſent donner bataille ſans nous conſulter ; &, pour comble de malheur, ceux qui nous vendent les poulets ſacrés commencent à raiſonner. Eh bien ! que ne raiſonnez-vous auſſi, répliqua le ſénateur ; & puiſque les vendeurs de poulets, du tems de Céſar, en ſavent plus que ceux du tems de Numa, ne faut-il pas que vous autres augures d'aujourd'hui vous ſoyiez plus philoſophes que ceux d'autrefois ?

LES AVEUGLES, JUGES DES COULEURS.

DANS les commencemens de la fondation des Quinze-vingts, on ſait qu'ils étoient tous égaux, & que leurs affaires ſe décidoient à la pluralité des voix. Ils diſtinguoient parfaitement au toucher la monnoie de cuivre & celle d'argent ; aucun d'eux ne prit jamais du vin de Brie pour du vin de Bourgogne. Leur odorat étoit plus fin que celui de leurs voiſins qui avoient des yeux. Ils raiſonnerent parfaitement ſur les quatre ſens, c'eſt-à-dire, qu'ils en connurent tout ce qu'il eſt permis d'en ſavoir ; & ils vécurent paiſibles & fortunés autant que des Quinze-vingts peuvent l'être. Malheureuſement un de leurs profeſſeurs prétendit avoir des notions claires ſur le ſens de la vue ; il ſe fit écouter, il intrigua, il forma des enthouſiaſtes ; enfin on le reconnut pour le chef de la communauté. Il ſe mit à juger ſouverainement des couleurs, & tout fut perdu.

Ce

Ce premier dictateur des Quinze-vingts ſe forma d'abord un petit conſeil avec lequel il ſe rendit maître de toutes les aumônes. Par ce moyen perſonne n'oſa lui réſiſter. Il décida que tous les habits des Quinze-vingts étoient blancs ; les aveugles le crurent ; ils ne parloient que de leurs beaux habits blancs, quoiqu'il n'y en eût pas un ſeul de cette couleur. Tout le monde ſe moqua d'eux ; ils allerent ſe plaindre au dictateur, qui les reçut fort mal ; il les traita de novateurs, d'eſprits forts, de rebelles qui ſe laiſſoient ſéduire par les opinions erronées de ceux qui avoient des yeux, & qui oſoient douter de l'infaillibilité de leur maître. Cette querelle forma deux partis.

Le dictateur, pour les appaiſer, rendit un arrêt par lequel tous leurs habits étoient rouges. Il n'y avoit pas un habit rouge aux Quinze-vingts. On ſe moqua d'eux plus que jamais. Nouvelle plainte de la part de la communauté. Le dictateur entra en fureur, les autres aveugles auſſi ; on ſa battit long-tems, & la concorde ne fut rétablie que lorſqu'il fut permis à tous les Quinze-vingts

de ſuſpendre leur jugement ſur la couleur de leurs habits.

Un ſourd en liſant cette petite hiſtoire, avoua que les aveugles avoient eu tort de juger des couleurs; mais reſta ferme dans l'opinion qu'il n'appartient qu'aux ſourds de juger de la muſique.

Fin du premier Volume.

MVSEVM BRITAN NICVM

TABLE
DES PIECES

Contenues dans le premier Volume.

Apologie de la Fiction. Page 1
Épitre Dédicatoire de Sadi a la Sultane Sheraa. 3
Approbation. 6
Zadig, ou la Destinée.
Chap. I. *Le Borgne.* 7
Chap. II. *Le Nez.* 13
Chap. III. *Le Chien & le Cheval.* 17
Chap. IV. *L'Envieux.* 23
Chap. V. *Les Généreux.* 31
Chap. VI. *Le Miniſtre.* 35
Chap. VII. *Les Diſputes & les Audiences.* 39
Chap. VIII. *La Jalouſie.* 45
Chap. IX. *La Femme battue.* 53
Chap. X. *L'Eſclavage.* 58
Chap. XI. *Le Bûcher.* 64

Chap. XII. *Le Souper.* Page 68
Chap. XIII. *Les Rendez-vous.* 75
Chap. XIV. *Le Brigand.* 80
Chap. XV. *Le Pêcheur.* 87
Chap. XVI. *Le Basilic.* 93
Chap. XVII. *Les Combats.* 107
Chap. XVIII. *L'Hermite.* 115
Chap. XIX. *Les Enigmes.* 126
Babouc, ou le Monde comme il va.
Chap. I. *L'apparition.* 133
Chap. II. *Les Armées & les Hôpitaux.* 134
Chap. III. *La Barbarie.* 138
Chap. IV. *L'Elégance.* 141
Chap. V. *Les Mœurs.* 142
Chap. VI. *La Vénalité.* 144
Chap. VII. *Les Déclamateurs.* 147
Chap. VIII. *Le Commerce.* 149
Chap. IX. *Les Controversistes.* 151
Chap. X. *Les Zoïles.* 153
Chap. XI. *Les Philosophes.* 155
Chap. XII. *L'Audience.* 158
Chap. XIII. *La Finance.* 159
Chap. XIV. *Le Ministere.* 160

Chap. XV. *L'Amitié conjugale.* P. 163
Chap. XVI. *La Société.* 165
Chap. XVII. *La Statue.* 166
Les Voyages de Scarmentado, écrits par lui-même. 168
La Princesse de Babylone. 183
Le Blanc et le Noir. 313
Bababec, ou les Fakirs. 337
Le Roi de Boutan, ou jusqu'a quel point on doit tromper le Peuple. 343
Les Aveugles, Juges des couleurs. 348

Fin de la Table du premier Volume.